Discours de l'honneste amour sur le Banquet de Platon , par Marsile Ficin,... à la sérénissime royne de Navarre. [Elégie [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Ficin, Marsile (1433-1499). Discours de l'honneste amour sur le Banquet de Platon , par Marsile Ficin,... à la sérénissime royne de Navarre. [Elégie du traducteur] Traduits de toscan en françois par Guy Le Fèvre de La Boderie,.... 1578.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

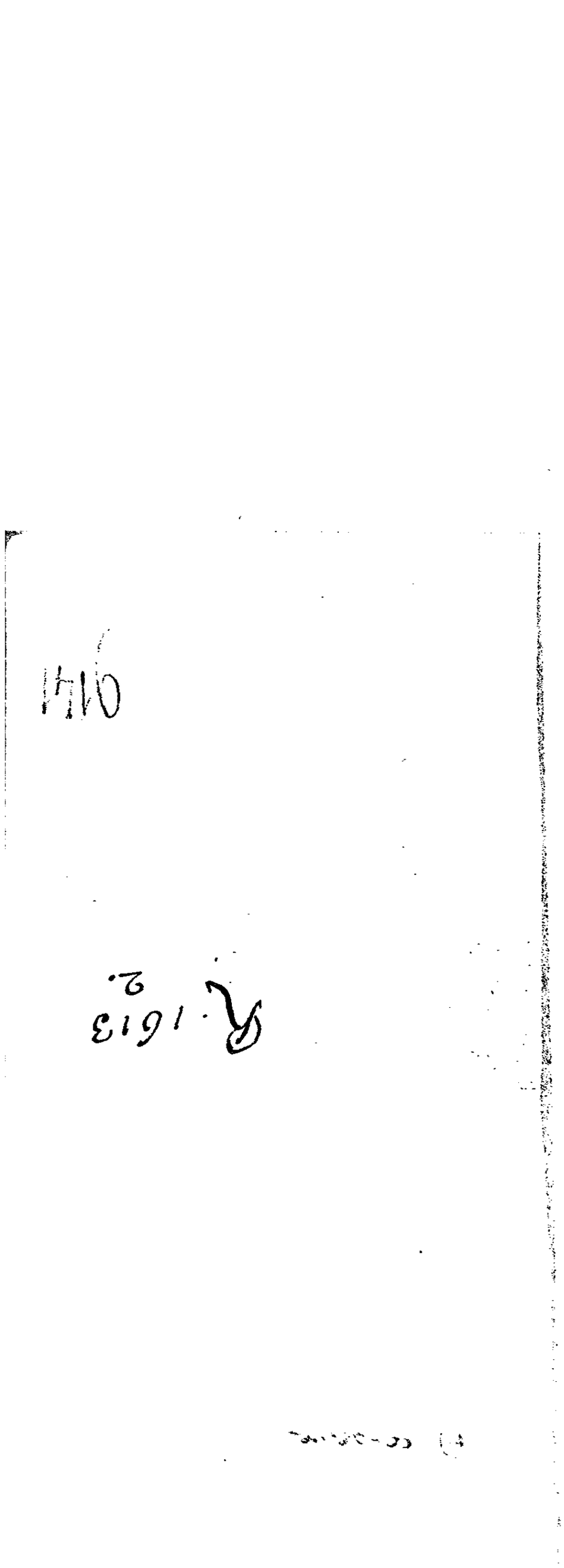
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



DISCOVRS
DE L'HONNESTE AMOVR
SVR LE BANQVET DE PLATON:

PAR MARSILE FICIN
Philosophe, Medecin & Theologien tresexcellent.

A LA SERENISSIME
ROYNE DE NAVARRE.

Traduits de Toscan en François par GVY LE FEVRE DE LA BODERIE *Secretaire de Monseigneur frere vnique du Roy, & son Interprete aux langues Peregrines.*

R. 9141.

A PARIS,
Chez Iean Macé, demeurant au mont S. Hylaire à l'enseigne de l'Escu de Bretaigne.
1578.
AVEC PRIVILEGE.

Extraict du Priuilege.

PAr grace & priuilege du Roy eſt permis à Iean Macé, Libraire iuré en l'Vniuerſité de Paris, imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Diſcours de l'honneſte Amour ſur le Banquet de Platon, &c.* Et eſt defendu à tous Imprimeurs, Libraires, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoyent, d'imprimer ou faire imprimer, ou expoſer en vente autre que ceux que ledict Macé auroit fait imprimer, ſur peine de confiſcation deſdicts liures qui ſe trouueroyent autrement imprimez, & d'amende arbitraire. Et ce iuſques au temps & terme de ſix ans finis & accomplis, à commencer du iour & date que la premiere impreſſion ſera paracheuee d'imprimer. Ainſi que plus à plain eſt contenu audict priuilege, ſur ce donné à Paris le 11. de Mars, l'an de grace 1578.

Ainſi ſigné par le Conſeil

Le COINTE.

A LA SERENISSIME ROYNE DE NAVARRE, Marguerite de France, Fille, Seur, & eſpouſe de Roy.

MADAME, le diuin Platon, duquel la memoire eſt celebree en ce Bãquet Philoſophique, eſtant quelquefois interrogé iuſques à quand il ſe fauldroit arreſter à ſes ſentences & graues enſeignemens, reſpondit en ces termes: Iuſques à tant qu'en la terre apparoiſſe quelcun plus ſainct & ſacré, qui enſeigne la voye de verité que tous enſuyuent. Ce que Marſile Ficin autheur du preſent diſcours a interpreté comme Oracle Prophetique ſe deuoir entendre de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, qui de toute Eternité a eſté & eſt la Sapience eternelle de Dieu le Pere, & qui en la plenitude des temps par le ſacré myſtere de l'Amour eternel & diuin a voulu veſtir le manteau de noſtre humanité, laquelle il a priſe au Sacraire & Tabernacle de la trois fois heureuſe Vierge MARIE, de laquelle le beau nom retourné ne ſonne riẽ que AYMER. Comme il me ſouuient auoir chanté en quelque Stance d'vn mien Cantique,

Bel eſt le nom de IESVS le Sauueur,
Mais celle-là qui a eu la faueur
D'attirer à ſoy
L'Amour, l'Aymé, l'Amant,
A eu du grand Roy
Des beaux eſprits l'Aymant
Nom conuenable, & de merite orné,
Car en MARIE AIMER eſt retorné.
Aimer à fait le Salut reclamer,
Voyla le bien qui vient de bien-aimer.

Iceluy donques eſtant apparu en terre nous a monſtré le chemin de la verité, que tous doyuent enſuyure: ainçois comme il teſmoigne de ſoymeſme, il a eſté la voye, la verité, & la vie. Et pourtant c'eſt bien raiſon que nous apprenions de luy pluſtoſt que de Platon, ny de quelcõque autre Philoſophe, les diſcours du vray, ſyncere, & parfait Amour, & le moyen de bien aymer. Ie dy cecy nõ pour improuuer du tout les Harangues de Platon, & beaucoup moins le Traité de Marſile Ficin ſur ceſte matiere d'Amour, mais afin que tous à voſtre imitation apprennent que c'eſt de luy proprement, & de ſa doctrine ſaincte, qui n'eſt qu'amour & charité inſpiree de l'Amour meſme, qu'on doit puiſer les enſeignemens pour deuenir vrais & loyaux amoureux. Or comme ce feſtin & Banquet Platonique fut autrefois celebré en ſomptueux & Magnifique appareil par neuf perſonnages ſegnalez, & excellents en toutes vertus & doctrines ſoubs l'authorité & aueu du magnifique & Illuſtre LAVRENT DE MEDICI, à la mode & façon de la Toſcane: ainſi Madame, ſous l'aueu & par le cõmandemẽt de voſtre Sereniſſime Maieſté il ſe verra de rechef inſtruict

& dreſſé à la Françoiſe des propres mets & viandes ſpirituelles qui autreſois y furent ſeruies : auſquelles tant ſ'en faut que le long temps, qui ſ'eſt écoulé depuis, ait apporté quelque empirance : que pluſtoſt au reply d'vn ſiecle elles ont conſerué & augmenté le premier gouſt & ſaueur : de ſorte qu'elles pourrõt maintenant, auſsi bien que iamais, ſatisfaire à tout appetit & palais non depraué de mauuaiſes meurs, ny humeurs : & bien prinſes ſe conuertir en bonne & ſalubre nourriture des Ames de l'Amour vray ſaintement enamourees. Ceſte façon de Banquet Philoſophique iadis entre les hommes doctes eſtoit fort celebre & accouſtumee, ainſi qu'on peut recueillir non ſeulement de ce preſent Diſcours, mais auſsi de Plutarque & d'Athenee, autheurs Grecs de premiere marque : laquelle fut renouuellee & remiſe ſus enſemble auec les bonnes lettres, auparauant enſeuelies en la Barbarie, par la faueur de la tres-illuſtre maiſon, & pour ce fait à iamais memorable & recommandable à la Poſterité des Ducs de Medici : entre la fleur des bons eſprits floriſſans pour lors à Florence. Maintenãt à leur exemple ſous l'aueu de voſtre Maieſté, Madame, qui des deux parts eſtes extraite des deux premieres maiſons, auſquelles auant toutes autres, appartient l'honneur du reſtabliſſement des bonnes lettres, par l'ayde de la Bonté diuine elle pourra deſormais eſtre continuee & entretenue de bien en mieux. Et vueille Dieu, que non plus en memoire de la naiſſance & du treſpas de Platon, iadis vrayemẽt digne, ſi quelque autre Philoſophe l'a eſté, de tant honorable teſmoignage : mais bien en ſouuenance & recordation de la Naiſſance & Mort admirable du parfait autheur & & d'Amour & de vie, ſe puiſſe à iamais perpetuer ceſte

loüable façon de diſcourir, non de l'origine d'Amour à la Platonique ſeulement, ny des quatre ſortes de rauiſſement d'eſprit dont eſt faite mention en ce Trait é: mais de l'origine eternel, & temporelle naiſſance du vray Amour à la Chreſtienne, & de la parfaicte extaſe & rauiſſement de Penſee, par lequel les Ames fidelles enamourees ſont abſtraictes & eſleuees iuſques au baiſer ſacré du parfait Amant: duquel le Roy qui porta le nom de Pacifique entre les Hebrieux châtoit iadis en ceſte maniere: Qu'il me baiſe, & qu'il me touche, du ſainct baiſer de ſa bouche. Des effects & de la puiſſance merueilleuſe de ceſt Amour diuin, à l'imitation du grand Hierothee, & de noſtre Sainct Denys en mes Cantiques Spirituels i'ay quelque fois chanté les vers qui enſuyuent:

Hommes mortels heureux ſi d'Amour mutuelle
Par enſemble conioins ſans enuie & querelle,
Et de franche amitié ſans fraude & ſans amer
Debonnaires & doulx ils ſe vouloyent aymer.
Lors reuiendroyent icy toutes choſes changees,
Les bons Siecles dorez, ſans noiſes mélangees:
Lors rien ne defaudroit, en paix & en ſanté
Les hommes ioüiroyent de tous biens à planté:
Les richeſſes de gré ruiſſeleroyent écloſes,
Et tous hõmes contés auroyẽt lors toutes choſes.
Car tous n'auroyent qu'vn cueur, tous vn meſme vouloir,
Et l'vn ne ſe pourroit d'vn autre homme douloir.
La ſacre fin de l'or, l'auarice gouluë
De touſiours aquerir, la volupté pollue,
Les embuſches, le dol, les larcins, & le ſoin

D'entre tous les humains ſeroyent banis au loin.
Car tous de ſ'éiouir auroyent lors cauſe meſme,
Meſme de ſe douloir, vn ſeul ſalut ſupreme
Et vn peril à tous, vn ſeul labeur commun,
Et tous triompheroyent de la gloire comme vn.
La race des mortels ſeroit ſans tant de cures,
Toutes choſes ſeroyent entre les hommes ſeures,
Ils viuroyent aſſeurez ſans meurtres ou efforts,
Et les foibles n'auroyent à creindre les plus forts:
Lors la Paix floriroit par tout en euidence,
Et tout plein couleroit le cornet d'abondance:
Voila les fleurs, les fruits, l'entretien, & le cours
De charité, de paix, de l'Amour des Amours.
C'eſt cet Amour doré qui dõne à tous les hommes
Tout cela qui leur ſert, c'eſt luy par qui no⁹ ſõmes,
Luy par qui nous naiſſons, luy par qui nous viuõs,
Luy par qui repoſons, & par qui nous mouuons.
C'eſt l'Amour ſeul lequel nous fait deuieu preſẽte
La grace & la faueur, & de mal nous exemte:
Voire encor la faueur, la grace & le ſupport
Duquel nous iouïſſons, & qui d'vn lien fort
Nous ioint le Dieu amy, ou nous donne matiere
Repurgez de noz maux r'entrer en grace entiere,
N'eſt rien ſinon Amour: & la Diuinité
C'eſt cet Amour, ce Dieu triple en ſon vnité
Qui par tout eſt diffus. l'Amour tout lie & ſerré,
Il meut le ciel, le Feu, l'Air, les Eaux, & la Terre,
Tout-puiſſant, le Repos des hommes & des Dieux
Qui confit tout en miel, & n'a rien d'odieux.

Voila, Madame, quelques marques des effects & de la puiſſance de l'honneſte & ſainct Amour, duquel philoſophiquement eſt diſcouru en ce delicieux Banquet. Quant à l'Amour vulgaire, c'eſt vn ſubiet ſi commun, & tant demené par noz Poëtes, qu'il ſemble, comme a bien dit quelcun d'entre eux, que iuſques icy c'ait eſté la Philoſofie de France, chacun à qui mieux mieux ſ'employãt à y rapporter du tout les belles & gentilles conceptions de ſon eſprit. Mais i'eſpere que deſormais telles viandes leur apporterõt ennuy, & chercheront de ſe ragouſter en tels mets que ceux qui ſont preſentez en ce feſtin, quãd ils verront que voſtre maieſté ſe plaiſt & delecte aux plus doulces & ſauoureuſes viandes de l'ame, deſquelles eſtant raſſaſiee elle demeure touſiours en ſon appetit, & en acquiert vne nourriture & temperamẽt ſalubre & ſalutaire. A cela Dieu, la raiſon, la bonne nature, & l'Amour meſme vous inuite, voire meſme l'excellence de voſtre propre nom vous y ſemond,

Car l'Amant, l'Aymé, l'Amour meſme
Qui eſt le Dieu vnique en trois,
Vous faiſant par grace ſupreme
Fille, Seur, & Femme de Rois,
Au triple rond de la coronne
Qui voſtre beau chef enuironne
A graué par certaines lois
En lettres d'or ce beau retour,
En MARGVERITE DE VALOIS
GISE LA VERITE D'AMOVR.

Ie prie Dieu, Madame, qu'il vous donne auecques tant de perfections tout accroiſſement de proſperité, De Paris cet xi. iour de Mars 1578.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur
Guy le Féure de la Boderie.

MARSILE FICIN, A BERNARD DEL NERO, ET Antoine Manetti, Salut.

LEs hommes ont accouſtumé, apres lõgue vſance, de faire bien les choſes que generalemẽt & ſouuent ils font, & d'autant plus qu'ils les frequentent les faire mieux. Ceſte regle par noſtre folie, & à noſtre miſere ſe pratique en l'amour. Tous continuellement nous aymons en quelque maniere, & preſque tous nous aymons mal: & d'autant que plus nous aymons, d'autant pis aymons nous. Et ſi vn entre cent mille ayme droitement,

parce que ce n'eſt pas le commun vſage, on n'en croid rien. Ceſte monſtrueuſe erreur (à noſtre malheur) nous auiẽt par-ce que temerairemẽt nous entrons en ce laborieux voyage d'amour auant que nous apprenions ſon but & terme, & la maniere de cheminer les perilleux paſſages de telle voye: à ceſte cauſe d'autant plus que nous allons en auant, d'autãt plus (ah miſerables que nous ſommes) nous nous fouruoyons à noſtre grand dommage. Et importe d'autant plus de ſe deuoyer par ceſte foreſt obſcure que non par les autres voyages & ſentiers, comme en plus grand nombre & plus ſouuent on y chemine. L'amour ſouuerain de la Prouidence diuine pour nous reduire à la droicte voye par nous delaiſſee & oubliee, ia dés le ſiecle antique inſpira en la Grece vne treſ-

chaſte Dame nommee Diotime preſtreſſe Payenne: laquelle comme inſpiree de Dieu, trouuant le Philoſophe Socrate ſur tout addonné à l'amour; luy declara quelle choſe c'eſtoit que ceſt ardẽt deſir, & par quelle voye auſſi nous pouuions tomber au ſouuerain mal, & par quelle voye auſſi nous pouuiõs mõter au biẽ ſupreme. Socrate reuela ce ſacré myſtere à noſtre Platon. Platon Philoſophe, ſur tous autres excellent en pieté & religion, ſoudain en cõpoſa vn liure pour le remede des Grecz. Et moy pour le remede des Latins ay traduit le liure de Platon de Grec en Latin: & conforté de noſtre Magnifique LAVRENT DE MEDICI, ay commenté les myſteres qui ſe trouuoient les plus difficiles au liure ſuſdit: & afin que ceſte ſalutifere manne enuoyee du ciel à

Diotime ſoit commune & facile à plus de perſonnes, i'ay traduict de langue Latine en Toſcane leſdicts myſteres Platoniques enſemble auec mon Commentaire. Lequel volume i'addreſſe principalement à vous BENARD del NERO, & ANTOINE Manetti, mes treſ-chers amis: parce que ie ſuis certain que vous receurez auecques amour l'amour que voſtre Marſile Ficin vous enuoye: & donnerez entendre à quelcõque perſonne qui preſumeroit de lire ce liure auecques negligence, ou auec hayne, qu'à iamais il n'en ſera capable. Parce que la diligẽce de l'amour ne ſe comprend point auecques la negligence, & l'amour meſme ne ſe prend point auecques la haine. Le S. Eſprit amour diuin, lequel inſpira Diotime, nous illumine l'entendement, & embraſe la volonte, de ſorte

que nous l'aymions en toutes ſes œuures belles, & depuis que nous aymions ſes œuures en luy, & iouyſſions infinimẽt de ſon infinie beauté.

COMMEMTAIRE DE MARſile Ficin Florentin ſur le Banquet de Platon.

PREFACE.

Occaſion de ce diſcours.

PLATON pere des Philoſophes ayant accomply le 81. an de ſon aage, le 7. de Nouembre, auquel iour il eſtoit né, ſeãt à table, les viandes eſtans leuées, finit ſa vie. Ce Banquet, auquel eſt pareillement contenue la natiuité & la fin d'iceluy Platon, a eſté celebré de tous les anciẽs Platoniques par chacun an iuſques au temps de Plotin & de Porfire. Mais depuis Porfire M. C C. ans ſe ſont eſcoulez, & miſes en

oubly ces ſolẽnelles viãdes. Finablemẽt en noſtre temps, le tres-fameux LAVRENT DE MEDICI, voulãt renouueller le Banquet de Platon, en donna la charge à Françoys Bandin. Cõme ainſi fuſt dõques que le Bandin euſt ordonné d'honnorer le VII. de Nouembre, ayant conuié neuf Platoniques, les receut auec Royal appareil au village de Caregge. Ceux cy furent M. Antoine De gli Agli, Eueſque de Fieſole, M. Ficin Medecin, Chriſtofle Landin Poëte, Bernard Nuti Rhetoricien, Thomas Benci, Iean Caualcanti noſtre familier, lequel pour la vertu de ſon cueur, & pour ſa treſ-noble apparẽce eſtoit des conuiez nommé Héros, deux des Marſupins Chriſtofle & Charles, fils de Charles Poëte. Finablement le Bandin voulut que ie fuſſe le neufieſme, afin que Marſile

Ficin eſtãt adiouſté aux deſſuſnommez, le nombre des Muſes y fuſt recueilly. Et lors que les viandes furent leuees, Bernard Nuti print le liure de Platon qui eſt intitulé le Bãquet d'amour, & d'iceluy Banquet leut toutes les Oraiſons, leſquelles leuës, il pria tous les autres conuiez, que chaſcun en vouluſt expoſer vne. A quoy faire tous ſ'accorderent, & auint que par ſort la premiere Oraiſon de Fedre eſcheut à expoſer à Ieã Caualcanti : L'Oraiſon de Pauſanias à Anthoine Theologien : celle d'Eriſſimaque Medecin à Ficin Medecin : & ſemblablement d'Ariſtofane Poëte à Chriſtofle Landin Poëte, & ainſi de celle du ieune Agathon à Charles Marſupin : à Thomas Benci fut donnee la diſputation de Socrate : la derniere d'Alcibiade à Chriſtofle Marſupin. Ce ſort &

rencõtre fut approuué de tous. Mais l'Eueſque & le Medecin, l'vn à la cure des ames, l'autre eſtant obligé d'aller à celle des corps, commirent leurs diſputes à Iean Caualcanti : les autres ſ'eſtans tournez vers luy ſ'arreſterent à l'ouyr auecq attention. A donc il commença de parler en telle maniere.

ORAISON PREMIERE

DE LA REGLE DE LOVER amour, & de ſa dignité & grandeur.

CHAP. I.

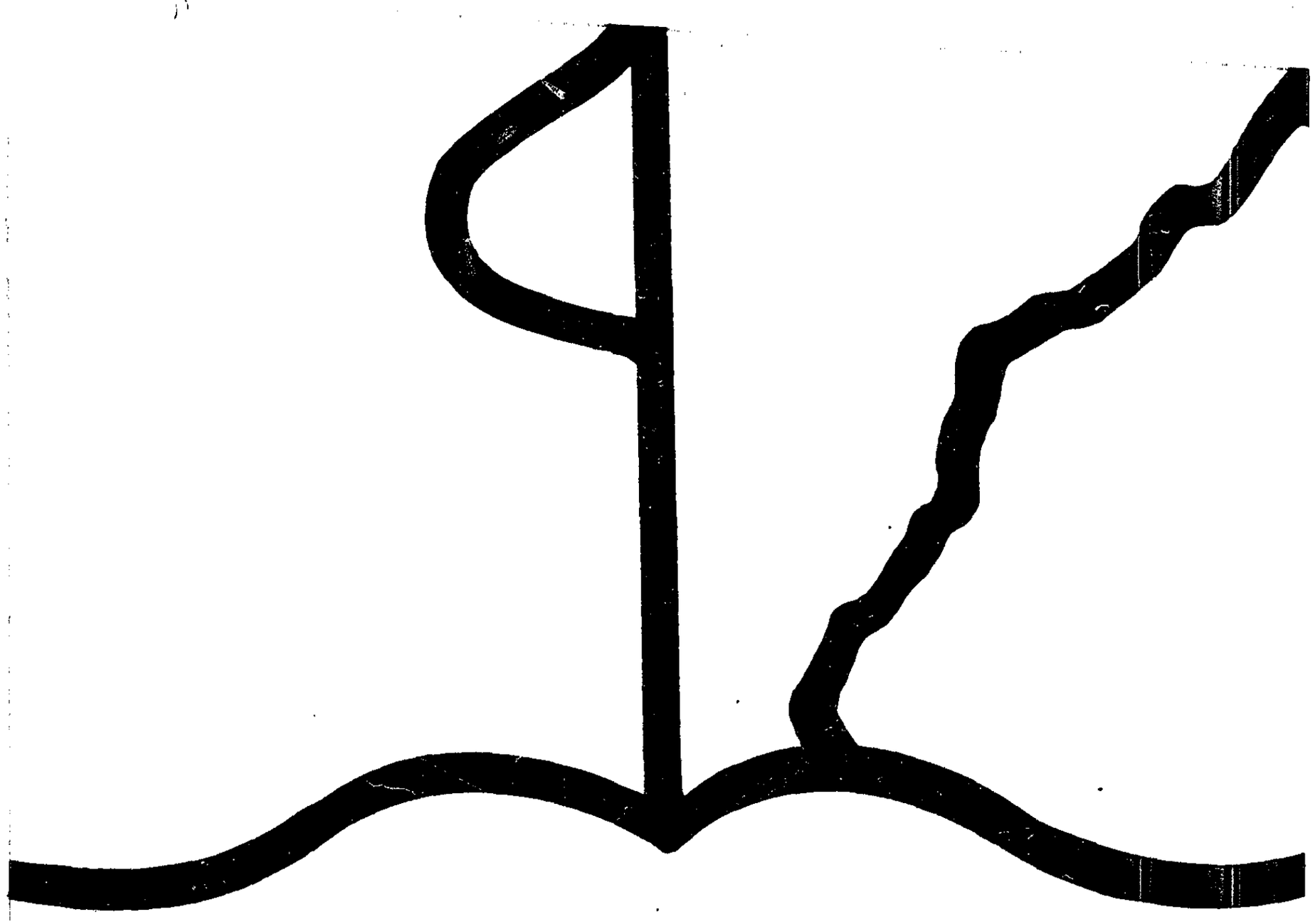
VN ſort & rencontre treſ-agreable, ô treſbons conuiez, m'eſt auiourd'huy écheüe, par laquelle eſt auenu, que ie repreſente Fédre Myrrinuſien. Ie dy ce Fédre duquel Liſias Thebain ſouuerain orateur eſtima tant la familiarité, qu'il ſ'efforça de ſe le rendre bienueillant & fauorable auecques vne oraiſon treſdiligemment compoſee. La preſence duquel fut à Socrate en ſi grande admiration, que pres du fleuue Iliſſe, eſtant ia émeu de la diuine ſplendeur d'icelle, & plus haultement eleué, chãta des miſteres di-

Louenges de Fedre.

uins. Lequel au parauant non ſeulement des choſes celeſtes, mais auſſi des terreſtres ſe diſoit eſtre tres-ignorant. De l'eſprit duquel Platon prenoit ſi grand plaiſir, qu'il enuoya les premiers fruits de ſes eſtudes à Fedre: à ceſtuy eſt addreſſé le premier liure de Platon, qui traicte de la beauté, lequel ſe nomme Fedre. Comme ainſi ſoit donques que i'aye eſté iugé ſemblable à Fedre, non certainemẽt de moy, parce que ie ne m'attribue pas tant, mais bien de la rencontre du ſort, laquelle choſe a eſté de vous approuuee, auecques ces heureux augures, en premier lieu, i'interpreteray volontiers ſon oraiſon, & depuis ce qui touchoit à l'Eueſque, & au Medecin, ſelon la faculté de leur eſprit, ie le mettray à executiõ. Trois parties en chaſque choſe conſidere chaſque Philoſophe Platonique, à

Trois choſes conſiderables en chaſque ſubiet.

ſçauoir, de quelle nature ſont telles choſes, que c'eſt qui les precede, de quel naturel ſont celles qui les accõpaignent. Et ainſi de celles qui ſuyuent apres. Et ſ'il approuue que telles choſes ſoyent bonnes, il louë tel ſubiect, & ainſi au contraire. Celle eſt doncques louenge parfaicte laquelle raconte l'antique origine de la choſe, recite la forme preſente, & demonſtre les fruits auenir. Des premieres parties chaſcune choſe ſe louë pour la nobleſſe: des ſecondes pour la grandeur: des tierces pour l'vtilité. D'autant que par ces trois parties ſont encloſes aux louanges, ces trois choſes, nobleſſe, grandeur, & vtilité. A ceſte cauſe noſtre Fédre ayant principallement contemplé la preſente excelẽce d'Amour, l'appelle GRAND DIEV. Et aiouſte, Aux hommes & aux Dieux digne d'ad-



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

miration. Celuy vrayemẽt eſt grãd, à l'Empire duquel tous les hommes & tous les dieux, ainſi qu'on dit, ſe ſoumettent: par-ce qu'alendroit des antiques auſſi bien les Dieux cõme les hommes ont eſté énamourez. Ce qu'enſeignent Orfee & Heſiode quand ilz diſent, que les entendemẽs des hommes & des Dieux ont eſté domptez de l'amour. Il eſt dit encores eſtre digne d'admiration, parce que chaſcun ayme la choſe, de la beauté de laquelle il ſ'eſmerueille. Certainement les dieux, ou pour mieux dire les Anges, comme veullent dire noz Theologiens, ſ'eſmerueillans de la Beauté diuine l'aymẽt & auient le ſemblable, aux hommes de celle des corps. Ceſte à la verité, eſt louange d'amour, qui ſe tire de la preſente excellence qui l'accompagne. Depuis des parties qui le precẽ

Hommes & Dieux vaincus d'amour.

dent Fedre le louë, quand il afferme Amour eſtre le plus antique de tous les dieux: là où reſplendit la nobleſſe d'amour quand on recite ſa premiere origine. Tiercement il le louera des choſes qui enſuyuẽt, en quoy apparoiſtra ſa merueilleuſe vtilité. Mais en premier lieu, nous diſputerons de ſon antique & noble origine, & puis apres de ſon vtilité future.

DE L'ORIGINE D'AMOVR.

CHAP. II.

ORFEE en l'Argonautique imitant la Theologie de MercureTriſmegiſte, quãd il chanta des principes des choſes en la preſence de Chiron & des HEROËS, c'eſt à dire des hommes angeliques, met le Chaos deuant le monde, & deuant Saturne, Iupiter, & les autres dieux. Au ſein d'icelluy

L'Amour au ſein du Chaos: & le Chaos auant le monde.

Chaos, il loge l'Amour disãt Amour estre tresantique, par soy mesme parfaict, de grand conseil. Hesiode en sa Theologie, & Parmenide Pythagorique au liure de la Nature, & Acusilee Poëte s'accordent auecques Orfee & Mercure. Platon au Timee semblablement descrit le Chaos, & en iceluy met l'Amour, & cecy mesme au Banquet raconte Fédre. Les Platoniques appellent le Chaos le mõde sans forme: & disent le mõde estre vn chaos de forme depeint. Ils mettent trois mondes. Trois encores seront les Chaos. Premier que toutes les choses est Dieu autheur de toutes, lequel nous appellons le Bien. Dieu premierement crea la Pensee Angelique, puis l'Ame du mõde, comme veult Platon: & pour le dernier le corps de l'Vniuers. Icelluy Dieu supreme n'est pas appellé

Trois mondes selon les Platoniques.

Monde,parce que le monde ſignifie ornement de pluſieurs choſes compoſé : & Dieu doibt eſtre entẽdu du tout ſimple. Mais bien ils afferment qu'icelluy Dieu eſt principe & fin de tous les mondes. La Penſee Angelique eſt le premier monde faict de de Dieu. Le ſecond eſt l'ame de l'vniuers. Le tiers eſt tout ceſt edifice que nous voyons. Certainement en ces trois mondes encores ſe cõſiderent trois chaos. Au commencemẽt Dieu crea la ſubſtance de la Penſee Angelique, laquelle nous auſſi appellons eſſence. Ceſte-cy au premier moment de ſa creation eſt ſans forme, & tenebreuſe : mais d'autãt que elle eſt née de Dieu, par vn certain appetit enné, elle ſe retourne & reploye à Dieu ſon principe: ſe retournant à Dieu, elle eſt illuſtree de ſon rayon, & par la ſplendeur de tel rayõ

ſ'ébraſe ſon appetit : embraſé,il ſ'approche tout de Dieu : approché, il prẽd les formes. Parce que Dieu qui tout peut en la Pẽſee qui ſe cõioint à luy,engraue les natures de toutes les choſes qui ſe creent. En icelle donc ſpirituellemẽt ſe depeignent toutes les choſes qui ſont en ce monde. Là ſont les Sferes des Cieulx,& des éléments, là les Eſtoilles, là les natures des vapeurs, les formes des pierres, des metaulx, des plantes & des animaulx ſ'engendrẽt. Que ces eſpeces de toutes les choſes par l'ayde diuin conceües en ceſte Penſee ſupernelle ne ſoyent les Idées nous n'en doubtons point : & l'Idee des Cieux ſouuentesfois nous l'appellons le Dieu Ciel:&la forme du premier Planette Saturne: & du ſecond, Iuppiter : & ainſi ſemblablement on procede aux Planettes qui enſuyuent enco-

Que c'eſt que les Idees,

res l'Idee de l'Element du Feu ſe nõme le Dieu Vulcan: celle de l'Air, Iunon: celle de l'eau, Neptune: & de la terre, Pluton! Pourtant tous les dieux aſſignez à certaines parties du monde inferieur, ſont les Idées de ces parties viues & recueillies en la Penſee ſupernelle. Mais auant que la Pẽſee Angelique receuſt de Dieu parfaictement les Idees, elle s'aioignit à luy: & auant qu'à luy s'aioindre, ja ſon appetit eſtoit embraſé de ſ'y aioindre. Et auant que ſon appetit s'embraſaſt, elle auoit receu le ray diuin. Et auant que de telle ſplendeur elle fuſt capable, ſon appetit naturel ſ'eſtoit ja retorné à Dieu, ſon principe. Et auant qu'à luy elle ſe retournaſt, ſon eſſence eſtoit ſans forme, & tenebreuſe: laquelle eſſence eſtant encores priuee de forme, nous voulons que ce ſoit certaine-

ment vn Chaos. Et ſon premier retour à Dieu, eſt la naiſsãce d'Amour, l'infuſion du ray diuin eſt le nourriſſement d'Amour: l'embraſement qui ſ'en enſuit ſe nõme de l'Amour l'accroiſſance: l'approchemẽt à Dieu, eſt l'impetuoſité d'Amour: ſa formation eſt la perfection d'Amour: & l'vniſſemẽt & recueil de toutes les formes & idees, les Latins l'appellent Monde, & les Grecs Coſmos, qui ſignifie Ornement. La grace de ce mõde & de ceſt ornement eſt la Beauté, à laquelle, incontinent que l'amour fut né, il ſe retira & conduiſit la penſee Angelique, laquelle eſtãt de ſoy-meſme laide, par ſon moyen deuint belle. Pourtant telle eſt la condition d'Amour, qu'il rauit les choſes à la Beauté, & conioinct les laides aux belles. Qui doutera doncques que l'Amour n'ait ſuyuy ſoudainemẽt le

Chaos,& qu'il ne ſoit premier que le monde, & que tous les Dieux, qui ſont à toutes les parties du monde diſtribuez? Conſideré que ceſt appetit de la penſee eſt deuant ſa formation: & en la penſee formee naiſſent les Dieux & le Monde. A bon droict donques ceſtuy a eſté nommé d'Orfee TRES-ANTIQVE & d'abondãt, PAR SOYMESME PARFAICT: cõme ſi il vouloit dire qu'à ſoymeſme il donne perfection. Parce qu'il ſemble que ce premier inſtinct de la Penſee par ſa nature attraye la perfection de Dieu, & icelle donne à la Penſee laquelle y prend ſes formes, & que ſemblablement il face aux Dieux qui de là ſ'engendrent. DE GRAND CONSEIL, & raiſonnablement, comme ainſi ſoit que la Sapience dont premierement deriue tout conſeil, ſoit attribuee à la Pen-

Belle comparaiſon du Soleil & de Dieu, de l'œil & de l'entendement.

ſee Angelique: d'autant qu'icelle par amour ſe retourne vers Dieu, & reſplendit par ſon ineffable rayon. Non autrement ſe dreſſe la Penſee enuers Dieu, que fait l'œil enuers la lumiere du Soleil. L'œil premierement regarde: puis apres ce n'eſt autre choſe que la lumiere du Soleil que ce qu'il void. Tiercement en la lumiere du Soleil il compręd les couleurs & les figures des choſes. Ce qui ſe fait parce que l'œil premierement obſcur & informe, à la ſemblance du Chaos ayme la lumiere pendant qu'il la regarde, & regardant prend les rayz du Soleil: & les receuant ſ'informe des couleurs & des figures des choſes. Et ainſi comme icelle penſee tout ſoudain qu'elle eſt ſans forme nee, ſe torne à Dieu, & là ſ'informe, ſemblablemẽt l'Ame du mõde vers la Penſee & Dieu, d'où elle eſt engendree, ſe replove: & bien qu'au cõmẽcemẽt

elle ſoit Chaos, & nue de formes: neãtmoins ſ'eſtant dreſſee par amour vers l'Angelique Penſee, prenant les formes d'icelle, elle deuient Monde. Nõ autremẽt la matiere de ce mõde par l'amour enné ſe tourne & dreſſe de fait enuers l'Ame, & à luy traittable ſe diſpoſe. Et bien qu'icelle à ſon cõmencemẽt ſans ornement de formes, fuſt vn Chaos non formé: neãtmoins par le moyẽ de tel amour, elle reçoit de l'Ame l'ornemẽt de toutes les formes, qui ſe voyent en ce monde. Et ce faiſant de Chaos elle eſt deuenue monde. Dõques trois mõdes, & trois Chaos, ſe conſiderẽt. Finalemẽt en tous l'Amour accõpagne Chaos, & precede le monde, exite les choſes qui dorment, illumine les tenebreuſes: donne vie aux choſes mortes: forme les non formees, & donne perfection aux im-

Trois Chaos comme trois Mondes.

parfaictes. Outre leſquelles louēges nulle plus grande ne ſe peut dire ou penſer.

DE L'VTILITE D'AMOVR.
CHAP. III.

IVSQVES icy nous auons parlé de ſon origine & nobleſſe. I'eſtime qu'il eſt maintenant temps de diſputer de ſon vtilitè. Et certainement il ſeroit ſuperflu de raconter tous les benefices q̄ l'Amour apporte à toute la generation humaine, meſmemēt les pouuans tous reduyre en vn bref ſommaire. Parce que l'office de la vie humaine conſiſte en ce poinct, c'eſt que nous nous eſlongnions du mal, & nous approchions du bien. Le mal de l'hōme eſt, ce qui eſt deſhonneſte, & ce qui eſt ſon bien eſt ce qui eſt honneſte. Sans doubte

toutes les Loix & diſciplines ne ſ'efforcent pour autre fin que pour dõner aux hommes telles inſtitutions de vie, qu'ils ſe gardẽt des choſes viles & deshonneſtes, & mettent les honneſtes à execution. A quoy peuuent à peine atteindre finablement apres long eſpace de temps les loix & ſciences preſque innumerables: & icelluy ſimple Amour en bref le met à effect. Parce qu'il met en arriere la vergongne des choſes laides: & le deſir de l'eſtre excellent attire les hommes aux choſes honneſtes. Les hommes ne peuuẽt obtenir ces deux choſes auecques plus grande facilité & promptitude par autre moyen que par Amour. Or quand nous diſons Amour, entẽdez le deſir de Beauté: parce que telle eſt à l'endroit de tous les philoſophes la diffinition d'Amour, & la Beauté eſt

L'Amour fait obſeruer les ſainctes loix.

Amour eſt le deſir de Beauté.

Trois ſortes de Grace ou Beauté.

vne certaine Grace, laquelle principallement & le plus ſouuent naiſt de la correſpondance de pluſieurs choſes. Laquelle correſpondance eſt de trois ſortes. Parce que la Grace, qui eſt és ames, eſt par la correſpondance de pluſieurs vertus. Celle qui eſt és corps naiſt par la concorde de pluſieurs couleurs & lignes. Il y a encor vne fort grande grace és ſons par la conſonance de pluſieurs voix. Donques la Beauté eſt de trois manieres, c'eſt à dire, des ames, des corps, & des voix. Celle de l'Ame ſe cognoiſt ſeulement auecques l'entendement: Celle des corps auec les yeux. Celle des voix ne ſe comprend point auec autre choſe qu'auec les oreilles. Cõſideré donques que l'entendemẽt & la veuë, & l'ouye ſont les choſes auec ques leſquelles ſeules nous pouuons ioüyr d'icelle Beautè: & q̃ l'Amour

eſt deſir de iouïr de la Beauté : l'Amour touſiours eſt cõtent de la penſee, des yeux, & des oreilles. Or que luy eſt-il beſoing de flairer, de gouſter, ou de toucher, attendu que tels ſens ne ſont autre choſe qu'odeurs, ſaueurs, chauld & froid, mol & dur, ou ſemblables choſes ? Doncques aucune de ces choſes, puis qu'elles ſont ſimples formes, n'eſt la beauté humaine. Meſmemẽt conſideré que la Beauté du corps humain requiert vne concorde de membres diuers, & l'Amour regarde la ioüiſſance de la Beauté, comme ſon but & fin. Ceſte ſeulement appartient à la Penſee, à la veuë, & à l'ouye. Doncques l'amour ſe borne & termine en ces trois choſes. Et l'appetit qui ſuit les autres ſens, nõ Amour, mais pluſtoſt ſe nõme deſir libidineux, ou rage. En oultre ſi l'Amour enuers l'hõme deſire la beauté humaine, & la beauté du

corps humain conſiſte en vne certaine correſpondance, & la correſpondance eſt vne certaine temperãce: s'ẽſuit que l'Amour n'appette autre choſe, ſinon celles qui ſont temperees, modeſtes, & honorables. Si que les plaiſirs du gouſt & du touchement qui ſont volupté, c'eſt à dire, plaiſirs tant vehemẽts & furieux, qu'ils chaſſent l'entendement de ſon propre eſtat & repos, & pertroublẽt l'homme, tãt ſ'en fault que l'Amour les deſire, que pluſtoſt il les a en abomination: & les fuit, comme choſes qui par leur intemperance ſont contraires à la Beauté. La rage Veneriẽne, c'eſt à ſçauoir, la luxure, tire les hõmes à l'intemperance, & par conſequent à la non-correſpondance. Ce qui par ſemblable ſemble tirer à la deformité, c'eſt à dire, à laideur & deshonneſteté, & amour à la Beauté.

La deformité & la beauté ſont contraires. Doncques ces mouuemens qui nous rauiſſent à la deformité, & à la beauté, apparoiſſent auſſi eſtre entre eux contraires. A ceſte cauſe l'appetit de l'embraſſement & l'Amour, non ſeulement ne ſont pas meſmes mouuements : mais auſſi ſe demõſtrent eſtre contraires. Ce que teſmoignent les antiques Theologiens, leſquels ont attribué à Dieu le nom d'Amour. Laquele choſe encor les Theologiens Chreſtiens ſouuerainement cõferment: & aucun nom commun auecques les choſes deſhonneſtes n'eſt à Dieu conuenable. Et pourtant chacun, qui eſt de ſain entendement, ſe doibt garder que l'amour, nom certainement diuin, ne ſoit ſottement transferé aux folles perturbations. Soit doncq honteux Dicearque & quelconque au-

Le nom d'Amour attribué à Dieu.

tre d'oſer reprẽdre la majeſté de Platon d'auoir trop attribué à l'Amour. Car aux affections honneſtes, honorables & diuines, tant ſ'en fault que nous puiſſions trop attribuer, que nous n'y ſçaurions pas atteindre à ſuffiſance. D'icy naiſt que tout Amour eſt honneſte, & tout Amoureux eſt iuſte: par-ce q̃ tout Amour eſt beau & bien-ſeant, & aime proprement les choſes qui luy ſont ſemblables. Mais l'embraſement effrené, duquel nous ſommes tirez aux actes laſcifs, comme ainſi ſoit qu'il tire à la deformité, il ſe iuge eſtre contraire à la Beauté. Afin doncques que nous retournions quelquesfois à l'vtilité d'Amour, la crainte de l'infamie qui nous eſlongne des choſes deshõneſtes, & le deſir de la Gloire qui nous rend chauds & hardis aux entrepriſes honorables promptemẽt & alle-

rement procedent de l'Amour. Et
remierement d'autãt que l'Amour
ppete les choſes belles, touſiours il
eſire les louables & magnifiques:
& qui a en hayne les deformes, il
ſt neceſſaire qu'il fuye touſiours les
eshonneſtes & laides. D'auantage
deux enſemblement ſentrayment
s ſe reſpectent l'vn l'autre auecques
iligence, & deſirent de ſe pouuoir
laire mutuellement: entant que l'vn
ſt de l'autre reſpecté, comme ceux
ui ne manquent iamais de teſmoi-
nage, touſiours ils ſe gardent des
hoſes deshoneſtes: entant que cha-
un ſefforce de complaire à l'autre,
ouſiours auecques toute ſollicitude
& diligence ils ſe mettent entre les
lagnifiques, afin qu'ils ne ſoient pas
n meſpris de la choſe aimee, ains
oient eſtimez dignes d'amour reci-
roque. Or Fedre demõſtre copieu-

Trois exemples d'Amour.

ſement ceſte raiſon, & met trois ex-
emples d'Amour, l'vn de la femelle
enamouree du maſle, où il parle d'Al
ceſte femme d'Admete, laquelle fut
contente de mourir pour ſon mary,
lautre de maſle enamouré de femel-
le, comme fut Orfee d'Euridice.
Le tiers d'homme à homme, comme
fut Patrocle d'Achille: là où il demõ-
ſtre qu'il n'y a choſe aulcune qui tant
que l'Amour rẽde les hommes forts.
Mais nous ne rechercherõs pas pour
le preſent l'Allegorie d'Alceſte ou
d'Orfee: par-ce que ces choſes, les
recitant comme hiſtoires, monſtrẽt
beaucoup plus la force & l'empire
d'Amour, que non pas en les voulant
dõner á tels ſens allegoriques. Dõc
ques nous confeſſons du tout, qu'A-
mour eſt vn grand Dieu & admira-
ble: & encores noble & treſ-vtile: &
de telle maniere trauaillons à l'A-

mour que de ſa fin, qui eſt la Beauté, nous puiſſions demeurer contents. On ioüit de ceſte Beauté auecques celle partie ſeulement par laquelle elle eſt cognue : par l'entendement, par la veue, & l'ouye nous la cognoiſſons. Donques aueques ces trois nous en pouuõs ioüir auec les autres ſens, non la Beauté, laquelle deſire Amour, mais pluſtoſt nous poſſedons quelque autre choſe dont le corps a beſoing. Doncques auecques ces trois nous chercherons la Beauté : & par celle qui ſe monſtre es corps, ou es voix, comme par certaines traces, c'eſt à dire, moyen conuenable, nous rechercherons celle de l'Ame. Nous louërons la corporelle, & icelle approuuerõs: & touſiours nous efforcerons d'obſeruer qu'auſſi grand ſoit l'Amour comme eſt grande la Beauté : & où non l'A-

me, mais ſeulement le corps ſeroit beau, icelluy aymerõs-nous comme ombre & caduque image de la Beauté, c'eſt à dire, legerement & ſans nous y arreſter. Là où ſeulemẽt l'Ame ſeroit belle, lors aymons ardemment ce perpetuel ornement de l'Ame. Et où l'vne & l'autre Beauté ſe rencontreroit enſemblement, vehementement nous en prendrons admiration. Et ainſi procedant, nous demonſtrerons en verité que nous ſommes famille Platonique, laquelle certainement ne penſe rien que choſes gayes, celeſtes, & diuines. Or ſuffiſe de cecy quant à l'Oraiſon de Fédre, venons maintenant à Pauſanias.

Oraiſon

ORAISON SECONDE.

DIEV EST BONTE, BEAVTE, ET Iustice: Commencement, Milieu, & fin.

CHAP. I.

LEs Philosophes Pitagoriques veulent que le nombre Ternaire soit la mesure de toutes les choses. I'estime que l'occasiõ en soit parce que auec le nombre de trois, Dieu gouuerne toutes choses: & les choses encores sont bornees & terminees aueques icelluy nombre Ternaire. De là vient ce vers de Vergile, Du nombre impair, Dieu mesme se delecte. Certainement ce souuerain autheur premierement crée toutes les choses, secondement les rauit à soy, tiercement leur donne parfection. Toutes choses principallemẽt

Nombre Ternaire mesure de toutes choses.

pendant qu'elles naiſſent, ſourgeonnent de ceſte fontaine perennelle: puis elles retournent en icelles meſmes, quand elles requierent leur propre origine. En fin elles deuiennent parfaites quãd elles ſont retournees en leur principe. Ce que diuinement a chanté Orfee, quand il a dit, Ioue eſt commencement, milieu, & fin du Monde. Commencement en ce qu'il produit toutes choſes: Milieu, entãt que depuis qu'elles ſont produictes il les tire à ſoy, Fin: entant qu'il les rend parfaictes, ce pendant qu'elles retournent à luy. Et pourtant pouuons nous nommer ce Roy de l'Vniuers Bon, & Beau, & Iuſte: comme ſouuent il ſe dit à lendroit de Platon, Bon, entant qu'il cree les choſes: entant qu'il les attrait, Beau: Iuſte, entãt que ſelon les merites de chaſcune il les fait parfaites. Doncques la Beauté

Dieu Bon, Beau, & Iuſte.

laquelle de ſa nature tire à ſoy les choſes, demeure entre la Bonté & la Iuſtice: & certainement elle naiſt de la Bonté & va à la Iuſtice.

COMME LA BEAVLTE DE Dieu enfante l'Amour.

CHAP. II.

ET ceſte eſpece diuine, c'eſt à dire la Beaulté, a procreé en toutes choſes l'Amour, c'eſt a dire, deſir de ſoy. Parce que ſi Dieu rauit le Monde, & le Monde eſt rauy de luy, il y a vn certain continuel attrait entre Dieu, & le monde: qui commence de Dieu, & paſſe par le monde, & finalement ſe termine en Dieu & comme par vn certain Cercle retourne d'où il eſt party, Si que c'eſt vn ſeul & meſme Cercle

que celuy de Dieu au monde & du monde à Dieu, & ſe nomme en trois manieres. Entant qu'il commence en Dieu, & qu'il attrait, Beauté: entant qu'il paſſe au monde, & qu'il rauit, Amour: entant que pendant qu'il retourne à l'Autheur, il ſe conioinct ſes oeuures, Delectation. L'Amour doncques commençant de la Beauté, finit en Delectation. C'eſt ce que entend Hierothee & S. Denis Areopagite en ce bel Hymne, auquel ces Theologiens chanterent en ceſte ſorte.

L'Amour eſt vn Cercle.

Vn bon Cercle eſt Amour
Qui touſiours en ſon tour
Du bien au bien retourne.

Et eſt neceſſaire que l'Amour ſoit bon, comme ainſi ſoit que luy né du Bien ſ'en retourne au Bien. Parce qu'icelluy meſme Dieu eſt la Beauté,

lequel toutes choſes deſirent : & en la poſſeſſion duquel toutes elles ſont contenues, ſi que de là noſtre deſir ſembraſe . Icy l'ardeur des Amants ſe repoſe,nõ parce qu'elle ſ'eſteigne, mais parce qu'elle ſ'accomplit.Et nõ ſans raiſon S. Denis compare Dieu au Soleil: parce que comme le Soleil illumine les Corps, & les eſchauffe: ſemblablement Dieu concede aux ames lumiere de verité, & ardeur de charité . Ceſte comparaiſon du VI. liure de la choſe publique de Platon certainement ſe tire en ceſte maniere comme vous orrez . Vrayement le Soleil cree les corps viſibles & les yeux auſſi auec leſquels il ſe void : & afin que les yeux voyent,il infond en eux vn eſprit reluyſant : & afin que les corps ſoyent veuz,il les depeint de couleurs. Mais pour le deuoir de veoir, ne ſuffiſent pas ny le propre

rayon aux yeux,ny les propres couleurs aux Coprs, ſinõ q̃ ceſte lumiere qui eſt vne ſur toutes lumieres(de laquelle pluſieurs & propres lumieres ſont diſtribuees aux yeux & aux corps) deſcende en eux, & les illumine,adreſſe, & augmente. En ceſte meſme maniere le premier Acte de toutes choſes,qui ſe nomme Dieu, produiſant les choſes a dõné à chaſcune eſpeces & acte:lequel acte certainement eſt debile,& impuiſſant à l'execution des œuures:parce que de choſe créee,& de patient ſubiet il a eſté receu. Mais la perpetuelle inuiſible vnique lumiere du Soleil diuin, par ſa preſence dõne touſiours à toutes choſes confort,vie,& parfection. Dequoy a diuinemẽt chanté Orfee. diſant

Dieu l'Amour eternel toutes choſes conforte.
Et ſur toutes s'épand, les anime, & ſupporte.

Entant que Dieu eſt acte de toutes choſes, & qu'il les augmente, il ſe nomme Bien. Entant qu'il les fait ſelon leur poſſibilité cointes, vigoureuſes, douces & aggreables & autãt ſpirituelles qu'elles le peuuent eſtre, il ſe nomme Beaulté, en ce qu'il attrait ces trois puiſſances de l'Ame la penſee, la veueë, & l'ouye aux obiets qui doyuent eſtre connus, il ſ'appelle par les Hebrieux הוד יהדו Hod veha-dar, par les Grecs τὸ καλὸν, to Kalon, par les Italiẽs Vaghezza, ce que nous pouuons dire en françois Ornement & Bien-ſeãce. Et entant qu'eſtant en la Puiſſance, qui eſt apte & idoyne à congnoiſtre, il l'vnit & conioint à la choſe connue, il ſe nõme verité. Finablement cõme Bien il cree & gouuerne, & donne parfection aux choſes: cõme beau il les illumine, & leur donne Grace.

COMME LA BEAVTE EST SPLENdeur de la Bonté diuine: & comme Dieu eſt centre de quatre Cercles.

CHAP. III.

Quatre Cercles Spirituels, ou Sferes Sferiques emirõ Dieu.

ET non ſans cauſe les antiques Theologiens aſſirent la Bonté au Centre, & au Cercle ou circonferance la Beauté: l'vnique Centre de toutes les choſes eſt Dieu : les quatre Cercles qui enuiron Dieu ſe retournent continuellement ſont la Penſee, (que les Hebrieux appellent Neſſamah, les Grecs νόϛ, Nous, les Latins Mens, & les Italiens la Mente) l'Ame, la Nature, & la matiere: la Penſee Angelique eſt vn Cercle ſtable : l'Ame, l'eſt par ſoy mobile: la Nature, en autruy, mais non par autruy ſe meut: la matiere non ſeulement en autruy, mais encores eſt d'autruy meuë. Or

pourquoy ceſt que nous nommons Dieu Centre, & appellons ces autres quatre, Cercles, nous le declairerons. Le Cẽtre eſt vn point du Cercle ſtable & nõ diuiſible, duquel pluſieurs lignes diuiſibles & mobiles vont à leur ſemblable Circonference. Laquelle circonference, qui eſt diuiſible, ſe tourne au tour du Centre, non autrement qu'vn rond corporel ſe tourne au tour du Gond. Et telle eſt la nature du Centre, que combien qu'il ſoit vn indiuiſible & ſtable: neantmoins en chaſque partie de pluſieurs lignes, ainçois de toutes les mobiles & diuiſibles il ſe trouue: par ce qu'en toute partie de chaſque ligne eſt le point. Mais parce que aulcune choſe ne peult eſtre touchee de ſon diſſemblable, les lignes qui võt de la Circonference iuſques au Centre ne peuuent toucher ce point, ſinõ

auec vn de leurs points meſmement ſimple, vnique, & immobile. Qui denira que Dieu ne ſoit a bon droit appellé le Centre de toutes choſes? Conſideré qu'il eſt en toutes choſes du tout vnique, ſimple, & immobile: & toutes les choſes qui ſont produites de luy, ſont multiples, compoſees, & en quelque ſorte mobiles: & comme elles ſortent de luy, ainſi encor à la ſemblãce de lignes ou de circonferences, elles retournent en luy. En pareille maniere la Penſee, l'Ame, la Nature, & la Matiere, qui procedent de Dieu, ſ'efforcent de retourner en luy meſme, & de chaſcune partie aueques toute diligence l'enuironne~~o~~t. Et comme le Centre ſe trouue en toute partie de la ligne, & en tout le Cercle: & toutes les lignes par leur point touchent le point qui eſt au milieu du Cercle; Semblable-

ment Dieu qui eſt Centre de toutes les choſes, lequel eſt vnité tres-ſimple, & Acte tres-pur, ſe met luy-meſme en toutes choſes. Non ſeulemẽt à cauſe qu'il eſt à toutes choſes preſent: mais auſſi par-ce qu'à toutes les choſes creees de luy, il a donné quelque intrinſeque partie, & puiſſance tres-ſimple & tres-excellente, qui ſe nõme l'Vnité des choſes, de laquelle, & à laquelle, comme du Centre, & à ſon Cẽtre, toutes les autres puiſſances & parties de chaſque partie dependent. Et certainemẽt il eſt beſoing que les choſes creées ſe recueillent premieremẽt, à ceſtuy leur propre Centre, & à ceſte leur propre vnité, qu'elles ſaioingnẽt à leur Createur: A celle fin que par leur propre Centre, elles ſajoingnent au Centre de toutes les choſes. La Penſee Angelique ſ'eſleue en ſa ſureminence &

en ſon chef premierement qu'elle ſe guinde en Dieu. Ce que ſemblablemẽt font l'Ame, & les autres choſes. Le Cercle du Mõde que nous voyõs eſt image de ceux qui ne ſe voyent point, à ſçauoir de la Penſee, & de l'Ame, & de la Nature. Parce que les Corps ſont ombres & traces de l'Ame & des Penſees. Les ombres & traces repreſentẽt la figure de la choſe, de laquelle elles ſont traces & ombres. Et pourtant ces quatre choſes à bon droit ſont appellees quatre Cercles. Mais la Penſee eſt vn Rond immobile, parce que tant ſon operatiõ comme ſa ſubſtance eſt touſiours icelle meſme: d'autant que touſiours elle tend à vne meſme ſorte, & veut les meſmes choſes. Et pouuõs quelquefois appeller la Pẽſee mobile par vne ſeule occaſion: parce que cõme toutes les autres choſes elle procede

de Dieu, & ſe reploye pour retourner en luy-meſme. L'Ame du Mõde & quelconque autre ame eſt vn Cercle mobile, d'autant que par ſa nature non ſans diſcours elle cognoiſt, ny ſans eſpace de temps elle agit & œuure. Or le diſcours d'vne choſe en autre, & l'operation temporelle, ſans point de doubte nous l'appellons Mouuement. Et ſ'il y a quelque ſtabilité en la cognoiſſance de l'Ame, c'eſt pluſtoſt par le benefice de la Penſee, que par la nature de l'Ame. La Nature auſſi ſe dit Cercle immobile. Quand nous diſons Ame ſelon l'vſage des antiques Theologiés, nous entẽdons la puiſſance qui eſt poſee en la Raiſon, & au ſens de l'Ame: Quand nous diſons Nature, par là ſ'entend la force de l'Ame apte à engendrer. Nous appellõs en nous propremẽt ceſte vertu l'Homme: &

Que c'eſt que l'Ame, que c'eſt que Nature.

ceſte autre, l'Idole & l'ombre de l'Ame. Ceſte vertu d'engendrer certainement ſe dit mobile, parce qu'auecques eſpace de tẽps elle finit ſon ouurage. Et en ce, eſt elle differente de la proprieté de l'Ame, que l'Ame par ſoy & en ſoy ſe meut: par ſoy, dy-je, d'autant qu'elle eſt principe de mouuement: & en ſoy encores, parce que en la meſme ſubſtance de l'Ame demeure l'operation de la Raiſon & du Sens: & de cecy ne reſulte au corps neceſſairement aucun ouurage: mais celle puiſſance d'engẽdrer que nous appellons Nature, ſe meut par ſoy-meſme, eſtant vne certaine puiſſance de l'Ame, laquelle Ame ſe meut par ſoy. Elle eſt dicte encor ſe mouuoir en autruy, parce que chacune ſienne operation ſe finit & termine au corps nourriſſant, augmentant, & engendrant le corps. Mais la ma-

tiere corporelle, eſt vn Cercle qui ſe meut d'autruy & enautruy. Ie dy d'autruy, parce qu'il eſt agité de l'Ame: Ie dy en autruy, par ce qu'il ſe meut en eſpace de lieu. Or donques nous pouuons ouuertement entendre, pour quelle occaſion les antiques Theologiens ont mis la Bonté au Cẽtre, & la Beauté au Cercle ou Circonference. La Bonté de toutes choſes eſt vn Dieu: par lequel toutes elles ſont bonnes. La Beauté eſt le Rayon de Dieu infus en ces quatre Cercles, qui enuiron Dieu ſe retournent. Ce Rayon depeint en tous ces quatre Cercles toutes les eſpeces de toutes les choſes: & nous nommons ces eſpeces en la Penſee Angelique, Idees: en l'Ame, raiſons: en la Nature, ſemences: & formes en la Matiere. Parce qu'és quatre Cercles quatre ſplendeurs apparoiſſent.

La bonté au Centre, la Beauté en la Circonferẽce.

La ſplendeur des Idees, au premier: la ſplendeur des raiſons, au ſecond: la ſplendeur des ſemences au tiers: & la ſplendeur des formes au dernier.

COMME PLATON S'EXPOSE *des choſes diuines.*

CHAP. 4.

Myſtere de la Trinité de ſigné par Platon.

PLATON deſigne ce myſtere en l'Epiſtre au Roy Denys, quand il afferme que Dieu eſt cauſe de toutes les choſes belles: Comme ſ'il diſoit Dieu eſtre principe de toute la Beauté. Et dit ainſi: Enuiron le Roy de tout, ſont toutes les choſes: & à cauſe de luy toutes elles ſont. Il eſt cauſe de toutes les choſes belles. Les choſes ſecondes ſont enuiron le ſecond: les tierces enuirõ le tiers. L'Ame de l'homme deſire d'entendre quelles

quelles ſont ces choſes, regardant aux choſes qui luy ſont prochaines. Entre leſquelles aucune n'eſt ſuffiſante. Mais enuiron d'icelluy Roy, & des choſes que ie dy, il n'y a aucune choſe telle: & ce qui eſt apres cecy, l'Ame parle. Ce texte ſ'expoſe en ceſte maniere: ENVIRON LE ROY) Il ſignifie non dedans le Roy, mais hors du Roy: parce qu'en Dieu il n'y a compoſition aucune: & ce que ſignifie ceſte parole ENVIRON) Platon l'expoſe quand il adiouſte: Toutes choſes ſont à cauſe de luy, & icelluy eſt cauſe de toutes les choſes belles. Comme ſ'il diſoit ainſi: Enuiron le Roy de tout, toutes choſes ſont: d'autant qu'à luy, comme à leur fin, elles ſe retournent toutes par nature, ainſi que de luy comme principe, elles ont eſté produites. De toutes les choſes belles:) c'eſt à dire de toute la

Beauté: laquelle reſplẽdit és Cercles ſus mentionnez. Pourautant que les formes des corps ſe reduyſent à Dieu par les ſemences : les ſemences par les Raiſons : les Raiſons par les Idees: & aueques les meſmes degrez de Dieu ſe produiſent. Et propremẽt quand il dit, Toutes choſes, il entẽd les Idees : pourtant qu'en ce tout eſt enfermé le reſte. Les ſecondes enuiron le ſecond : les tierces enuiron le tiers. Zoroaſtre met & aſſigne trois principes du Monde, ſeigneurs de trois Ordres, Oromaſin, Mitrin, Arimanin: leſquels Platõ nomme Dieu, la Penſee, l'Ame. Et ces trois ordres met-il és eſpeces diuines, c'eſt à dire Idees, Raiſons, & Semences: Les premieres dõques, c'eſt à dire les Idees, enuiron le premier, c'eſt à dire, enuiron Dieu : parce que de Dieu elles ſont donnees à la Penſee, & reduy-

Trois principes du Mõde ſelon Zoroaſtre.

ſent icelle Penſee à Dieu meſme. Les ſecondes enuiron le ſecond . c'eſt à dire les Raiſons enuiron la Penſee: d'autãt qu'elles paſſent par la Penſee en l'Ame, & adreſſent l'Ame à la Penſee. Les tierces enuiron le tiers.) c'eſt à dire, les Semences des choſes enuiron l'Ame, d'autant que moyennant l'Ame elles paſſent en la Nature, ce qui ſentẽd en la puiſſance d'engendrer : & conioignent encores la Nature à l'Ame. Par le meſme ordre de la Nature en la matiere deſcendẽt les formes. Mais Platon ne conte les formes en l'ordre ſuſdit. Parce que Denis le Tyran l'ayãt interrogé ſeulemẽt des choſes diuines, il luy ameine en auãt trois ordres qui appartiẽnent aux eſpeces incorporees comme diuines, & paſſe ſoubs ſilence les formes des corps. Encores Platon ne veut pas appeller Dieu le premier

Roy: mais le Roy de tout. Parce que s'il l'auoit appellé premier, il sembleroit parauenture qu'il le logeast en quelques especes de nombre, & egalité de condition ensemble auec les Ducs suyuans. Or ne dit-il pas qu'enuiron luy sont les premieres choses, mais toutes: afin que nous ne creussiõs pas Dieu estre Gouuerneur d'vn certain ordre, plustost que de l'vniuers. L'AME DE L'HOMME DESIRE D'ENTENDRE QVELLES SONT CES CHOSES. Apres ces trois splendeurs de la diuine Beauté: lesquelles resplẽdissent és trois Cercles, accortement il induit l'Amour de l'Ame enuers icelles, parce que de là, l'ardeur de l'Ame s'embrase. C'est chose cõuenable que l'Amour diuin desire les choses diuines. REGARDANT AVX CHOSES QVI LVY SONT PROCHAINES. La

cognoiſſance humaine commence des ſens, & pourtant par les choſes leſquelles nous voyõs les plus excellentes és corps, ſouuent nous auons accouſtumé de donner iugemẽt des diuines. Par les forces des choſes corporelles nous recherchons comme à la trace la puiſſance de Dieu: Par l'ordre la Sapience: Par l'vtilité, la Bonté diuine. Platon appelle les formes des corps prochaines à l'Ame: parce que telles formes ſont logees au ſecond degré apres l'Ame. ENTRE LESQVELLES NVLLE N'EST SVFFISANTE. Qui ſ'entend que ces formes ne ſont inſuffiſantes, ny ſuffiſamment nous monſtrent les diuines: parce que les vrayes choſes ce ſont les Idees, les Raiſons, & les Semences. Mais les formes des corps ſont pluſtoſt ombres des choſes vrayes, que choſes vrayes. Et cõme

l'ombre du corps ne demonſtre la figure du corps diſtincte: auſſi les corps ne demonſtrent la Nature propre des ſubſtances diuines. MAIS ENVIRON ICELLVY ROY, ET LES CHOSES QVE IE DY, IL N'Y A AVCVNE CHOSE TELLE, parce que les natures mortelles & faulſes ne ſont proprement ſẽblables aux immortelles & vrayes. ET CE QVI EST APRES CECY L'AME LE PARLE. Cecy ſ'entend que l'Ame pendant que elle iuge les natures diuines aueques les mortelles, faulſement elle parle des diuines, & ne prononce point les diuines, mais les mortelles.

COMME LA BEAVTE DE Dieu reſplendit par tout, & ſ'ayme.

CHAP. 5.

ET afin qu'en brief nous comprenions beaucoup, le Bien eſt la ſurparoiſſante eſſence de Dieu: La Beauté eſt vn certain acte, ou bien rayon d'icy par tout penetrant, Premierement en la Penſee Angelique: puis en l'Ame de l'vniuers, & aux autres ames. Tiercement en la Nature: Quartement en la matiere des corps. Et ce Rayon orne d'Idees par ordre la Pẽſee: emplit l'Ame de l'ordre des Raiſons, fortifie la Nature de Semẽces: veſt la matiere de formes. Et tout ainſi qu'vn meſme ray de Soleil illuſtre quatre corps, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre: ainſi vn ray de Dieu illumine la Penſee, l'Ame, la Nature, & la Matiere. Et quiconque en ces quatre Elements regarde la lumiere, il void icelluy ray du Soleil, & par iceluy ſe conuertit à cõſiderer la lumie-

re ſupernelle du Soleil. Ainſi quicõque conſidere l'ornemẽt de ces quatre, Penſee, Ame, Nature, & Corps, & qui l'ayme: certainement il void & ayme la lueur de Dieu en iceux, & par ladicte lueur il void & ayme Dieu meſme.

DES PASSIONS DES AMANTS,

CHAP. VI.

DICY auiẽt que l'impetuoſité de l'Amoureux ne ſeſteint point pour aſpect ou touchement de corps aulcũ, parce qu'il ne deſire point ny ceſtuy ny celluy corps. Mais bien deſire la ſplendeur de la Maieſté ſupernelle reluyſante es corps, & d'icelle ſeſmerueille. Pour laquelle choſe les Amãts ne ſçauent que c'eſt qu'ilz deſirent ou cherchent, parce qu'ilz

ne congnoiſſent point Dieu: duquel la ſaueur cachee reſpand aux œuures vne treſdoulce odeur de ſoy: par laquelle odeur touſiours nous ſommes incitez: & ſentons bien ceſte odeur, mais nous ne ſentons pas la ſaueur. Comme ainſi ſoit doncques que nous attraits & allechez par l'odeur manifeſte, appetions la ſaueur cachee: à bon droit nous ne ſçauons quelle choſe c'eſt que nous deſirõs. Et d'icy auient encor que touſiours les Amants ont creinte & reuerence à l'aſpect & preſence de la perſonne aimee, ce qui meſmes auiẽt aux forts & ſages hommes en la preſence de la perſonne aimee, bien qu'elle ſoit de beaucoup inferieure. certainemẽt ce n'eſt pas vne choſe humaine q̃ ce qui les eſpouuente, occupe, & briſe: Parce q̃ la forme humaine eſt touſiours plus excellẽte és hommes plus forts

& ſages. Mais la lueur de la diuinité qui reſplendit ſur le Beau corps, cõtreint les amants de ſ'eſmerueiller, creindre, & reuerer icelle perſonne, comme vne ſtatue de Dieu. Par la meſme raiſon l'Amoureux, pour la perſonne aymee depriſe richeſſes & honneurs. Et c'eſt bien le deuoir que les choſes diuines ſoyent preferees aux humaines. Il auient auſſi ſouuẽtesfois que l'Amant deſire ſe transferer en la perſonne aymee, & à bon droict. Parce qu'en ceſt acte il appete & ſ'efforce d'homme qu'il eſt, ſe faire Dieu. Et qui eſt celuy qui ne deſire pluſtoſt d'eſtre Dieu, qu'homme? Il arriue encor que ceux qui ſont pris du laz d'Amour, ſouſpirẽt quelquesfois, & quelquesfois ſ'eſgayent. Ils ſouſpirent, parce qu'ils abandonnent ſoymeſme, & ſe deſtruiſent. Ilz ſ'egayent, parce qu'ils ſe transferent

en meilleur obiect. Les Amants muablement & alternatiuemẽt ſentent ores le chauld, ores le froid, à l'exemple de ceux qui ont la fieure tierce erratique. A bon droit ſentent le froid ceux qui perdent le propre chauld. Ils ſentent encor le chauld eſtans embraſez de la ſplendeur du rayon ſupernel. De froideur naiſt la creinte, de chaleur naiſt l'audace: pourtant les Amoureux ſont l'vne fois creintifs, & l'autre fois hardis & audacieux. Meſmes les hommes d'eſprit fort tardifs en aymant deuiennent fort agus. Qui eſt l'œil qui par celeſte rayon ne voye? Iuſques icy il ſuffiſt d'auoir traité de la diffinition d'Amour, & de la Beauté, qui eſt ſon origine, & des paſſions des Amants.

CHAP. VII.

ORES nous diſputerons bréuement des deux generations d'Amour. Pauſanie en Platon afferme l'Amour eſtre compagnon de Venus & y auoir autant d'Amours comme il y a de Venus: & r'accõte deux Venus, accõpagnees de deux Amours: L'vne Venus celeſte, l'autre, vulgaire. Et dit que la Celeſte eſt nee de Celius ſans mere: La vulgaire eſt nee de Iuppiter, & de Dione. Les Platoniques appellent le ſouuerain Dieu Celius. Parce que comme le Ciel contient tous les autres Corps, ainſi Dieu cõprẽd tous les autres eſprits: & nõmẽt la Pẽſee Angelique de pluſieurs nõs, quelquesfois Saturne, quelquesfois

Iuppiter, & quelquefois venus. Parce q̃ la Penſee Angelique eſt viue & entẽd, ils nõment ſon eſſence Saturne: la vie, Iuppiter: l'intelligence, Venus. Outre cecy ils appellent ſemblablement l'Ame du Monde Saturne, Iuppiter, & Venus. Entant qu'elle entẽd les choſes ſupremes, elle ſ'appelle Saturne: en ce qu'elle meut les Cieux, Iuppiter: entant qu'elle engendre les choſes inferieures, elle ſe nõme Venus. La premiere Venus que nous ayons nommee, qui eſt en la Penſee Angelique, ſe dit eſtre nee de Celius ſans mere: d'autant que la matiere eſt par les Fificiens & Filoſofes naturels appellee mere: & ceſte penſee eſt elongnee de la matiere corporelle. La ſeconde Venus qui ſe met en l'Ame du Monde, eſt engendree de Iuppiter & de Dione. De Iuppiter, c'eſt à dire, de la vertu de l'Ame mondaine,

laquelle vertu meut les Cieux. Par ce que telle vertu a creé celle puiſſance qui engendre les choſes inferieures. Ils diſent encor que ceſte Venus a vne mere, par ce qu'elle eſtant infuſe en la matiere du Monde, il ſemble qu'elle ſaccõpagne auecques la matiere. Finalement pour bréuement fermer ce pas, Venus eſt de deux ſortes : l'vne, celle intelligence, laquelle nous mettons en la Penſee Angelique : l'autre, eſt la force d'engendrer, à l'Ame du Monde attribuee. L'vne & l'autre ſaccompagne à l'Amour ſemblable. Parce que la premiere par Amour naturel eſt rauie à conſiderer la Beauté de Dieu. La ſeconde eſt rauie encor par ſon Amour à creer la diuine Beauté és corps mondains. La premiere comprend en ſoy premierement la ſplendeur diuine, puis la repand & influe en la ſeconde Ve-

nus. Ceſte ſeconde transfond en la matiere du monde les eſtincelles de la ſplendeur ja receuë. Par la preſence de ces eſtincelles, tous les corps du monde ſelon leur capacité, en reſultent & deuiennent beaux. L'Ame de l'hõme apprehende ceſte Beauté par les yeux. Et ceſte Ame a deux puiſsãces : La puiſsãce de cognoiſtre, & la puiſsãce d'engẽdrer. Ces deux puiſſances ſont en nous deux Venus, leſquelles ſõt accõpagnees de deux Amours. Quãd la Beauté du corps humain ſe repreſẽte à nos yeux. Noſtre Pẽſee laq̃lle eſt en nous la premiere Venus, a en reuerence & amour icelle Beauté, cõme image de l'ornemẽt diuin, & par icelle ſouuentesfois elle ſ'y addreſſe: en outre la puiſſance d'ẽgendrer qui eſt la ſeconde Venus en nous, appete d'engendrer vne forme à elle ſemblable. A donc l'Amour eſt

en ces deux puiſſances. Lequel en la premiere eſt deſir de contempler : en la ſeconde eſt deſir d'engẽdrer Beauté. L'vn & l'autre Amour eſt honneſte, l'vn & l'autre enſuyuent l'image diuine. Or qu'eſt-ce que Pauſanie vitupere en l'Amour? Ie le vous diray. Si quelcun par grande conuoitiſe de engendrer poſtpoſe le contempler, ou bien entend & vaque à la generation par moyens indeuz, ou vrayemẽt prefere la Beauté du corps à celle de l'Ame: ceſtuy n'vſe pas bien de la dignité d'Amour : & ceſt vſage peruers eſt vituperé de Pauſanie. Certainement celuy qui vſe droictemẽt de l'Amour, loüe la forme du corps. Mais par le moyen d'icelle il pourpẽſe plus excellentes eſpeces en l'Ame, en l'Ange, & en Dieu, & la deſire aucques plus grande ferueur. Et ſe ſert autant de l'office & deuoir de gene-

de generation, comme l'ordre naturel, & les loix par les prudents eſtablies le dittent & permettent. De ces choſes bien amplement traite Pauſanie.

EXHORTATION A L'AMOVR, ET diſpute de l'Amour ſimple, & mutuel ou reciproque.

CHAP. 8.

MAIS ô vous mes amis, ie vous exhorte & prie, que de toutes voz forces vous embraſſiez l'Amour, qui ſans doubte eſt vne choſe diuine, & ne vous eſtonne point ce que Platon diſoit d'vn certain Amãt, duquel le voyãt vn amoureux, diſt: Ceſt amoureux eſt vne ame en ſon propre corps morte, & viue au corps d'autruy. Et ne vous eſpouuente auſſi ce qu'Orphee chãte de l'amere & miſerable cõ-

dition des Amants. Comme ces choſes ſe doiuent entendre, & comme on y peult remedier, ie le vous diray: mais ie vous prie que vous m'eſcoutiez diligemmẽt. Platon appelle l'Amour amer, & non ſans cauſe: par-ce que quiconque aime, il meurt en aimant. Et Orfee appelle l'Amour vne pomme d'amer-doux. Eſtant l'Amour vne mort volontaire, entant qu'il eſt vne mort, c'eſt choſe amere: entãt qu'elle eſt volõtaire, elle eſt douce. Quicõque aime, meurt en aimãt: d'autant que ſon penſer ſ'oubliant ſe retourne en la perſonne aimee. S'il ne penſe point de ſoy, certainement il ne penſe point en ſoy: & pourtant telle ame n'agit en ſoymeſme: comme ainſi ſoit que la principalle actiõ d'Amour ſoit le Penſer. Celuy qui n'agit en ſoy, n'eſt point en ſoy: par ce que ces deux choſes, c'eſt à dire, l'e

ſtre, & l'agir ſe recueillent enſemble-ment. L'eſtre n'eſt point ſans l'agir : l'agir n'excede point l'eſtre. Aucun n'agit là où il n'eſt point, & quelque part qu'il ſoit, il agit & opere. Doncques l'ame de l'Amant n'eſt pas en ſoy, puis qu'en ſoy il n'opere. S'il n'eſt point en ſoy, il ne vit pas auſſi en ſoy-meſme: qui ne vit point, eſt mort, & pourtant quiconque aime, eſt mort en ſoy, ou pour le moins il vit en autruy. Sans doubte il y a deux eſpeces d'Amour, l'vne eſt ſimple, l'autre eſt reciproque. L'Amour ſimple eſt où l'Aimé n'aime point l'Amãt. Là l'Amant eſt du tout mort, par-ce qu'il ne vit point en ſoy, comme nous auons monſtré, & ne vit point auſſi en l'Aimé eſtant de luy meſpriſé. Où eſt ce donc qu'il vit ? Vit-il en l'Air, ou en l'Eau, ou au Feu, ou en la Terre, ou au corps d'vn animal irraiſonna-

ble ? Non, par-ce que l'ame humaine ne vit point en autre corps que l'humain. Il vit paraduenture en quelque autre corps de perſonne non aimee ? Ny là encor par-ce que ſ'il ne vit là où vehementement il deſire viure, beaucoup moins viura-il ailleurs. Donc ne vit en aucun lieu celuy qui aime autruy, & d'autruy n'eſt aimé : & pourtãt eſt entieremẽt mort le nõ aimé Amant. Et iamais ne reſuſcite, ſi l'indignation ne le fait reſuſciter. Mais là où l'aymé reſpõd en Amour, l'amoureux vit pour le moins qu'il ſoit en l'aymé. Icy choſe merueilleuſe auient quand deux enſemble ſ'entr'ayment. Ceſtuy en celuy, & celuy en ceſtuy vit. Ceux-cy ſont enſemble en contre-eſchange, & chaſcun ſe donne à autruy, pour d'autruy receuoir. Or en quelle maniere ils ſe donnent eux meſmes, il ſe void, par-

ce qu'ils ſe mettent en oubly. Mais comme ils reçoiuent autruy, cela n'eſt pas ſi clair. Par-ce que qui ne ſe poſſede, beaucoup moins peut-il poſſeder autruy : ainçois l'vn & l'autre poſſede ſoy-meſme, & poſſede autruy. Parce q̃ ceſtuy ſe poſſede, mais en celuy là. Celuy là ſe poſſede, mais en ceſtuy. Certainement pẽdant que ie vous ayme m'aymant, ie, en vous pẽſant de moy, me retrouue: & moy de moy meſme depriſé, me racquiers en vous me conſeruant. Le meſme faites vous en moy. Cela encor me ſemble merueilleux, d'autant que depuis que ie me ſuis perdu moy-meſme, ſi par vous ie me regaigne, par vous ie me poſſede. Si par vous ie me poſſede: ie vous poſſede & ay premierement, & plus que moy, & ſuis plus prochain à vous, qu'à moy: d'autãt que ie ne m'approche à moy-

meſme par autre moyen que par vous. En cecy la vertu de Cupidon eſt differente de la force de Mars, par ce que l'Empire & l'Amour ſont ainſi differẽts. L'Empereur & le Seigneur poſſede autruy par ſoy. L'Amoureux par autruy ſe reprend: & l'vn & l'autre des amants ſe fait loing de ſoy, & prochain d'autruy: & mort en ſoy, en autruy reſuſcite. Vnique eſt ſeulement la Mort en l'Amour reciproque: Les Reſurrections ſont deux: parce que qui ayme, il meurt vne fois en ſoy, quand il ſ'abandonne. Et ſoudain il reſuſcite en l'aymé, quãd l'aymé le reçoit aueques vn penſer ardent. Il reſuſcite encor quand luy finablement ſe recognoiſt en l'aymé, & ne doubte point qu'il ne ſoit aymé. O mort heureuſe que deux vies enſuyuent! ô merueilleux contract, auquel l'hõme ſe dõne pour autruy:

& autruy, ny ſoy n'abandonne! O gaing ineſtimable quãd deux deuiẽnent vn en telle maniere, que chaſcũ des deux pour vn ſeul deuient deux: & comme redoublé celuy qui n'auoit qu'vne vie, eſtãt entreuenuë vne mort, a ja deux vies! Parce que celuy qui eſtant vne fois mort, reſuſcite deux fois : ſans doute pour vne vie il acquiert deux vies, & pour ſoy vnique, deux ſoy-meſmes. Manifeſtement en l'Amour reciproque ſe void vne treſiuſte vengeance. L'homicide ſe doibt punir de mort: & qui niera que celuy qui eſt aymé ne ſoit homicide? comme ainſi ſoit que l'Ame ſe ſepare de l'Amant: & qui niera ſemblablemẽt qu'il ne meure? Quand luy ſemblablement ayme l'amant. Ceſte eſt vne reſtitution biẽ deuë: quand ceſtuy à celuy, & celuy à ceſtuy rend l'Ame q̃ ja il luy auoit

oſtee. L'vne & l'autre aymant donne la ſienne: & aymant reciproquemẽt par ſa reſtitution donne l'Ame d'autruy. Pour laquelle cauſe, quicõque eſt aymé, par rayſon doibt contr'aymer. Et qui n'ayme l'Amant eſt en coulpe d'homicide, ainçois eſt larrõ, meurtrier, & ſacrilege. L'argent eſt poſſedé du corps, & le corps de l'Ame: donques qui rauit l'Ame, de laquelle le corps & l'argẽt eſt poſſedé, ceſtuy rauit enſẽble l'Ame, le Corps, & l'Argent: & pourtant cõme larrõ, meurtrier, & ſacrilege doibt eſtre condamné à trois ſortes de mort: & comme infame & impie peut ſans peine de chaſcun eſtre occis, voire ſi luymeſme volontairemẽt n'accomplit la Loy, qui eſt que luymeſme ayme ſon amant. Et ainſi faiſant luy auec celuy qui vne fois eſt mort, ſemblablement meure vne fois. Et auec

celuy qui reſuſcite deux fois luy encores deux fois reſuſcite. Par les raiſons predictes nous auons demõſtré que l'aymé doibt contr'aymer ſon amant. De rechef que non ſeulemẽt il le doibt, mais qu'il y eſt contreint, il ſe demonſtre ainſi. L'Amour naiſt de reſſemblance : la reſſemblance eſt vne certaine meſme qualité en pluſieurs ſubjects : de ſorte que ſi ie vous ſuis ſemblable, vous par neceſſité eſtes ſemblable à moy. Et pourtant la meſme reſſemblance qui me contreint que ie vous ayme, vous contreint à m'aymer. En outre l'Amoureux ſ'oſte à ſoy-meſme, & ſe donne à l'aymé, & ainſi deuiẽt choſe propre de l'aymé. Donques l'aymé a cure de ceſtuy cõme de choſe ſienne: parce que les choſes de chaſcun luy ſont cheres. Adiouſtez y que l'amant engraue la figure de l'aymé en

ſon Ame. Donques l'Ame de l'amãt deuient vn certain miroir, auquel reluit l'image de l'aymé. Et pourtant quand l'aymé ſe recognoiſt en l'amant, il eſt contreint de l'aymer.

Entre quelles perſonnes ſ'ẽgendre l'Amour mutuel.

Les Aſtrologues tiennẽt l'Amour eſtre vrayement mutuel & reciproque entre ceux-là, en la Natiuité deſquels ſe contr'eſchangent les lieux du Soleil & de la Lune. Cõme quãd ie naſqui, ſi le Soleil ſe fuſt trouué dans le Mouton, & la Lune en la Liure: & quand vous naſquiſtes, ſi le Soleil euſt eſté en la Liure, & la Lune au Mouton. Ou biẽ ſi nous auiõs en l'aſcẽdent vn meſme & ſemblable ſigne, ou bien vn meſme & ſemblable Planette: ou que Planetes benins regardaſſent ſemblablemẽt l'Angle oriental, ou que Venus vint loger en la meſme maiſon, & au meſme degré. Les Platoniques y adiouſtent

encor ceux deſquels la vie eſt d'vn meſme Demon gouuernee. Les Philoſophes naturels & moraulx veulent que la ſemblance des complexions d'eſtre nourry, eſleué, & enſeigné, de la familiarité, & des aduis, ſoit occaſiõ de ſemblables affectiõs. En ſomme l'Amour ſe trouue contr'eſchanger grandement, là où pluſieurs occaſions ſe rencontrent enſemble: & là où elles ſe rencontrent toutes, ſe voyent ſourdre les affections de Pythias & de Damon, & de Pilade & d'Oreſte.

QVE C'EST QVE CHERCHENT les Amants.

CHAP. 9.

MAIS que cherchent ceux-cy quand mutuellement ils ſ'entr'ayment? Ils cherchent la Beauté: parce que l'Amour eſt vn deſir de iouïr de la

bõne grace, c'eſt à dire de la Beauté. La beauté eſt vne certaine ſplendeur qui rauit à ſoy l'ame humaine. La Beauté du corps n'eſt autre choſe, que ſplendeur en l'ornement des couleurs & lignes. La Beauté de l'Ame eſt vne lueur en la conſonance des ſciences & couſtumes. La lumiere du Corps n'eſt point comme des oreilles, du nais, du gouſt, ou du touchemẽt: mais de l'œil. Si l'œil le cõnoiſt, ſeul il en iouiſt. Dõc l'œil ſeul iouiſt de la corporelle Beauté. Et eſtant l'Amour vn deſir de ioüir de la Beauté, & icelle eſtant ſeulemẽt comme des yeux, l'Amoureux du corps eſt content de la ſeule veuë. Si que le plaiſir & chatouillement du toucher n'eſt point partie d'Amour, ny affection d'amant, ains eſpece de laſciueté & perturbation d'homme ſeruile. Auſſi comprenons nous la

lumiere de l'ame ſeulement auec la Penſee: dont celuy qui aime la Beauté de l'ame, ſe contente ſeulement de conſideration mentale. Finalemẽt la Beauté entre les Amants ſ'eſchange par Beauté. Le plus antique auec les yeux ioüiſt de la Beauté du plus ieune: & le plus ieune auecques l'entendemẽt ioüiſt de la Beauté du plus antique. Et celuy qui eſt ſeullement beau de corps, par ceſte couſtume deuient beau de l'Ame: & celuy qui eſt ſeulement beau de l'ame, ſe remplit les yeux de corporelle Beauté. Ceſtuy eſt vn contr'eſchange merueilleux à l'vn & à l'autre, honneſte, vtile, plaiſant & agreable. L'honneſteté en tous les deux eſt pareille, par ce que c'eſt choſe egallement honneſte d'apprendre & d'enſeigner. Au plus ancien il y a plus grande delectation, d'autant qu'il a plaiſir de la

veuë & de l'entendement. Au ieune eſt pluſ-grande l'vtilité : par-ce que d'autant que l'Ame eſt plus excellente que le Corps, d'autant eſt plus precieux l'acqueſt de la Beauté Intellectuelle que de la Corporelle. Iuſques icy nous auons expoſé l'Oraiſon de Pauſanie, par cy apres nous declairerons l'Oraiſon d'Eriſimaque.

ORAISON III.

QVE L'AMOVR EST EN TOVTES les choſes, & enuers toutes, Createur de toutes, & Maiſtre de toutes.

CHAP. I.

TROIS choſes à l'aduenir ſelon la ſentence & auis d'Eriſſimaque ſe doiuent traiter : premierement que l'Amour eſt en toutes choſes, & par toutes ſe dilate. Secondement

que de toutes les choſes naturelles l'Amour eſt facteur & conſeruateur. Tiercement qu'il eſt maiſtre & ſeigneur de tous les arts. Trois degrez de choſes ce conſiderent en la nature, ſuperieurs, inferieurs, & egauls. Les ſuperieurs ſont cauſe des inferieurs. Les inferieurs ſont œuures des ſuperieurs. Les choſes egalles ont entre elles vne meſme nature. Les cauſes aiment leurs œuures, cõme leurs parties & images. Les œuures deſirent leurs cauſes, comme conſeruantes. Les choſes qui ſont egalles apportent amour reciproque entre elles: ainſi que les mẽbres d'vn meſme corps. Et pourtant Dieu gouuerne auec bien-veillance les Anges, & les Anges enſemble auecq Dieu gouuernent les ames, les ames auec les Anges enſemblement regiſſent les corps par naturel Amour. Et en

cecy ſe void clairemẽt l'Amour des ſuperieurs enuers les inferieurs. D'auãtage les corps ſe cõioignẽt volontiers à leurs Ames, & mal volõtiers ſe ſeparent d'icelles. Nos ames deſirent la felicité des Celeſtes. Les Celeſtes font la reuerence à la majeſté diuine: & c'eſt l'affection d'amour aux inferieurs enuers les cauſes ſupernelles. En outre toutes les parties du feu ſ'aioignent volontiers enſemble: & ainſi les parties de la Terre, de l'Eau, & de l'Air ſ'accordent enſemble. Et en qu'elconque eſpece d'animaulx, les animaux de l'eſpece meſme par mutuelle bien-vueillãce ſ'accoſtent par-enſemble. Icy ſe void l'Amour entre les choſes egalles & ſemblables. Qui pourra donc doubter que l'Amour ne ſoit & en toutes choſes, & enuers toutes? Et c'eſt ce que Denis Areopagite au liure des noms diuins ſelõ l'Ame

l'Ame de Hierothee, traite en ceſte maniere. L'Amour diuin, ou angelique, ſpirituel, ou animal, ou naturel n'eſt autre choſe qu'vne certaine vertu de conioindre & vnir. Laquelle meut les choſes ſuperieures à pourueoir aux inferieures: & concilie les choſes egalles à communion mutuelle, & dreſſe encor les inferieures à ce qu'elles ſe conuertiſſent aux plus nobles. Et c'eſt ce que dit S. Denis.

COMME L'AMOVR EST FACTEVR & conſeruateur de tout.

CHAP. II.

MAIS le ſecond membre de noſtre oraiſon, en laquelle l'Amour eſt dit, facteur & conſeruateur de tout, ſe prouue ainſi. Le deſir d'amplifier la propre perfection eſt vn certain A-

mour. La ſouueraine perfection eſt en la ſouueraine puiſſance de Dieu. Icelle eſt contemplee de l'intelligence diuine: & d'icy la diuine volonté entend produire hors de ſoy : par lequel amour de multiplier toutes choſes ſont de luy creees . Et pourtant dit S. Denis l'Amour diuin ne laiſſe point le ROY du tout ſans generation ſ'enfermer en ſoy-meſme. Ce meſme inſtint de multiplier eſt infus en tous de l'amour ſupreme . Pour ceſte occaſion les eſprits ſaints meuuent les Cieux , & diſtribuent leurs dons aux creatures ſuiuantes . Pour ceſte cauſe les Eſtoilles diſperſent leur lumiere par les Elements.
Pour ceſte cauſe le feu preſte de ſa nature à l'Air: l'Air à l'Eau: & l'Eau à la Terre: & par ordre oppoſé la terre tire l'eau à ſoy: l'EAU, l'Air: l'Air, le FEU & chaſcune herbe & arbre appetant

de multiplier ſa ſemence engendrẽt effets ſemblables à elles. Semblablement les beſtes & les hommes allechez de la meſme cupidité ſont tirez à procreer faons & enfans. Si l'Amour fait toute choſe, certainement toute choſe il conſerue: parce qu'à vn meſme appartient l'office & le deuoir de faire & de conſeruer. Sans doubte les ſemblables ſont conſeruez des ſemblables: & l'Amour tire le ſemblable au ſemblable. Toutes les parties de la Terre par force d'Amour reciproque, comme ſemblables ſ'accoſtent entre elles. Et toute la Terre, comme à ſon ſemblable, deſcend à vn centre du Monde. Encores les parties de l'Eau entre elles, &auec tout le corps de l'Eau ſe meuuent à lieu conuenable. Le meſme font les parties de l'air & du feu: & les Sferes de l'air & du feu, comme

ſemblables ſaultent à la region ſupernelle pour l'Amour d'icelle. Meſmes le Ciel, comme dit Platon au liure du Regne, ſe meut par Amour enné: par ce que l'ame du Ciel eſt toute enſemble en quelconque poinct du Ciel. Doncques le Ciel deſireux de iouïr de l'ame court, afin qu'auec toutes ces parties il ioüiſſe par tout de l'ame toute. Et vole treſ-legerement pour ſe trouuer, autant qu'il eſt poſſible, tout enſemble par tout où l'ame eſt toute enſemblement. D'auãtage la Surface concaue de la plus grande Sfere: eſt le lieu naturel de la Sfere moindre, & pourtant chaſcune partie de ceſte-cy conuient egallement auecques chaſcune partie de celle là. En ſomme chaſque poinct de ceſte-cy appette de toucher tous les poincts de ceſte autre. Si le Ciel demeuroit ferme, elles ſ'entretou-

cheroiẽt bien l'vne l'autre, mais non l'vne toutes. En courant elle obtient preſque ce point, qu'elle ne pourroit obtenir en repoſant. Elle court donc treſ-legeremẽt, afin que chaſque partie d'icelle preſque en meſme temps touche toutes les autres le plus qu'il eſt poſſible. En outre par l'vnité de ſes parties, toutes choſes ſe conſeruent, & par la diſperſion ſe gaſtent. Et l'vnité naiſt des parties de l'Amour qui eſt entre elles. Ce qui ſe peult veoir aux humeurs de noſtre corps, & aux elements du Monde: par la cõcorde deſquels (comme diſoit Empedocle Pythagorique) conſiſte tant le grand Monde, que noſtre Corps le petit: comme par la diſcorde il ſe diſſoult & diſperſe. Or la Cõcorde naiſt en ceux-cy de l'amour naturel: pourtant Orfee chantoit ainſi de l'Amour:

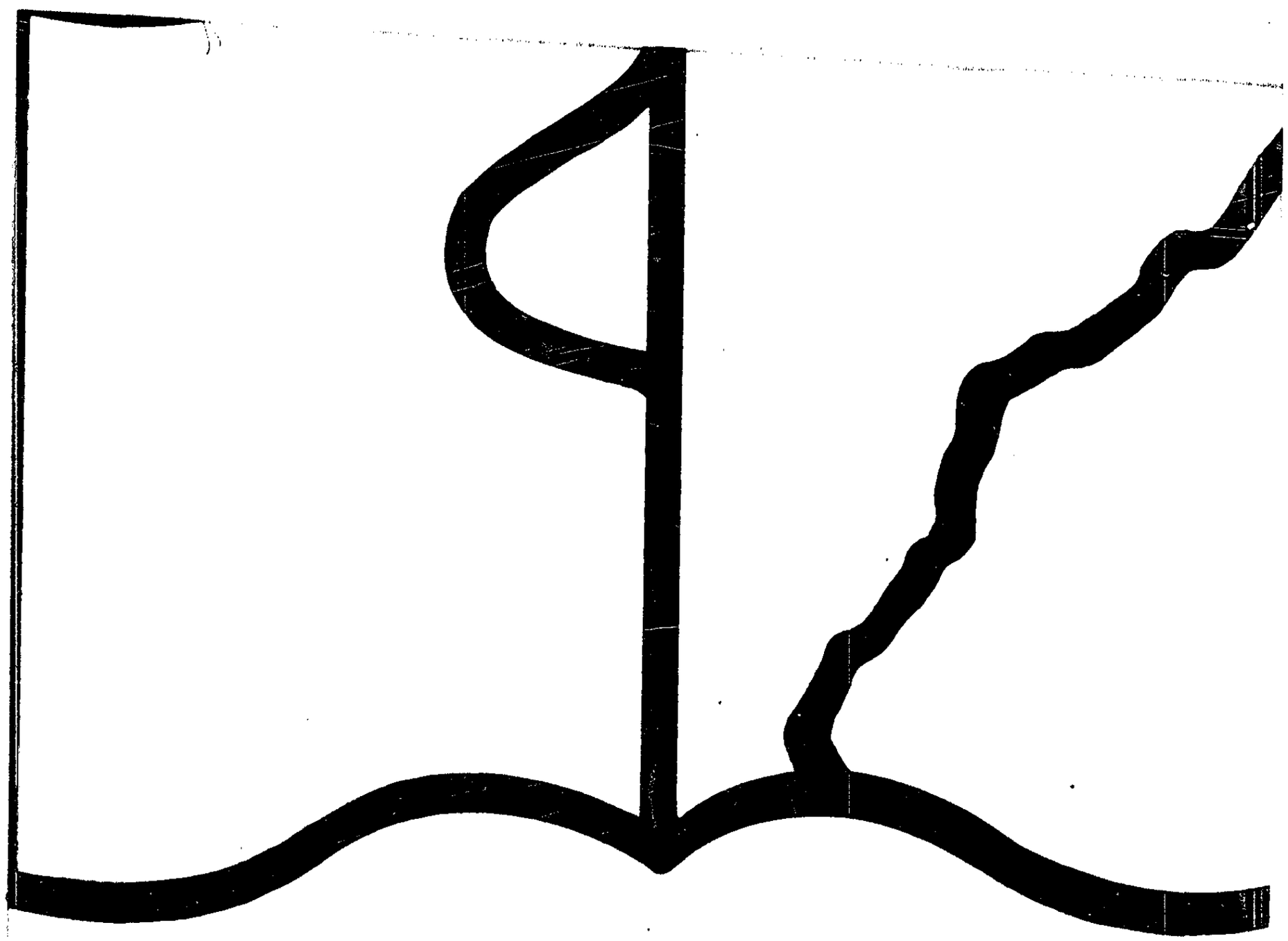
Toy ſeul, ô grand Amour, les reſnes tu gouuernes
De tout ce qu'au contour du Monde tu encernes.

COMME L'AMOVR EST MAISTRE de tous les Arts.

CHAP. III.

RESTE maintenãt à declarer cõme l'Amour eſt maiſtre & ſeigneur de tous les arts. Nous entẽdrons qu'il eſt maiſtre des arts, ſi nous conſiderons qu'aucun ne peut trouuer ny apprendre aucun art, ſ'il n'eſt meu de la delectation de rechercher le vray. Et ſi celuy qui enſeigne n'ayme les diſciples, & ſi les diſciples ne portent amour à telle doctrine. Il ſe nomme auſſi Seigneur & Gouuerneur des arts, parce que celuy conduit à perfectiõ les œuures des arts, lequel ayme & les œuures & les perſonnes auſquelles il fait les œuures ſuſdites.

Adjouſtez y q̃ les Artiſans en quelque art que ce ſoit ne recherchẽt autre choſe que l'Amour. Et nous pour le preſent racõterons ſommairemẽt les arts que chez Platon raconte Eriſimaque. Dittes moy qu'eſt-ce que la Medecine conſidere autre choſe ſinon q̃ les quatre humeurs du corps deuiennẽt enſemble amis, & demeurent accordez & bien-vueillants? Et quels nourriſſements, & quelles medecines ayme la Nature? En ceſt endroit ſont encor retrouuez par Eriſimaque les deux amours leſquelz Pauſanie a cy deſſus deſcrits, à ſçauoir l'Amour Celeſte & Vulgaire. Par-ce que la complexion du corps temperée a l'Amour temperé & les choſes temperees. La complexion intemperee a l'Amour contraire, & à choſes cõtraires: à ceſtuy-là il veut mettre ſoing & diligence, à ceſtuicy



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

il ne veult en aucune maniere cõſentir. Meſmes en l'art d'eſcrimer & d'autres ieux corporels il faut rechercher quelle eſt l'habitude du corps, quelz moyẽs de ſ'exerciter, & quels geſtes il requiert. En l'Agriculture quel terroir, quelles ſemences, & quel labourage elle veut, & quelle ſorte de labourage chaſcun arbre deſire. Cecy meſme ſ'obſerue en la Muſique, de laquelle les artiſants recherchent qui ſont les nõbres, & quels ou plus ou moins ils ayment. Ceux-cy entre vn & deux, entre vn & ſept, ne retrouuent preſque aucun amour ny cõcorde. Mais entre vn & trois, quatre, cinq, ſix, & huict, ils ont trouué vn plus vehement amour. Ceux-cy par certains interualles & modes rẽdent entre elles amies les voix agues & graues par nature diuerſes, dont reſulte la compoſition & doulceur

Nombres accordans en la Muſique.

de l'harmonie. En oultre ils temperent enſemblement les mouuemẽts legers & tardifz, de ſorte qu'ils deuiennent entr'eux amis, & demonſtrent vne concorde agreable. Il y a deux generations de la Muſique, l'vne eſt graue & cõſtante: l'autre molle & laſciue. Celle là eſt vtile à qui en vſe: celle-cy eſt damnable, ſelon le iugement de Platon au liure de la Republique & des Loix. En ſon Bãquet il fait à celle là preſider la Muſe Vranie: & prepoſe à ceſte-cy la Muſe Polymnie. Les vns ayment la premiere generation de la Muſique: les autres la generation ſeconde. A l'Amour des premiers on doibt conſentir, & leur conceder les ſons qu'ilz ayment: à l'appetit des autres on doit reſiſter: parce que l'amour des vns eſt celeſte, & des autres vulgaire. Il y a encor entre les Eſtoilles & les E-

lements vne certaine amitié & ſym-
pathie, laquelle l'Aſtrologie cõſide-
re. En ceux-cy ſe retrouuent meſme-
ment ces deux amours, parce qu'en
iceux eſt l'Amour moderé, quand
par-enſemble auec mutuelle pro-
prieté ils conſonent temperément.
Là eſt auſſi l'Amour immoderé,
quand chaſcun d'eux ſ'ayme trop,&
abandonne les autres. De l'vn reſulte
vne agreable ſerenité de l'Air, Tran-
quillité de l'eau, fertilité de la Terre:
ſanté des animaux. De l'autre reſul-
tent choſes toutes contraires à celles
cy. Finalement il ſemble qu'en cecy
ſe retourne la faculté des Prophetes
& Preſtres: d'autant qu'il ſ'y enſei-
gne quelles ſont les œuures des hõ-
mes à Dieu amies & agreables, & par
quel moyen les hommes ſe rendent
amis à Dieu: & quelle ſorte d'amour
& charité on doibt obſeruer enuers

Dieu, le pays, les parents, & autres preſents & paſſez. Ce qui meſme ſe peut coniecturer és autres ars, & cõclure en ſomme que l'Amour eſt en toutes choſes, enuers toutes, facteur & cõſeruateur de toutes: & Seigneur & Maiſtre de tout art. A bon droit Orfee a nõmé l'Amour ingenieux, de deux natures, portant les clefz de l'vniuers. En quelle maniere il eſt de deux natures, premieremẽt vous l'auez ouy de Pauſanie, & puis d'Eriſimaque: en quelle maniere il porte les clefz du Monde nous le pouuons entendre d'Orfee par les choſes ſuperieures: d'autant q̃ ſelon que nous auons monſtré ce deſir d'amplifier la propre perfection, qui eſt infus en tous, deploye la fecondité de chacũ cachee & enuelopee, pendant qu'il contreint germer dehors les ſemences: & tire dehors les forces de chaſ-

L'Amour porte le clefz du Monde.

cun : conçoit & enfante, & comme auec clefz ouure la ſerrure des conceptions, & les produit en lumiere. Pour laquelle raiſon toutes les parties du Monde, d'autant que ce ſont œuures d'vn artiſan, & mẽbres d'vne meſme machine, en eſtre & vie entre eux ſemblables, par vne mutuelle charité ſe lient enſemble, de ſorte qu'à bon droit l'Amour ſe peut dire vn neu perpetuel, & lien du monde, le ſouſtien de ſes parties immobiles & le ferme fondement de la machine vniuerſelle.

QV'AVCVN MEMBRE DV MONDE *ne porte hayne à l'autre.*

CHAP. 4.

S'IL eſt ainſi, aucun membre de ceſt ouurage ne peut auoir hayne à l'autre membre: parce que le Feu ne fuit pas l'Eau pour haine qu'à l'Eau il porte: mais pour l'amour de ſoy, de peur qu'il ne ſoit eſteint de la froideur de l'eau. Ny auſſi l'eau par haine du Feu ne l'eſteint: mais par vn certain amour d'amplifier ſon propre froid, elle eſt tiree à engendrer Eau ſemblable à ſoy de la matiere du Feu. Parce queſtant tout appetit naturel dreſſé au bien, & nul au mal: l'intention de l'eau n'eſt pas d'eſteindre le Feu, qui eſt mal, ains d'engendrer de l'Eau ſemblable à ſoy, qui eſt

choſe bonne. Que ſi elle pouuoit ce faire ſans dommage ne perte du feu, elle ne l'eſtindroit. La meſme raiſon eſt aſſignee des autres choſes, qui ſemblent entre elles cõtraires & ennemies. Certainement l'Agneau n'a point en hayne la vie & figure du Loup: mais bien la deſtructiõ de ſoy qui du Loup luy eſt pourchaſſee: & le Loup deuore l'Agneau, nõ pour haine de l'agneau, ains pour l'amour de ſoy. Et l'homme n'a pas en hayne l'hõme, mais les vices de l'hõme. Et ſi nous portons enuie à ceux qui ſont plus puiſſants & agus que nous, cela ne procede pas de haine de nous enuers eux, mais de l'amour de nous meſmes, par ce que nous doutõs que d'eux nous ne ſoyons ſurmontez. Parquoy il n'y a rien qui nous empeſche que nous ne puiſſiõs dire l'Amour eſtre en toutes les choſes, &

par tout diſcourir. Doncques nous deuõs craindre comme puiſſant Seigneur ce grand Dieu, puis qu'il eſt en tout lieu, & dedans toutes choſes: l'Empire duquel nous ne pouuons euiter: & comme Iuge treſ-ſage, auquel noz penſers ne ſont cachez ny couuerts. Ceſtuy encor qui eſt Createur & Conſeruateur de tout nous le deuõs reuerer comme Pere: & le tenir comme tuteur & refuge: Ceſtuy par-ce qu'il enſeigne les arts, deuons nous enſuyure comme Precepteur, par lequel comme facteur nous ſommes & viuons: par luy comme Conſeruateur nous perſeuerons en eſtre: de luy comme de Iuge nous ſommes gouuernez: & de luy finalement comme de Precepteur, nous ſommes appris & formez à bien & heureuſement viure.

ORAISON IIII.

OV EST EMPLOYE LE TEXTE de Platon de l'antique nature des hommes.

CHAP. I.

APRES que noſtre amy & familier eut tenu ces propos, il miſt fin à ſon dire: & apres luy ſuyuit Chriſtofle Landin, homme de doctrine excellente : lequel en noſtre temps nous auons congnu eſtre digne Poëte Orfique & Platonique. Iceluy ſuyuit en ceſte maniere deployant la ſentence d'Ariſtofane obſcure & enuelopee. Bien que Iean Caualcant par la diligence de ſon diſcours & diſpute nous ait deliurez en partie de la lõgueur de noſtre traité. Neãtmoins la ſentence d'Ariſtofane, parce qu'elle eſt enuelopee & entremeſlee aueques obſcures paroles, requiert en-

cor

cor quelque autre declaration & lumiere. Aristofane dit que l'Amour est sur tous les Dieux au genre humain Benefique, Curateur, Tuteur, Medecin. En premier lieu il est besoing de raconter quelle estoit du commencement la Nature des hommes, & quelles leurs passions. En ce temps là elle n'estoit pas telle quelle elle est maintenãt, ains de beaucoup diuerse & differente: Premierement il y auoit trois generations d'hommes, non seullement masle & femelle, comme de present, mais encor vn tiers composé des deux. Et estoit entiere l'espece de chacun homme, & auoit le dos rond, & lés costez en cercle, quatre mains & quatre iambes. Elle auoit aussi deux faces semblables mises ensemble sur le col rond. La generation Masculine print naissance du Soleil: La feminine de la

Mystere de la creation du premier hõme que les Hebrieux disent auoir esté creé Du-Parsufin, à deux faces.

Terre: La compoſee de la Lune. Dõd ils eſtoient de coeur fier & ſuperbe, & de corpulence forte & robuſte: pourtant ils oſerent attenter de combattre contre les Dieux, & de vouloir monter au Ciel. Et pourtãt Iuppiter cia & fendit du long chacun d'eux par le milieu, & d'vn en feiſt deux, à l'exemple de ceux qui trenchent & cient en long vn œuf entier auecques vn cheueu. Et les menaça que ſi de nouueau ils ſ'enorgueilliſſoient contre Dieu, qu'il les trencheroit encores vne autre fois en ſemblable maniere. Depuis que la nature humaine fut ainſi diuiſee, chacun deſiroit reprendre ſa moitié: pourtãt ils couroient l'vn vers l'autre & iettans les bras à la rencontre, ſ'entr'accolloient deſirans de ſe reintegrer en leur premiere habitude. Et certainement ils ſeroient manquez & defail-

lis de faim & d'oiſiueté, ſi Dieu n'euſt trouué moyen à tel accouplement. D'icy eſt né l'Amour mutuel entre les hommes reconciliateur de la nature antique, lequel ſ'efforce de faire vn de deux, & medeciner la cheute humaine. Chaſcun de nous eſt vn demy homme party & diuiſé comme ces poiſſons qui ſe nomment Dorades, leſquels eſtans iuſtemẽt ſeparez en long par la moitié, pour vn poiſſon reſtent deux poiſſons vifs. Chaſcun homme recherche ſa moitié: & lors qu'il auient à quelqu'vn de quelque ſexe qu'il puiſſe eſtre de rencontrer ſa moitié, il ſ'en reſent puiſſamment, & auecques ardent amour ſ'en englue & ſ'y colle, & ne ſouffre vn tout ſeul moment d'en eſtre ſeparé. Adoncques la conuoitiſe de reſtaurer le tout, eſt dite Amour, lequel au temps preſent nous prouffite beau-

coup remenant vn chaſcun à ſa moitié plus aimee : & donne ſouueraine eſperance au temps aduenir, que ſi droitement nous honorons Dieu, il nous reſtituera encores en la figure antique : & ainſi nous guariſſant, il nous fera bien-heureux.

COMME S'EXPOSE L'OPINION DE Platon de l'antique figure des hommes.

CHAP. 2.

CEs choſes raconte Ariſtofane, & pluſieurs autres fort mõſtrueuſes, ſous leſquelles, comme voiles, il fault eſtimer q̃ diuins myſteres ſont cachez. C'eſtoit la couſtume des antiques Theologiens de couurir ſous ombrages de figures leurs ſacrez ſecrets, afin qu'ils ne fuſſent ſouillez des hommes impurs. Toutesfois n'eſtimõs pas que toutes les choſes qui

ſont eſcrites, ou és figures paſſees, ou en quelques autres appartiennẽt ſi eſtroitement au ſens. Comme ainſi ſoit qu'Aurele Auguſtin die, qu'il ne fault pas pẽſer que toutes choſes qui ſont feintes en figures ayent pour tãt toutes ſignifications, par-ce que pluſieurs choſes y ſont adiouſtees à cauſe de l'ordonnance & ſtructure d'icelles, leſquelles y ſignifient. La Terre ſe fend ſeulement auec le ſoc: mais pour pouuoir mieux ſe faire on adiouſte à la charue les autres mẽbres & outils neceſſaires.

Voicy donc le ſommaire de ce qui eſt propoſé en ceſt endroit à declairer. Les hõmes anciennement auoiẽt trois ſexes Maſculin, Feminin, & Cõpoſé: & eſtoiẽt fils du Soleil, de la Terre, & de la Lune. Alors les hõmes eſtoiẽt entiers. Mais ſe voulans egaller par orgueil à Dieu, ils furẽt diuiſez en

deux: & derechef ſeront diuiſez ſi de rechef l'orgueil les aſſault. Depuis qu'ils furent diuiſez, la moitié fut par amour tiree à ſa moitié, pour refaire & reſtituer l'entier. Lequel eſtãt reſtitué la generation humaine ſera bien-heureuſe. Le ſommaire de noſtre expoſition ſera tel. LES HOMMES: c'eſt à dire, les ames des hommes: ANCIENNEMENT, cecy ſentẽd quãd elles ſõt creees de Dieu. ILS SONT ENTIERS: par-ce que les ames ſont ornees de deux lumieres, Naturelle, & Supernelle ou Surnaturelle: afin que par la naturelle elles conſideraſſent les choſes egales & inferieures: & par la ſurnaturelle les ſuperieures. ILS SE VOVLVRENT EGALLER A DIEV. lors qu'ils ſe retournent à la ſeule lumiere naturelle. ET ICY ILS FVRENT DIVISEZ: en perdant la

ſur-naturelle ſplendeur, quand ils ſe retournent ſeulement à la naturelle: dont ſoudain ils tombent dans les corps. SI DE NOVVEAV ILS S'ENORGVEILLISSENT, DE NOVVEAV ILS SERONT DIVISEZ. cela ſ'entend ſ'ils ſe confient trop en leur eſprit naturel, la lumiere naturelle meſmes ſ'eſteindra en partie. ILS AVOIENT TROIS SEXES, LES AMES MASCVLINES DV SOLEIL, LES FEMININES DE LA TERRE, LES COMPOSEES NEES DE LA LVNE. c'eſt à dire, qu'aucunes des Ames ſelon la Force laquelle eſt maſculine, aucunes ſelon la Temperance, qui eſt feminine, aucunes ſelõ la Iuſtice qui eſt cõpoſee, receuoyẽt la diuine ſplendeur. Ces trois vertus en nous ſont filles de trois autres vertus, que Dieu poſſede. Mais ces trois

en Dieu ſe nomment Soleil, Lune & Terre : en nous Maſculin, Feminin, & Compoſé. DEPVIS QV'ILS FVRENT DIVISEZ, LA MOYTIE FVT TIREE A SA MOITIE. Les ames ja diuiſees & plongees és corps, quand elles paruiennent aux ans de l'aage de diſcretion par la lumiere naturelle qu'elles reſeruent, comme par vne moitié de l'Ame, elles ſont eueillees à reprendre auec eſtude de verité ceſte lumiere ſur-naturelle, qui fut iadis l'autre moitié de l'Ame: laquelle en tombãt elles perdent. Et quand elles l'auront receuë, elles ſeront entieres & en la viſion de Dieu Bien-heureuſes. Ce ſera le ſommaire de l'expoſition preſente.

QVE L'HOMME EST L'AME MESME, & que l'Ame eſt immortelle.

CHAP. III.

LE corps eſt compoſé de matiere & de quantité: & il appartient à la matiere de receuoir & à la quãtité il appartient d'eſtre diuiſee & dilatee. Or la reception & diuiſion ſont paſſions. Et pourtant le corps par ſa nature eſt ſeulement ſubiet à paſſion & corruption: de ſorte que ſ'il ſemble qu'aucune operation cõuienne au corps, il n'œuure ny n'agit entant qu'il eſt corps: mais entant qu'en luy eſt vne certaine force & qualité preſque incorporelle. Comme en la matiere du feu eſt la chaleur: en la matiere de l'Eau eſt la froideur: en noſtre corps eſt la complexion: deſquelles qualitez naiſſent

les operations des corps . D'autant que le feu ne rechauffe pas pour-ce qu'il ſoit long , large , & profond: mais parce qu'il eſt chault . Et le feu qui eſt le plus eſpars ne rechaufe pas le plus , mais celuy qui eſt le plus chauld. Comme ainſi ſoit doncques que par le benefice de la qualité il agiſſe, & que les qualitez ne ſõt point compoſees de matiere & de quantité: S'enſuit,que le ſouffrir appartient au corps,& le faire appartient à choſe incorporelle . Ces qualitez ſont inſtruments pour ouurer.Mais elles ne ſont pas de ſoy meſme ſuffiſantes à ouurer : d'autant qu'elles ne ſont pas ſuffiſantes à eſtre d'elles-meſmes: par-ce que ce qui giſt en autruy , & de ſoy-meſme ne ſe peut ſouſtenir , ſans doubte il depend d'autruy. Et pourtant il a duient que les qualitez , leſquelles neceſſaire-

mẽt ſont ſouſtenues du corps, ſoient meſmes faictes & regies de quelque ſubſtance ſuperieure, laquelle n'eſt point corps, ny ne giſt en corps. Ceſte eſt l'Ame, laquelle eſtant preſente au corps ſouſtient ſoy-meſme & donne au corps qualité & complexion: & par icelles, comme par inſtruments, exerce au corps & par le corps diuerſes operations. C'eſt pourquoy l'on dit que l'homme engendre, nourrit, croiſt, court, ſe tiẽt quoy, ſe ſied, parle, fabrique les œuures des arts, ſent, entend: bien que l'Ame face toutes ces choſes: donc l'ame eſt l'homme. Et quand nous diſons l'homme engendrer, croiſtre, & nourrir: adonques l'ame comme pere & artiſan du corps, engendre les parties corporelles, nourriſt & augmente. Et quand nous diſons l'homme eſtre ſtable, ſeoir, parler: a-

lors,l'ame ſouſtiẽt, ploye, & retourne les membres du corps. Et quand nous diſons l'homme fabriquer & courir: à l'heure, l'ame auance les mains, & agite les pieds ainſi qu'il luy plaiſt. Si nous diſons l'homme ſentir: l'ame par les organes & inſtruments des ſens, comme par des feneſtres ou verrieres, cõgnoiſt les corps de dehors. Si nous diſons l'hõme entẽdre:l'ame par ſoymeſme ſans inſtrumẽt du corps atteint la verité. Doncques l'ame fait toutes les choſes qu'õ dit eſtre faites de l'homme.Le corps les ſouffre: & pourtant l'homme ſeul eſt l'ame, & le corps eſt œuure & inſtrumẽt de l'ame:ſpecialement parce que l'ame exerce ſans inſtrument du corps ſon operation principale, qui eſt entendre. Comme ainſi ſoit qu'elle entende choſes incorporelles: & que par le

corps on ne puiſſe cognoiſtre autres choſes que corporelles. Pourtant l'ame mettãt en œuure quelque choſe par ſoy-meſme, certainement eſt, & vit par ſoymeſme. Donques ſans le corps vit cela, que ſans le corps elle fait quelque fois. Si l'ame eſt par ſoymeſme: à bon droict il luy conuient vn certain eſtre non commun au corps: & pourtant elle peut bien obtenir nom d'homme qui luy eſt propre & peculier, & non commun au corps. Lequel nom d'autant qu'il ſe dit de chaſcun de nous par toute la vie, eſtant chaſcun en quelque age appellé homme, certainemẽt il ſemble qu'il ſignifie quelque choſe ſtable. Mais le corps n'eſt pas choſe ſtable: parce qu'en croiſsãt & diminuãt, & par reſolution & alteration continuelle il ſe chãge: & l'ame demeure vne meſme touſiours, ſelon que

nous enſeigne la recherche aſſiduelle de la verité, & la volonté du bien perpetuelle, & la ferme conſeruatiõ de la memoire. Qui ſera donques ſi fol q̃ d'attribuer au corps qui court touſiours, pluſtoſt qu'à l'ame qui demeure touſiours ſtable, l'appellatiõ de l'hõme laquelle eſt en nous tres-ferme? Parquoy d'icy pouuons nous manifeſtemẽt recueillir que quãd Ariſtofane nomme les hommes, il entend nos ames, ſelon l'vſance & couſtume Platonique.

QVE L'AME FVT CREEE AVEC deux lumieres, & pourquoy elle vient au corps auec deux lumieres.

CHAP. 4.

L'Ame ſoudain qu'elle eſt creee de Dieu, par vn certain naturel inſtinct ſe conuertit à Dieu ſon Pere: non autrement que le feu par la force des ſuperieurs engendré en terre, ſoudain par impetuoſité de nature ſe dreſſe aux lieux ſuperieurs. Si que l'ame retournee vers Dieu eſt des rayons de Dieu illuſtree. Mais quand ceſte premiere ſplendeur eſt receuë en la ſubſtance de l'ame, qui de ſoy eſtoit ſans forme, elle deuient obſcure, & tiree à la capacité de l'ame, luy eſt faicte propre & naturelle. Et pourtant par icelle ſplendeur, comme à elle egalle, elle void ſoy-meſme, & les choſes qui ſont au deſſous d'elle, c'eſt à dire, les corps. Mais les choſes qui ſont au deſſus d'elle, elle ne les void pas par ceſte lueur. Vray eſt que l'ame par ceſte premiere eſtincelle eſtãt ja de-

uenuë plus prochaine à Dieu, reçoit outre ceſte lueur vne autre plus claire lumiere, par laquelle elle connoiſt les choſes d'audeſſus. Elle a donques deux lumieres, l'vne naturelle, & l'autre ſur-naturelle: par leſquelles enſemble coniointes, comme aueques deux ailles, elle peult voler par la region ſublime. Si touſiours l'ame vſoit de la lumiere diuine, auecques icelle elle ſ'accoſteroit touſiours à la Diuinité, de ſorte que la Terre ſeroit vuide d'animaux raiſonnables. Mais la diuine Prouidence a ordonné que l'hõme ſoit ſeigneur de ſoy, & puiſſe quelquefois vſer des deux lumieres, & quelquefois de l'vne des deux ſeulement. Dont auient que par nature l'ame retournee à la propre lumiere, laiſſant la diuine, ſe ploïe enuers ſoy, & enuers ſes forces, qui appartiennent au gouuernement du corps. Et deſire

desire de mettre en effect telles siennes forces à fabriquer les corps. Par ce desir, selon les Platoniques, l'ame estant aggrauee, descend es corps, où elle exerce les forces d'engendrer, de mouuoir, & de sentir, & par sa presence orne la Terre la plus basse region du Monde. Laquelle region ne doit pas estre degarnie ny destituee de raison, afin qu'aucune partie du Monde ne soit de la presence des viuants raisonnables abandõnee. Ainsi cõme l'Autheur du Monde, à la semblance duquel le monde est faict, est toute raison. Nostre ame tombe au corps, lors que laissant la diuine lumiere, elle se retourne seulement à la lumiere sienne, & commence à vouloir estre contente de soy-mesme. Dieu seul, auquel rien ne deffault, sur lequel n'y a rien, reste content de soymesme, & est à soy suffisant. Par-

quoy l'ame ſe faict pareille à Dieu, lors qu'elle veult de ſoymeſme eſtre contente, comme ſi non moins que Dieu elle ſuffiſoit à ſoymeſme.

PAR COMBIEN DE VOYES l'ame retourne à Dieu.

CHAP. 5.

ARISTOFANE veut que ceſt orgueil ait eſté cauſe que l'ame qui naſquit entiere, fuſt partie & trenchee, c'eſt à dire qu'elle vſaſt de deux lumieres apres l'vne, laiſſant l'autre. Pourtant elle ſe plonge au profond du corps comme au fleuue Lethé & par traict de temps ſe mettant en oubly ſoymeſme, eſt tiree des ſens & de l'appetit charnel, ainſi que d'outrageux ſergents & d'vn tyran inſolent & rebelle: mais depuis que le corps

eſt creu, & que par le moyen de la diſcipline les inſtruments des ſens ſont purgez, elle ſe redreſſe en quelque ſorte. Et à tant commence à reſplendir la lumiere naturelle, & l'ordre des choſes naturelles recherche, & pourſuit à la trace. En laquelle recherche elle ſ'auiſe qu'il y a vn ſage Architecte de l'edifice Mondain, & deſire à ioüyr d'icelluy. Ceſt architecte peut eſtre ſeulement entendu auecques la lumiere ſur-naturelle: & pourtant l'entendement eſt meu & alleché par la recherche de la lumiere propre à recouurer la lumiere diuine: & tel attrait & allechement eſt le vray amour, par lequel vne moitié de l'homme appette & deſire l'autre moityé de l'homme meſme par-ce que la lumiere naturelle, qui eſt vne moityé de l'ame, ſefforce d'allumer en nous ceſte diuine lu-

miere, qui eſt l'autre moityé d'icelle, laquelle auoit eſté au parauant par nous meſpriſee. Et c'eſt ce que diſoit Platon en l'epiſtre à Denis le Tyran: L'AME DE L'HOMME DESIRE ENTENDRE QVELLES SONT LES CHOSES DIVINES REGARDANT AVX CHOSES QVI LVY SONT PROCHAINES. mais quand Dieu infond ſa lumiere en l'ame, ſur tout il l'accommode à ce ce que les hommes ſoient par icelle conduits & guydez à la Beatitude, laquelle conſiſte en la poſſeſſion de Dieu. Par quatre voyes nous y ſommes conduits, qui ſont la prudence, la force, la iuſtice & la temperance. La prudẽce eſt la premiere qui nous monſtre la beatitude, les trois autres vertus, ainſi que trois ſentiers à la beatitude nous conduiſent. Doncques Dieu tempere diuerſement en

diuerſes ames ſon eſtincelle, à celle fin que ſelon la regle de la Prudence autres par le deuoir de la force, aultres par le deuoir de la iuſtice, autres par le deuoir de la temperance retournent à leur Createur. D'autant que les aucuns par le moyen de ce don d'vne ame forte & conſtãte ſupportent la mort pour la religiõ, pour la patrie, pour les parents. Les autres ordonnent leur vie aueques telle iuſtice qu'ils ne font iniure ny tort à perſonne, ny entant qu'ils peuuent ne permettent qu'elle leur ſoit faicte. Les autres auecques ieuſnes, veilles, trauaux domtent les eguillons & appetits de la chair. Ceux-cy procedent par trois voyes : Mais, autant que la Prouidence leur monſtre, ils ſefforcent de paruenir à meſme fin de Beatitude. Ces trois Vertus ſont encor contenuës en la diuine Prouidence

pour le desir desquelles les ames des hommes embrasez par le moyen des offices d'icelles, desirẽt d'y paruenir, s'approcher d'elles, & en ioüir perpetuellement. Nous auons accoustumé d'appetter entre les hommes la Force masculine à cause de la puissance & de l'audace. La Temperance feminine à cause de sa nature debonnaire. La Iustice composee de l'vn & de l'autre sexe: masculine, d'autant qu'elle ne permet qu'iniure soit faite à aucun: feminine, par ce qu'elle mesme ne fait point d'iniure. Et d'autãt qu'il appartient au masle de donner, & à la femme de receuoir, nous appellõs le Soleil masle qui donne lumiere à autruy, & n'en reçoit point. La Lune composee de l'vn & de l'autre sexe: parce qu'elle reçoit la lumiere du Soleil, & la donne aux Elements: La Terre femme parce qu'elle reçoit de

tous, & ne donne à aucun. Et pourtant le Soleil, la Lune, la Terre: la Force, la Iuſtice, la Temperance ſont de nous à bon droit nommees Maſle, Compoſé & Femelle: Et pour attribuer à Dieu la plus excellente appellation, nous nommons ces vertus en luy Soleil, Lune & Terre: En nous ſexe Maſculin, Compoſé & Feminin. Et diſons que la lumiere maſculine a eſté concedee à ceux, auſquels a eſté donnee la lumiere diuine du Soleil diuin auecques affection de force & conſtance. Et à ceux eſtre concedee la lumiere compoſee, auſquels de la Lune de Dieu a eſté infuſe lumiere auecques affection de iuſtice. Et à ceux-là la feminine, auſquels elle a eſté infuſe de la terre de Dieu aueques affection de temperance. Mais nous retournez à la lumiere naturelle ja commençons à meſpriſer la diuine,

& pourtant abandonnant l'vne, nous reſeruons l'autre, ſi que nous auons perdu la moictyé de nous, & auons mis en reſerue l'autre moitié: mais en certain temps de l'age conduits de la lumiere naturelle nous deſirõs tous la diuine. Bien que par diuerſes manieres diuers hommes procedent à l'acquerir. Et ceux-là viuent par la force, leſquels de la force de Dieu l'ont ja receu auecques affection de force & conſtance, aultres par iuſtice, autres par temperance en ſemblable ſorte. Finalement chaſcun recherche ſa moitié ainſi qu'il a receu du commencemẽt. Et les aulcuns par la maſculine lumiere de Dieu, qu'ils auoient ja perdue, & qu'ils ont recouuree, veullent ioüir de la force maſculine de Dieu. Les aultres par la lumiere compoſee cherchent pareillemẽt à ioüir de la lumiere com-

poſee: aulcuns par la feminine ſemblablement. Tant eſt grand le don qu'acquierent ceux, leſquels depuis que l'eſtincelle naturelle en l'age deuë reluit, eſtiment qu'elle n'eſt pas ſuffiſante à iuger les choſes diuines: à ce que par indice de naturelle eſtincelle ils n'attribuent les affections des corps ou des ames à la diuine maieſté, & qu'ils n'eſtiment qu'elle n'eſt point plus noble que les corps & les ames. En quoy pluſieurs ſont dits auoir erré, leſquels recherchans Dieu comme à la trace par-ce qu'ils ſe confioyent en leur propre engin & eſprit naturel ont dit, ou bien que Dieu n'eſtoit point, comme Diagore, ou en ont doubté, comme Protagore: ou ont iugé qu'il eſtoit corps, comme les Epicuriens, les Stoïques, les Cyrenaïques, & pluſieurs autres: ou bien ont dit que Dieu eſtoit l'Ame

du monde,comme Marc Varron,& Marc Manile:Ceux comme Atheés, non ſeulement ne r'aqueſterent pas la lumiere diuine du commencemẽt meſpriſee:mais gaſterent auſſi la naturelle en mal en vſant . Ce qui eſt gaſté à bon droict ſe nomme rompu & diuiſé: & pourtant leurs ames,leſquelles cõme ſuperbes ſe confioient en leurs propres forces, de rechef ont eſté trenchees en deux parts, cõme dit Ariſtofane: ceux-cy encores par faulces opinions obſcurcirent, & par couſtumes peruerſes eſteignirent la naturelle qui leur eſtoit reſtee. Et pourtãt ceux qui vſent droictement de la lumiere naturelle, leſquels congnoiſſans qu'icelle eſt poure, eſtiment bien que parauenture elle eſt ſuffiſante à iuger des choſes naturelles:mais pour iuger des choſes qui ſont au deſſus de nature ils

penſent qu'il eſt beſoin de lumiere plus ſublime. C'eſt pourquoy repurgeant l'ame ils ſ'appareillent de ſorte, que la diuine lumiere en eux de nouueau reſplendit . Par les rayons de laquelle ils iugeront droictement de Dieu, & ſeront reſtituez & remis en leur entiereté antique.

QVE L'AMOVR PORTE LES AMES au ciel, diſtribue les degrez de la beatitude, & de ioye ſempiternelle.

CHAP. 6.

DONQVES, ô vous tres-excellents Conuiez, rendez vous propice & fauorable auecques toute ſorte de ſacrifice ce Dieu qu'Ariſtofane dit eſtre ſur tous bening & debonnaire à la generation humaine. Reclamez-le aueques deuotieuſes prieres. Em-

braſſez-le auec tout le cueur. Ceſtuy par ſa debonnaireté mene premierement les ames à la Table celeſte abondante d'ambroſie & de nectar, c'eſt à dire viande & liqueur eternelle. Apres il arrãge chaſcun aux chaires, bancs conuenables. Finalement il les y maintient à iamais aueques vne doulce & agreable delectation. Parce qu'aucun ne retourne au Ciel ſinõ celuy qui plaiſt au Roy du Ciel. Celuy plus que les autres luy plaiſt, lequel plus que les autres l'ayme. Cognoiſtre Dieu en ceſte vie eſt vrayement impoſſible. Mais vrayement l'aymer en quelque ſorte qu'il ſoit cognu, c'eſt choſe poſſible & facile. Ceux qui cognoiſsẽt Dieu, pour cela ne luy plaiſent pas, ſi depuis ils ne l'ayment. Ceux qui le cognoiſſent & l'ayment, ſont aymez de Dieu, nõ parce qu'ils le cognoiſſent: mais par-

ce qu'ils l'aymẽt. Nous auſſi ne voulõs pas biẽ à ceux qui nous cognoiſſent, mais à ceux qui nous ayment: parce que ſouuent nous tenons pour ennemis pluſieurs qui nous cognoiſſent. Cela donques qui nous remeine au Ciel, n'eſt pas la cognoiſſance de Dieu ſimplemẽt, mais ſon amour. En outre, les degrez de ceux qui ſont aſſis au Banquet celeſte ſuyuent les degrez des amants : parce que ceux qui ont aymé Dieu plus excellemment ſe repaiſſent là de plus excellẽtes viandes. Car ceux qui par l'œuure de la force ont aymé la Force de Dieu, iouyſſẽt d'icelle meſme. Ceux qui ont aymé la Iuſtice de Dieu, iouyſſent de la iuſtice. Ceux qui ont aymé & chery la Temperance, ſemblablement iouyſſent de la temperãce diuine. Et ainſi diuerſes ames iouyſſent des diuerſes Idees de la di-

uine Penſee, ſelon que diuerſement l'Amour les porte. Et tous iouïſſent de tout Dieu, parce que Dieu eſt tout en chacune Idee. Mais ceux plus excellemment poſſedent tout Dieu, leſquels le voyent en plus excellente Idee. Chaſcun perçoit l'vſufruict de celle vertu Diuine, laquelle en viuãt il ayma. Et pourtãt, comme dit Platon au Fedre, L'enuie eſt au loing bannie de la Diuine compagnie. Parce qu'eſtant la plus ioyeuſe & agreable choſe qui ſoit que poſſeder la choſe aymee, chaſcun poſſedant ce qu'il ayme, vit content & aſſouuy: pourtant ſi deux amants ont l'vſufruict des choſes aymees, chaſcun ſe repoſe en l'vſage de ſon obiect: & ne ſe ſouciera point ſi quelques autres perçoiuent l'vſufruict d'vn plus bel obiect que luy. Si que par le benefice de l'Amour il auiẽt qu'en diuers de-

grez de felicité chaſcun ſans enuie vit content de ſa condition. Il auiẽt encor que par l'Amour les ames biẽheureuſes ſans ennuy ny degouſt des meſmes viandes ſe repaiſſent eternellement, d'autant que pour delecter les Conuiez, ne ſuffiſent ny viãdes ny vins, ſi la faim & la ſoif ne les alleche: & dure autant la delectation comme l'appetit ſuffiſt. Or l'appetit eſt le ſuſdit Amour. Parquoy l'Amour eternel dont touſiours enuers Dieu l'ame eſt embraſee, fait que l'ame ioüyſſe touſiours de Dieu, comme de choſe nouuelle. Et ceſt Amour eſt touſiours embraſé de la meſme Bonté de Dieu, par laquelle l'Amant deuiẽt bien-heureux. Nous deuons donques breuemẽt recueillir trois benefices de l'Amour. Premierement qu'en nous reſtituant en la naturelle entiereté, laquelle nous

auons perdue en la diuiſion, il nous remeine au Ciel. Secondement qu'il arrange chaſcun en ſieges conuenables, les rendant tous en ceſte diſtribution contens & repoſez. Tiercement que mettant au loing tout ennuy & degouſt par ſon ardeur continuelle, touſiours il embraſe en no⁹ nouuelle delectation. Et pourtant il rend noſtre ame de doulce iouyſſance bien-heureuſe & contente.

ORAISON

ORAISON V.

QVE L'AMOVR EST TRES-HEVREVX par-ce qu'il eſt bon & beau.

CHAP. I.

CHARLES Marſupin digne nourriçon des Muſes, ſuiuit depuis, Chreſtofle Landin, interpretant la harangue d'Agathon en ceſte maniere. Noſtre Agathon eſtime l'Amour eſtre vn Dieu tresheureux, parce qu'il eſt treſbeau & treſbõ. Et met en cõte ce quieſt requis à eſtre treſbeau, & ce qui eſt requis à eſtre treſbõ. Auquel demembrement il depeint l'Amour meſme. Et apres qu'il a raconté quel eſt l'Amour, il ennombre les benefices de luy concedez à la generatiõ humaine. Or voicy le ſõmaire de ſa diſpute. A nous appartient premierement de rechercher pour quelle

occaſion voulant monſtrer l'Amour eſtre bienheureux, il dit qu'il eſt fort Beau, & fort Bon: & quelle differẽce il y a entre la Bonté & la Beauté. Platon au Filebe dit celuy eſtre bienheureux à qui rien ne default: & cela eſtre ce qui eſt parfaict & accomply en toute partie. L'vne perfection eſt interieure, l'autre eſt exterieure. Nous appellons l'interieure Bonté, l'exterieure Beauté. Et pourtant celuy qui eſt en tout Bon & Beau, nous l'appellons tres-heureux, comme parfaict en toute partie. Et ceſte difference voyons nous en toutes les choſes. Parce que comme veulent les Fiſiciens & Filoſofes naturels, le temperament eſgal des quatre Elements interieur és pierres precieuſes enfante & produit dehors la politeſſe & ſplendeur agreable. Plus les herbes & les arbres par la fecondité

interieure ſont par dehors veſtues & ornees de tres-agreable varieté de fleurs & de fueilles. Et aux animaux le bon temperamẽt & ſalutaire complexion des humeurs engendre & produit ioyeuſe & delectable apparence de couleurs & de lignes: & la vertu de l'Ame monſtre par dehors vn certain ornement aux paroles, & vne bien-ſeance tres-honneſte aux geſtes & aux actions. Meſmes les Cieux & leur ſubſtance ſublime ſont reueſtus de tres-claire lumiere. En toutes ces choſes la perfectiõ de dedans produit la perfection de dehors. Et celle là nommõs-nous Bonté, celle-cy Beauté. Pour laquelle choſe nous voulons que la Beauté ſoit la fleur de la Bonté. Et par les attraits & allechemens de ceſte fleur, quaſi cõme par vne certaine amorce, la Bonté qui eſt dedans cachee at-

La Beauté est la fleur de Bonté.

trait & alleche les circonſtans. Mais parce que la cognoiſſance de noſtre entendement prend & emprũte ſon origine des ſens: nous n'entendrions ny n'appeteriõs iamais la bonté dedans les choſes cachee, ſi nous n'eſtions à icelle cõduits par les indices & marques de la Beauté exterieure. Et en cecy apparoiſt l'admirable vtilité de la Beauté, & de l'Amour, qui eſt ſon compagnon. Par les choſes ſuſdites i'eſtime qu'il a eſté aſſez declaré, qu'il y a auſſi grande difference entre la Bonté & la Beauté, qu'il y a entre la ſemence & les fleurs. Et cõme les fleurs eſtans nees des ſemences des arbres produiſent encores ſemences. Ainſi la Beauté qui eſt fleur de Bonté, ainſi qu'elle naiſt du bien, auſſi elle remene au bien les Amãts. Ce que noſtre Iean Caualcant a traité amplement en ſon diſcours.

COMME CVPIDON SE DEPEINT, & par quelles parties de l'Ame ſe cognoiſt la Beauté & ſ'engendre l'Amour.

CHAP. II.

APRES cecy Agathon raconte amplement quelles choſes ſont requiſes à la belle apparence du Dieu Cupidon, & dict ainſi: Cupidon eſt ieune, tendre, dextre, concordant, & tout plein de ſplẽdeur. Il nous appartient de dire ce q̃ rapportent ces parties à la Beauté: & puis declairer en quelle maniere elles appartiennent au Dieu Cupidon. Les hommes ont raiſon & ſens: La raiſon par ſoymeſme comprend les raiſons incorporelles de toutes les choſes. Le ſens par les cinq ſentimens de ſon corps ſent les images & qualité des corps: les couleurs par les yeux: par les oreilles les voix: les ordeurs par le nais: par la

langue les ſaueurs : par les nerfs les qualitez ſimples des Elements, comme eſt le chauld, le froid, & ſemblable. Si qu'autant qu'il appartient à noſtre propos, ſix puiſſances & facultez de l'ame ſont attribuees à la cognoiſſance : raiſon, veuë, ouye, le flair, le gouſt, & le touchement. La raiſon a quelque reſemblance auec Dieu : la veuë auec le feu, l'ouye auec l'air, le flair ou l'odorat auec les vapeurs : le gouſt auec l'eau : & le touchement auec la terre. Par-ce que la raiſon va recherchant choſes celeſtes, & n'a point de propre ſiege en aucun membre du corps, ainſi que la Diuinité ne ſenferme en aucune partie du Monde. Et la veuë, c'eſt à dire, la vertu de voir, eſt logee en la ſupreme partie du corps, comme le feu en la ſupreme partie du Monde : & par ſa nature elle prend la lumiere qui eſt propre

Proportion et conuenance du corps visible, de l'homme.

du feu. L'ouye enſuit la veuë non autrement que l'air pur ſuit le feu: & atteint les voix qui ſ'engẽdrent en l'air briſé, & par le moyen de l'air entrent dans les oreilles. Le flair ou l'odorat eſt aſſigné à l'air caligineux, & aux vapeurs meſlees d'air & d'eau: par-ce qu'il eſt mis entre les oreilles & la lãgue, cõme entre l'air & l'eau: & comprend facilement, & aime aſſez les vapeurs qui naiſſent par la meſlange de l'air & de l'eau. Comme ſont les odeurs des herbes, des fleurs, & des pommes treſ-douces & agreables au flair des narines. Qui fera doubte de cõparer le gouſt à l'eau? Lequel ſuccede à l'odorat comme à vn air gros & eſpais, & nage touſiours en la liqueur de la ſaliue, & ſe delecte beaucoup au boire, & aux ſaueurs humides? Qui doubtera encore d'aſſigner le touchement à la Terre? Comme

ainſi ſoit que par toutes les parties du Corps, qui eſt terrien, ſe repande le touchement: & aux nerfs qui ſont fort terriens ſ'accomplit le toucher: & apprehende facilement les choſes qui ont ſolidité & pois, ce qui procede de la Terre. Dont aduient que le touchemẽt, le gouſt, & l'odorat ſentent ſeulement les choſes qui leur ſont fort prochaines: & en les ſentãt ſouffrent beaucoup. Bien q̃ le flairement apprehende choſes plus elongnees que le gouſt, ny le touchemẽt. Mais l'oüye apprehẽde encor choſes plus elõgnees, & n'eſt pas tant offenſee. La veuë agit & œuure encor plus au loing: & fait en vn momẽt ce que l'oüye fait en temps, d'autant qu'on void premierement l'eſclair qu'on oye le tõnerre. La raiſon cõprend les choſes de treſloing: parce que non ſeulement elle apprehende les cho-

ſes qui ſont au monde, & preſentes, comme faict le ſens, mais auſſi celles qui ſont ſur le ciel, & celles qui ont eſté, ou ſeront. Par ces choſes ſe decouure manifeſtement que des ſix puiſſances & facultez de l'ame trois en appartiennent au corps, & à la matiere: comme eſt le touchement, le gouſt & l'odorat. Et les trois autres appartiennent à l'eſprit: & celles cy ſont la raiſon, la veuë, & l'ouïe. Et pourtant les autres trois qui declinent plus au corps, conuiennent plus aueques le corps qu'auec l'ame. Et les choſes qui ſont d'eux comprinſes, comme ainſi ſoit qu'elles meuuent le corps à eux conuenable, à grand peine paruiennẽt elles iuſques à l'ame: & comme luy eſtãs peu ſemblables, peu luy plaiſent elles. Mais les autres trois, qui ſont treſelõgnees de la matiere, conuiennẽt beaucoup plus auecques l'ame, & preignent les

choſes qui emeuuẽt biẽ peu le corps, & eſmeuuent beaucoup l'ame. Certainement les odeurs, les ſaueurs, le chauld & ſemblables qualitez donnẽt aide ou grãde nuiſance au corps. Mais elles ſont peu à l'admiration & iugement de l'ame, & ſont moyennement deſirees d'elle. Mais la raiſon de laverité non corporelle, couleurs, figures, voix, bien peu & a grand' peine meuuent le corps : mais bien elles affubtilient l'ame à la rechercher, & rauiſſent à ſoy ſon deſir. La viande de l'ame c'eſt la verité : pour la trouuer aident les yeux, & pour l'apprendre les oreilles. Et pourtant les choſes qui appartiennent a la raiſon, veuë, & ouye, l'ame les deſire, pour l'amour & fin de ſoy-meſme, comme propre nourriſſement. Et les choſes qui meuuẽt les autres ſens ſont pluſtoſt neceſſaires pour le cõfort, nour-

riſſement & generatiõ du corps. L'a-
me doncques cherche celles-cy, non
à cauſe de ſoy, mais d'autruy, c'eſt a
dire du corps. Et nous diſons les hõ-
mes aymer les choſes, leſquelles ils
deſirent pour leur but & fin: & n'ay-
mer pas proprement celles qu'ils ay-
ment pour la fin d'autruy. A bon
droict doncques nous voulons que
l'amour appartienne ſeulement aux
ſciences, figures, & voix. Et pourtãt
la grace qui ſeulement ſe trouue en
ces trois obiets, c'eſt à dire en la ver-
tu de l'ame, figures, & voix, par-ce
qu'elle prouoque beaucoup l'ame,
elle ſe nomme καλὸς, Kalos, c'eſt à di-
re, inuitatoire, mot tiré du verbe grec
καλέω, Kaléo, qui veult dire, i'inuite:
& καλὸς, Kalos en Grec, ſignifie en
françois Beauté. Aggreable nous eſt
la vraye & bonne couſtume de l'a-
me. Aggreable eſt l'elegante figure

du corps : Aggreable la conſonance des voix. Et d'autant que l'ame aime beaucoup ces trois choſes, & les tiẽt en aſſez plus grand pris, comme luy eſtans plus propres & mieux accommodees, & preſque incorporelles, qu'il ne fait pas les trois autres: pourtant il eſt conuenable qu'elle les recherche auec plus grande auidité, qu'elle les embraſſe auecques plus grand ardeur, & ſ'en eſmerueille auecques plus de vehemence. Et ceſte grace de vertu, figure, ou voix qui appelle à ſoy l'ame, & la rauit par le moyen de la raiſon, la veuë, & l'oüye, ſe nõme à bon droit Beauté. Ce ſont les trois Graces, deſquelles Orfee parle en ceſte maniere: La Splendeur, la Verdeur, & la Ioye abõdante. Orfee appelle Splendeur ceſte Grace & Beauté de l'ame laquelle reſplendit en la clarté des ſciences & des cou-

ſtumes, & apelle Verdeur la ſouëfue douceur de la figure & de la couleur: par-ce qu'elle floriſt principalement en la verde ieuneſſe. Et appelle Ioye, ceſte ſyncere, vtile, & continuelle delectation que nous preſente la Muſique.

QVE LA BEAVTE EST CHOSE *ſpirituelle.*

CHAP. 3.

ESTANT ainſi, il eſt neceſſaire que la Beauté ſoit vne nature commune à la vertu, aux figures, & voix: parce que nous n'appellerions pas aulcun de ces trois Beau, ſi en tous les trois il n'y auoit commune diffinitiõ de la beauté. Et par cecy ſe voit que la nature de la beauté ne peut etre corps: d'autant que ſi elle eſtoit

corps, elle ne conuiendroit pas aux vertus de l'ame, qui ſont incorporelles. Et eſt ſi loin d'eſtre corps, que nó ſeulement celle qui eſt es vertus de l'ame, mais auſſi celle qui eſt es corps & es voix, ne peut eſtre corporelle. Par-ce que bien que nous appellions beaux aucuns corps, toutesfois ils ne ſont pas beaux à cauſe de leur matiere. Encor qu'vn meſme corps d'homme ſoit auiourd'huy beau, & demain par quelque aduenture laid & difforme, comme ſi c'eſtoit autre choſe d'eſtre corps, & autre choſe d'eſtre beau. Les corps auſſi ne ſont pas beaux pour leur quantité. Parce qu'aucuns corps grands, & aucũs petits apparoiſſent beaux & bien formez. Et ſouuentesfois les grands ſont deformes, & les petits bien-formez: comme auſſi au cõtraire les petits ſont laids, & les grands tres-ag-

greables & de belle repreſentation. Il auient encor ſouuẽt qu'il y a vne ſemblable beauté en aucũs grãds corps, & en aucuns petits. S'il eſt donques ainſi que ſouuent demeurant la quãtité meſme, la Beauté par quelque cas d'auenture ſe mue, & la quantité muee quelquefois, la Beauté demeure: & que ſouuent il y a ſemblable grace és grands & és petits: Certainement ces deux choſes Beauté & Quantité doiuent en tout eſtre diuerſes. En outre, ſ'il eſtoit ainſi que la beauté de quelque corps fuſt en la groſſeur du corps comme corporelle, ſi eſt ce qu'elle ne plairoit pas à qui la regarderoit, entant qu'elle ſeroit corporele: parce qu'à l'ame plaiſt l'eſpece de quelque perſonne, non entãt qu'elle giſt en la matiere exterieure: mais entant que l'image d'icelle eſt prinſe & recueillie de l'ame par le ſẽs

de la veuë. Et telle image à la veuë & à l'ame ne peut eſtre corporelle, icelles n'eſtans pas corporelles. En quelle maniere la petite prunelle de l'œil comprendroit elle vn ſi grand eſpace du Ciel, ſi elle la comprenoit en corporelle maniere? En nulle ſorte. Mais l'eſprit en vn point reçoit toute l'amplitude du corps en mode ſpirituelle & image incorporelle. A l'ame plaiſt ſeulement l'eſpece qui eſt d'elle apprehendee. Et bien qu'elle ſoit ſimilitude d'vn corps extrinſeque, neantmoins en l'ame elle eſt incorporelle. Donques, l'eſpece incorporelle eſt celle qui plaiſt, & ce qui plaiſt eſt agreable, & ce qui eſt agreable eſt beau, dont on peut tirer concluſion que l'Amour ſe raporte à choſe incorporelle : & la Beauté eſt pluſtoſt vne certaine ſimilitude ſpirituelle de la choſe, qu'eſpece corporelle. Il y en a d'au-

a d'aucuns qui ont opinion, que la Beauté eſt vne certaine aſſiette de tous les membres; ou vrayemẽt vne ſymmetrie & proportion aueques quelque gratieuſe meſlange de couleurs. L'opinion de ceux-cy nous ne receuons pas: parce qu'eſtant ceſte diſpoſition des parties ſeulement és choſes compoſees, il ſ'ẽſuyuroit que aucunes choſes ſimples ne pourroiẽt eſtre belles. Toutesfois nous voyõs que les purés couleurs, les lumieres, vne voix, vne lueur d'or, la blancheur de l'argent, la ſcience, l'ame, la penſee, & Dieu, qui ſont choſes ſimples, neantmoins ſont fort belles. Et telles choſes nous delectent beaucoup comme doüées d'vne grande beauté. Adiouſtez-y que telle proportion encloſt enſemblement tous les membres du corps compoſé, de ſorte que de par ſoy elle n'eſt en aucũ

des membres, mais en tous enſemble: donques aucun des membres en ſoy ne ſera beau. Or la proportion de tout le corps naiſt ſeulement des parties: dont reſulte vne abſurdité, qui eſt q̃ les choſes, qui ne ſont point belles de leur nature, produiroient la beauté. Il auient auſſi ſouuentesfois que demeurant la meſme proportion & meſure des membres, le corps ne plaiſt pas tant que du commẽcemẽt. Certainemẽt auiourd'huy en voſtre corps eſt la meſme figure qui eſtoit l'an paſſé, & non la meſme grace. Rien n'enuieillit plus tard que la figure, riẽ pluſtoſt n'enuieillit que la grace. Et pourtant il eſt manifeſte que ce n'eſt pas tout vn que la figure & la Beauté. Et encores ſouuẽtesfois nous voyons en quelcun eſtre plus droite la diſpoſition, & meſure des parties, qu'en vn autre, toutes-

fois nous ne ſçauons pour quelle occaſion l'autre ſe iuge eſtre plus beau, & qu'il eſt aymé plus ardemment. Ce qui nous admoneſte que nous deuons eſtimer la Beauté eſtre quelque autre choſe, outre la diſpoſition des mẽbres. La meſme raiſon nous enſeigne que nous ne ſoupçonniõs que la Beauté ſoit vne gratieuſe tẽperature de couleurs: parce que ſouuentesfois la couleur en vn vieillard eſt plus claire, & en vn ieune homme y a plus grande grace. Et en ceux qui ſont eſgaux d'age il arriue quelquefois que celuy qui ſurmõte l'autre de couleur, eſt de l'autre ſurmõté de grace & de beauté. Pource que aucun ne ſ'enhardiſſe d'affermer que l'eſpece eſt vne meſlange de figure & de couleurs: parce qu'ainſi les ſciences & les voix qui n'ont ny couleur ny figure: voire meſme les couleurs

& les lumieres qui n'ont point de figure determinee, ne seroient dignes d'aymer. En outre, la conuoitise de chascun, depuis qu'on possede ce qu'on vouloit, sans doubte est accõplie: ainsi que la faim & la soif s'appaisent par le mãger & le boire. Mais l'Amour ne s'assouuit par aucun aspect, ny touchement de corps. Donques il ne cherche aucune nature de corps, ains cherche seulement la Beauté: dont on conclud qu'elle ne peut estre chose corporelle. Par ces raisons il apparoist que ceux qui sont embrasez d'amour, ont soif de la Beauté: s'ils veulent aueques le breuage de ceste liqueur esteindre la soif tres-ardente, il est de besoing qu'ils cherchent la tresdoulce humeur de la Beauté pour estancher leur soif ailleurs qu'au fleuue de la matiere & aux ruisseaux de la quantité, figure,

& couleurs. O miſerables Amants en quel lieu vous tournerez vous! Qui a eſté celuy qui a embraſé les flammes tres-ardentes dedans voz cueurs? Qui eſteindra ſi grãd embraſement ? Qui eſt le grand ouurage, & qui eſt le trauail ? Ie le vous diray, mais ſoyez attentifs.

QVE LA BEAVTE EST LA ſplendeur de la face de Dieu.

CHAP. 4.

LA diuine Puiſſance ſurparoiſſante à l'Vniuers, aux Anges, & aux ames d'elle creez, benignement infond, ainſi qu'à ſes enfans, ce ſien rayon, dans lequel eſt la vertu feconde à creer quelconque choſe. Ce ray diuin en ceux-cy, comme plus prochains à Dieu, depeint l'ordre de

tout le mõde beaucoup plus expreſſement qu'en la matiere mondaine. Pour laquelle choſe ceſte peinture du monde laquelle nous voyõs toute és Anges, & és Ames, eſt plus expreſſe, que non pas deuant les yeux. En iceux eſt la figure de quelconque Sfere du Soleil, de la Lune, des Eſtoilles, des Elements, Pierres, Arbres, & Animaulx. Ces Peintures ſe nommẽt és Anges exemplaires & Idees: és ames, raiſons & notices: en la matiere du monde, images & formes. Ces Peintures ſont claires au monde: plus claires en l'Ame, & ſont tresclaires en l'Ange. Donques vne meſme face de Dieu reluiſt en trois miroirs mis par ordre, en l'Ange, en l'Ame, & au corps mondain. Au premier comme plus prochain d'vne façon tresclaire: au ſecond comme plus eſlongné, moins claire: au tiers

comme treſ-eſlongné, fort obſcure. Puis la Saincte Pẽſee de l'Ange, d'autant qu'elle n'eſt empeſchee du miniſtere & organe du corps, elle ſe reploye en ſoy-meſme, où elle void ceſte face de Dieu en ſon ſein empreinte. Et le voyant elle ſ'eſmerueille, & ſ'eſmerueillãt auecques vn grãd & ardent deſir touſiours elle ſ'vnit auec elle. Or nous appellons Beauté ceſte grace de la face diuine. Et appellons Amour l'ardẽt deſir de l'Ange, par lequel il ſe cole du tout à la face diuine. Pleuſt à Dieu mes amis, q̃ cela no⁹ auint auſſi. Mais noſtre ame creee à ceſte condition, qu'elle ſoit enuironnee du corps terrien, decline au miniſtere corporel, de laquelle inclination eſtãt aggrauee, met en oubly le threſor qui eſt caché en ſa poitrine. Depuis qu'elle eſt enuelopee au corps terrien, long temps elle ſert

à l'vſage du corps, & à ceſt œuure accommode touſiours le ſens, & y accommode encores la raiſon plus ſouuent qu'elle ne doibt. Dont auient que l'ame ne regarde pas la lumiere de la face diuine qui touſiours en elle reſplendit, que premierement le corps ne ſoit parcreu & la raiſon excitee: par laquelle elle conſidere la face de Dieu qui reluiſt manifeſtement aux yeux en la machine du monde. Par laquelle conſideration elle ſe haulſe à remirer ceſte face de Dieu qui reſplendiſt dedans l'ame. Et parce que la face du pere eſt agreable aux enfans: il eſt neceſſaire que la face de Dieu pere treſ-bon ſoit aux ames treſagreable. La ſplendeur & la grace de ceſte face ſoit en l'Ange, ou en l'ame, ou en la matiere mondaine, ſe doibt nommer Beauté vniuerſelle: & l'appettit qui ſe tourne de-

uers elle eſt l'Amour vniuerſel. Or nous ne doubtons point que ceſte beauté ne ſoit incorporelle: d'autant qu'il eſt manifeſte qu'en l'Ange, & en l'ame elle n'eſt pas corps : & nous auons encores demonſtré cy deſſus qu'és corps meſmes elle eſt incorporelle: pour le preſent nous le pourrõs entendre de ce que lœil ne void autre choſe que la lumiere du Soleil: par-ce que les figures & les couleurs des corps ne ſe voyent iamais ſinon qu'elles ſoyent illuſtrees de la lumiere: & ne paruiennent point auecques leur matiere à l'œil : & toutesfois il ſemble neceſſaire qu'elles doiuent eſtre és yeux, à ce que des yeux elles ſoiẽt veuës. Dõcques vne lumiere de Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps auſquels elle bat & frappe, ſe repreſente aux yeux. Les yeux à l'ayde d'vn certain ray natu-

rel qu'ils ont, preignent la lumiere du Soleil ainſi depeinte: & depuis qu'ils l'ont prinſe, ils voyent icelle lumiere, & toutes les peintures qui ſont en icelle. Parquoy tout ceſt ordre du Monde qui ſe void, eſt comprins des yeux, non pas en la ſorte qu'il eſt en la matiere des corps: mais en la ſorte qu'il eſt en la lumiere, laquelle eſt aux yeux infuſe. Et par-ce qu'il eſt en la lumiere ja ſeparé de la matiere, neceſſairement il eſt ſans corps. Ce qui ſe decouure manifeſtement, d'autant que la lumiere ne peult eſtre corps: comme ainſi ſoit qu'en vn moment d'Orient en Occident elle remplit preſque tout le Mõde, & penetre de toute part le corps de l'air, & de l'eau, ſans aucune offenſe. Et ſe repandant ſur choſes pourries & relantes, elle ne ſe ſouille point. Ces conditions ne

conuiennent point à la nature du corps. Par-ce que le corps ſe meut en eſpace de tẽps, & non en vn momẽt : & vn corps ne penetre point l'autre, ſans diſſipation de l'vn ou de l'autre, ou de tous les deux. Et deux corps enſemble meſlez ſe troublent de mutuelle & reciproque contagion. Ce que nous voyons en la confuſion & meſlange de l'eau & du vin, du feu & de la terre. Comme ainſi ſoit doncq que la lumiere du Soleil ſoit incorporelle, ce qu'elle reçoit, elle le reçoit ſelon ſa propre maniere. Pourtant elle reçoit les couleurs & les figures des corps en maniere ſpirituelle. Et en la meſme ſorte elle ſe void eſtre receuë des yeux. Dont aduient que tout l'ornement de ce mõde, qui eſt la tierce face de Dieu, par la lumiere incorporelle du Soleil ſoffre incorporel à noz yeux.

CHAP. 5.

DE toutes ces choſes ſenſuit que toute la grace de la face diuine qui ſe nomme vniuerſelle Beauté, non ſeulement en l'Ange, & en l'Ame eſt incorporelle, mais auſſi en l'aſpect des yeux. Non ſeulement ceſte face toute enſemble : mais auſſi ſes parties nous aimons eſmeus d'admiration. D'où naiſt l'amour particulier, il y a particuliere beauté. Ainſi nous mettons affection en quelque homme, comme membre de l'ordre mõdain, meſmement quand en iceluy reluiſt manifeſtement l'eſtincelle de l'ornement diuin. Ceſte affection depend de deux cauſes, tant parce que l'image de la face paternelle nous plaiſt:

que meſmes pource que l'eſpece & la figure de l'homme proprement & cointement compoſee ſ'approprie & agence moult aptement auecque le ſeau ou raiſon de la generation humaine, laquelle noſtre ame a prinſe de l'Autheur de tout, & la retient en ſoy. C'eſt pourquoy l'image de l'hõme exterieure prinſe par les ſens, paſſant en l'ame, ſ'elle diſcorde de la figure de l'homme, laquelle l'ame de ſon origine poſſede, ſoudain elle ſe deplaiſt: & comme laide & deforme engendre haine. Si elle ſ'y concorde, elle plaiſt en effect, & comme belle ſ'aime. Pource il aduient qu'aucuns rencontrez de nous, ſoudain nous plaiſent ou nous deplaiſent, encores que nous ne ſçachions point la cauſe de tel effect. Parce que l'ame empeſchee au miniſtere du corps, ne regarde point les formes qui par nature

ſont dedans elle. Mais par la naturelle & cachee diſconuenance ou conuenance, ſ'enſuit que la forme de la choſe exterieure auec ſõ image pouſſant la forme de la choſe meſme qui eſt depeinte en l'ame, eſt diſſonante ou bien conſonante: & de ceſte offenſe cachee ou bien allechemẽt, l'ame eſtãt eſmeuë hait ou aime la choſe ſuſdite. Ce ray diuin duquel nous auõs parlé cy deſſus, infond en l'Ange & en l'Ame la vraye figure de l'hõme qui ſe doibt engendrer entiere: mais la compoſition de l'homme en la matiere du Monde, laquelle eſt fort eſlongnee de l'artifice diuin, degenere de ceſte ſienne figure entiere. En la matiere mieux diſpoſee elle reſulte plus ſemblable, en l'autre moins. Celle qui reſulte plus ſemblable comme elle ſ'approprie auecques la force de Dieu, & auec l'i-

dee de l'Ange: ainſi encor elle ſ'approprie à la raiſon & ſeau qui eſt en l'ame:l'ame approuue ceſte cõuenance de ſ'approprier,& en ceſte conuenance conſiſte la beauté: & en l'approbation conſiſte l'affection d'amour. Et par-ce que l'idee & la raiſon ou vrayement le ſeau ſont eſtranges de la matiere du corps: pourtant la compoſition de l'homme ſe iuge ſemblable à iceux: non par la matiere,ou par la quantité, mais par quelque autre partie incorporelle. Et ſelon qu'elle eſt ſemblable: elle conuient auec iceux, & ſelon qu'elle y conuient elle eſt belle.Et pourtant le Corps & la Beauté ſont diuers. Si quelqu'vn demãde en quelle maniere la forme du corps peult eſtre ſemblable à la forme & raiſon de l'ame, & de l'Ange: Ie prie tel perſonnage qu'il conſidere l'edifice de l'Archite-

Belle comparaiſon.

cte. Du commencement l'Architecte conçoit en ſon ame la raiſon, & comme l'idee de l'edifice, apres il fabrique la maiſon (autant qu'il peult) telle qu'il la diſpoſee en ſa pẽſee. Qui denira la maiſon eſtre corps? Et icelle eſtre fort ſemblable à l'incorporelle idee de l'artiſan, à la ſemblance de laquelle elle a eſté faite? Certainement elle ſe doibt iuger ſemblable pluſtoſt par vn certain ordre corporel, que par la matiere. Efforce toy vn peu d'en tirer la matiere ſi tu peux. Tu l'en peux tirer auecques la pẽſee. Or ſus tire à l'edifice la matiere, & & laiſſe l'ordre ſuſpendu, il ne te reſtera du corps materiel aucune choſe: ainçois ſera tout vn l'ordre qui vient de l'artiſan, & l'ordre qui en l'artiſan demeure: Dea! fay cela meſme au corps de quelque homme que tu vouldras, & ainſi tu trouueras la for-

la forme d'iceluy qui ſ'approprie auecques le ſeau de l'ame, eſtre ſimple & ſans matiere.

COMBIEN DE PARTIES SONT requiſes à faire la choſe belle: & que la beauté eſt don ſpirituel.

CHAP. 6.

FINALEMENT quelle choſe eſt la Beauté du corps? Certainement c'eſt vn certain acte, vigueur, & grace qui reſplẽdit au corps par l'influs de ſon idee. Ceſte ſplendeur ne deſcend point en la matiere, ſi premierement elle n'eſt fort cointement preparee. Or la preparatiõ du corps viuant ſ'accomplit en trois choſes, en ordre, en mode, & en eſpece. L'ordre ſignifie les diſtances des parties: la mode ſignifie la quantité: l'eſpece ſignifie les lineamens & couleurs. Par-ce qu'en

Preparation du corps conſiſte en trois choſes.

premier lieu il eſt beſoin que chaſcuns des mẽbres du corps ayent l'aſſiette naturelle, c'eſt à dire que, les oreilles, les yeux, le nais, & les autres membres ſoient en leurs lieux propres. Et que les deux yeux ſoient egallement prochains du nais : & que les deux oreilles ſoient egallement

Symmetrie et commenſuration du corps humain.

diſtantes des yeux. Or ceſte egallité de diſtances qui appartient à l'ordre ne ſuffiſt pas encores, ſi la mode des parties n'y eſt aiouſtee. Laquelle atribue à chaque membre ſa deuë grandeur ayant egard à la proportion de tout le corps. Qui eſt que la longueur de trois nais accõpliſſent l'entiere longueur du viſage: & encores les deux demy-cercles des oreilles enſemble conioints facent le cercle de la bouche ouuerte : ce que facent auſſi les ſourcils, ſ'ils ſe conioignent enſemble : la longueur du nais egalle

la longueur de la leure, & ſemblablement de l'oreille: & les deux ronds des yeux egallent l'ouuerture de la bouche. Huict fois la meſure de la teſte face la lõgueur de tout le corps. Pareillement les bras eſtendus des deux coſtez, & les iambes eſtendues facent la hauteur du corps. Outre cecy nous eſtimons que l'eſpece eſt neceſſaire, à ce que les traits artificiels des lignes, & les creſpes, & la ſplendeur des yeux donnent ornement à l'ordre, & à la mode des parties. Ces trois choſes bien qu'elles ſoient en la matiere, neantmoins elles ne peuuẽt eſtre aucune partie du corps. L'ordre des membres n'eſt aucun membre: par-ce que l'ordre eſt en tous les membres, & nul membre ne ſe retrouue en tous les membres. Adiouſtez-y que l'ordre n'eſt autre choſe que la conuenante diſtance des par-

ties. Or la diſtance eſt ou le rien, ou le vuide, ou vn trait de lignes. Mais qui dira les lignes eſtre corps ? Comme ainſi ſoit qu'elles n'ayent longueur ny profondeur, qui ſont au corps neceſſaires. Outre cecy, la mode n'eſt point quãtité, mais eſt terme de quãtité. Les termes ſont ſur-face, lignes, & points. Leſquelles choſes n'ayans point de profondité ne ſe doiuẽt pas nommer corps. Plaçons encores l'eſpece nõ en la matiere, ains en la plaiſante cõcorde des lumieres, ombres, & lignes. Par ceſte raiſon ſe demonſtre la Beauté eſtre tant elongnee de la matiere corporelle, qu'elle ne ſe communique à icelle matiere : ſi elle n'eſt diſpoſee auecques ces trois preparations incorporelles, leſquelles nous auons recitees. Le fondement de ces trois preparations eſt la complexiõ temperee des quatre Eleméts:

de mode que noſtre corps eſt fort ſemblable au Ciel. Duquel la ſubſtance eſt temperee, & ne ſe rebelle point contre la forme de l'ame pour le dereglement d'aucune humeur. Ainſi la celeſte ſplendeur apparoiſtra facilement au corps ſemblable au Ciel. Et ceſte parfaite forme de l'homme, que poſſede l'ame, reſultera plus propre en la matiere pacifique & obeiſſante. Preſque en la meſme ſorte les voix ſe diſpoſẽt à receuoir leur beauté. Leur ordre eſt de mõter de la voix graue à l'huitieſme, & deſcendre de l'huitieſme à la graue. La mode eſt de diſcourir deuëmẽt par les tierces, quartes, quintes, & ſixieſmes voix, les tons, & demy-tons. L'eſpece eſt la reſonance de la voix claire. Par ces trois choſes, comme par trois Elements les corps de pluſieurs membres compoſez, comme ſont arbres,

Des voix de la Muſique.

& animaux, & encores l'assemblement & meslange de plusieurs voix, se disposent à receuoir la beauté: & les corps plus simples, comme sont les quatre Elements, les Pierres, & les Metaulx. Et les simples voix se preparẽt à icelle beauté suffisammẽt par vne certaine fecondité temperee & clarté de leur nature. Mais l'ame luy est de sa nature bien accommodee. Mesmement en ce qu'elle est esprit, & comme miroir fort prochain à Dieu. Auquel, comme nous disiõs cy dessus, reluist l'image de la face diuine. Donques comme il n'est point de besoin d'adiouster rien à l'or pour le faire paroistre beau, mais suffist d'en separer les parties de la terre, s'il est d'icelles offusqué: Ainsi l'ame n'a besoin qu'on luy adiouste aucune chose pour faire qu'elle apparoisse belle, mais est besoing de depos̃er la

cure & ſollicitude du corps tant ennuyeuſe, & la perturbation de la cõuoitiſe & de la crainte, & ſoudain la naturelle beauté de l'Ame ſe monſtrera. Mais afin que noſtre diſcours n'outrepaſſe de beaucoup le but propoſé, nous cõclurons bréuement par les choſes ſuſdites, la Beauté eſtre vne certaine grace vigoureuſe & ſpirituelle. Laquelle par le ray diuin premieremẽt eſt infuſe és Anges, puis és ames des hõmes, & par apres és figures & voix corporelles. Et ceſte grace par le moyen de la raiſon, de la veuë, & de l'oüye meut & delecte noſtre ame: & en la delectation la rauit, & au rauiſſement d'ardente amour l'enflamme.

CHAP. 7.

APRES Agathon le Poëte, ſelon l'vſage des anciens Poëtes, veſt ce Dieu Amour d'image humaine: il le depeint à la ſemblãce d'vn bel hõme & bien-formé: Et dit l'Amour eſtre, IEVNE, TENDRE, PLOYABLE OV BIEN AGILE, PROPREMENT COMPOSÉ ET NET Ces parties icy recitees ſont pluſtoſt preparations à la Beauté, que la Beauté meſme. Par ce que de ces cinq parties les trois premieres ſignifient la complexion temperee, laquelle eſt le premier fondement: les autres deſignent la mode, & l'eſpece. Les Filoſophes naturels ont demonſtré l'indice de la complexiõ temperee eſtre la delicate & ferme egalité de la tendre chair: car où le chauld ſurmonte

Marques de la complexiõ temperee du corps.

de beaucoup, le corps eſt ſec & velu: où abõde le froid, il eſt dur: où la ſiccité, il eſt aſpre: où l'humidité, il eſt labile, inegal, & tors. Doncq l'egalle & ferme tẽdreſſe du corps demõſtre que la diſpoſitiõ d'iceluy es quatre humeurs eſt temperee. Pour ceſte occaſion Agathon appelle l'Amour MOL, DELICAT ET TENDRE. Mais pourquoy l'appelle-il IEVNE? parce que non ſeulement par benefice de la nature: mais auſſi de l'age on poſſede la ſuſ-dicte temperance. D'autant que par la longueur du temps ſont diſſoultes les parties ſubtiles du corps, dont reſtẽt les parties plus groſſes: parce que le Feu & l'Air ſ'exhalant demeure la ſur-abondance de l'Eau & de la Terre. Et pourquoy le nomme il AGILE ET PLOYABLE? A celle fin q̃ vous entendiez qu'il eſt apte, idoy-

ne,& prompt à tous mouuemẽs. Or ne penſez pas quand il l'appelle mol, que par cela il vueille entẽdre la moleſſe feminine inepte & pareſſeuſe: car icelle eſt diuerſe de la complexiõ temperee. Apres il adiouſte, COINTEMENT COMPOSÉ. C'eſt à dire, d'ordre & de mode des parties tres-honneſtemẽt figuré. Il y adiouſte encor, ET NET, c'eſt à dire reluiſant d'vne doulce & plaiſante eſpece de couleurs. Ces preparations eſtans premiſes, Agathon ne decouure point ce qui d'icy ſenſuit. Mais à nous il appartient d'entẽdre que depuis ces preparations vient celle grace & bien-ſeance qui eſt Beauté. Et ſexpoſent ces cinq parties en la figure de l'homme, en la ſorte que nous auons recitee. Mais en la puiſſance d'Amour elles ſe doiuent autrement entendre, parce qu'elles demonſtrẽt

ſa force & qualité. L'Amour eſt depeint IEVNE: parce que communement les ieunes deuiennent amoureux, & les enamourez appetent l'age de la ieuneſſe. MOL, parce que les eſprits & cueurs debõnaires ſõt plus facilement épris de l'Amour: & ceux qui en ſont épris, bien qu'au parauãt ils fuſſent fiers & haultains, deuiennent neantmoins humbles & debõnaires. AGILE ET PLOYABLE: parce qu'il viẽt en cachette, & en cachette ſe part. APTE ET COMPOSÉ: parce qu'il deſire choſes belles & bien ordonnees, & fuit les cõtraires. NET, c'eſt à dire, ſplendide, parce qu'en l'age florie & luiſante il inſpire le cueur de l'homme, & deſire choſes floriſſantes. Et d'autãt que au texte Agathon traicte ces choſes copieuſement, il nous ſuffiſt de les auoir breuement touchees.

CHAP. 8.

OR les choſes qu'Agathon traite des quatre vertus ſont miſes pour ſignifier la bonté d'amour: & premierement il l'appelle IVSTE: parce que où il y a entier & vray Amour, là eſt mutuelle & reciproque bien-ueillance: laquelle ne permet point qu'on ſe face iniure de faits, ou vileine de paroles. Et eſt ſi grande la force de ceſte charité, qu'elle ſeule peut conſeruer la generation humaine en paix tranquille. Ce que ne peut faire la prudence, la magnanimité, la force des armes, ou des loix, ou de l'eloquence, ſi la bien-vueillance ne luy aide. Il l'appelle depuis TEMPERÉ: parce qu'il domte les cõuoitiſes deſhonneſtes. Et c'eſt que l'amour cher-

chant la Beauté laquelle consiſte en vn certain ordre & temperance, il a en hayne les viles & immoderees concupiſcences, & fuit touſiours les geſtes qui ne ſont point honneſtes. Ce que Iean Caualcant a traité aſſez du commencenent. D'auantage où c'eſt que l'Amour regne, toutes les autres conuoitiſes ſont mepriſees. Il y adiouſte qu'il eſt TRES-FORT, parce qu'il n'y a choſe quelconque plus forte que la hardieſſe, & nul ne combat aueques plus grãde hardieſſe que fait l'Amant pour l'Aymé.

AVX AVTRES DIEVX. C'eſt à dire, aux autres Planetes. Mais eſt ſuperieur de force, parce qu'il faict les hommes plus forts. Cõme ainſi ſoit que quand Mars eſt poſé és angles, ou en la ſeconde, ou bien en l'huitieme maiſon des Genitures, il menace de cas malheureux les enfans nez en

tel horoſcope. Venus luy venãt ſouuentesfois coniointe ou oppoſee, ou le receuant, ou l'œilladant d'vn Sextil, ou Trine aſpect, tue (pour dire ainſi) & amolit la malignité d'iceluy. Mars quand il obtient la ſeigneurie en la natiuité de l'homme, il donne grandeur de courage, & courroux. Et ſi Venus ſ'y conioint de fort pres, bien qu'elle n'empeſche point la magnanimité de Mars concedee, neantmoins elle bride & retient le vice du courroux. En quoy il ſemble que rẽdant Mars plus clement elle le domte. Mais MARS NE DOMTE IAMAIS VENVS, parce que ſi Venus obtient la ſeigneurie de la natiuité de l'hõme elle octroye affection d'amour. Et ſi Mars ſ'y ioint de biẽ pres auecques ſa chaleur il rẽd l'impetuoſité de Venus plus ardẽte, de ſorte q̃ ſi quelcun naiſſant Mars ſe trouue en

la maiſon de Venus, comme eſt la Balãce & le Thoreau, celuy qui naiſt ſera pour la preſence de Mars beaucoup ſoumis aux flammes d'Amour.

MARS ENCOR SVIT VENVS: VENVS NE SVIT POINT MARS, parce que la hardieſſe ſuit l'Amour, & l'Amour ne ſuit point la hardieſſe: d'autant que les hommes ne ſ'enamourent pas proprement pour eſtre hardis: mais ſouuẽt pour eſtre ferus d'amour deuiennent tres-hardis à ſe commettre à tout peril pour la choſe aymee. Finalement le ſigne treſmanifeſte de la ſinguliere force d'Amour eſt ceſtuy, q̃ toutes choſes luy obeiſſent, & à nulle il n'obeiſt: parce que les habitateurs du Ciel ayment, & ayment les animaux, & ayment tous les corps. Les hommes riches & les puiſſants Roys ſoumettent le col à l'empire d'Amour. Mais l'Amour

ne ſe ſoumet à nul de ceux-cy. Parce que les dõs des riches n'acquierẽt point l'amour: les menaces & violẽces des Puiſſans ne nous peuuent cõtreindre à aymer, ou faire que nous nous departions d'amour. L'amour eſt libre & naiſt de gré en la libre volonté, laquelle Dieu meſme ne contreindra point: par-ce que du commencement il ordonna que la volonté deuſt eſtre libre. Si que l'Amour faict force à chaſcun, & ne reçoit violence d'aucun. Et eſt ſi grande ſa liberté, que les autres affections, arts, & operations de l'ame deſirent le plus ſouuent prix diuers d'elles meſmes. Mais l'amour de ſoy meſme eſt cõtent, comme ſi luy ſeul eſtoit ſon prix & loyer. Comme ſ'il n'y auoit point autre prix outre l'Amour, qui de l'Amour ſoit digne prix: parce que celuy qui ayme, ſpecialement

cialement il ayme l'Amour:d'autant que ſur tout il recherche que l'aymé l'ayme. IL EST AVSSI TRES-SAGE. Par quelle raiſon Amour eſt createur & conſeruateur de tout, & maiſtre & ſeigneur de tous les arts, il a eſté aſſez amplement traité en l'Oraiſon d'Eriſimaque:parce que en ces choſes la ſapience d'Amour ſe demonſtre. Par la diſputation ſuperieure eſt conclu que pour ceſte cauſe l'Amoureſt treſ-heureux,pour ce qu'il eſt treſbeau & treſbon. Qu'il ſoit treſbeau, il apparoiſt parce qu'il ſe delecte de choſes belles,comme à luy ſemblables. Et qu'il ſoit treſbon, il ſe void en ce qu'il fait les amants treſbons. Or eſt il neceſſaire que celuy ſoit treſbon,lequel faict treſbon autruy.

CHAP. 9.

QVE c'eſt qu'Amour, il a eſté declaré en noſtre diſcours, & quel il eſt, il eſt apparu cy deſſus par les paroles d'Agathon. Et quels dons il cõcede aux hommes facilement il ſe manifeſte par les choſes predites. L'vn Amour eſt ſimple, l'autre eſt reciproque. Le ſimple fait tout homme qu'il eſprend, prudent à preuoir, agu à diſputer, abondant à raiſonner, magnanime aux choſes qu'il fault executer, gaillard aux choſes ioyeuſes, prompt és ieux, & tres-fort aux choſes graues. L'Amour reciproque oſtãt les perils, apporte ſeureté: oſtãt la diſſenſion, engendre la concorde: & chaſſant la miſere, introduit la felicité. Où il y a charité reciproque, il

n'y a point d'embuſches ny de trahiſons: mais les choſes y ſont communes: & en ſont bannis les diſcords, les larcins, les homicides, & les guerres. Agathon declare en ceſte Oraiſon telle tranquillité naiſtre de l'amour reciproque non ſeulement és animants: mais auſſi és Cieux, & és Elements. Ce qui eſt encores cy deſſus amplement demonſtré en l'Oraiſon d'Eriſimaque. En la fin de l'Oraiſon preſente il eſt dit, que l'Amour aueques ſa chaleur adoulciſt les penſees des Dieux & des hommes. Ce qu'entendra quiconque ſe recordera que cy deſſus il eſt demonſtré l'Amour eſtre en toutes choſes, & à toutes ſe repandre.

QVE L'AMOVR EST PLVS ANtique & plus ieune que les autres Dieux.

CHAP. IO

MAIS auãt que ie face fin, ô treſ-vertueux amys, ie reſoudray trois queſtiõs qui naiſſent en la diſpute d'Agathon. Premierement on demande pour quelle occaſion Fedre dit qu'Amour eſt plus antique que Saturne & Iuppiter: & Agathon dit qu'il eſt plus ieune. Secondemẽt que ſignifie chez Platon le regne de la neceſſité, & l'empire d'Amour. Tiercement qui ont eſté les Dieux, & quels arts ils ont trouuez durant le regne d'Amour. Dieu pere de tout par amour de prouigner ſa ſemence & par benignité de pouruoir, a engendré les Penſees ſes miniſtres, leſquelles meuuent les Planetes de Saturne, de Iuppiter, & des autres. Ces Penſees ou intelligẽces ſoudain que de Dieu elles ſont nees recognoiſſant leur Pere, l'aymẽt. Ceſt Amour

dont les intelligences ſont engendrees, nous diſons qu'il eſt plus antique qu'elles. Et l'amour duquel les intelligences creees ayment leur Createur, nous diſons qu'il eſt plus ieune que les intelligences. En outre la Penſee Angelique ne reçoit point du Pere les Idees de la Planete de Saturne, & des autres, ſi premierement elle ne ſe retourne vers la face de Dieu par naturel Amour. Puis la meſme intelligence ayant receu les Idees, ayme le don de Dieu aueques plus grand ardeur. Ainſi donques la delectatiõ de l'Ange enuers Dieu, eſt en vne ſorte plus antique que les Idees qui ſe nomment Dieux, & en vne autre ſorte eſt plus ieune. Si que l'Amour eſt le commencement & la fin: & eſt le premier & le dernier des Dieux.

QVE L'AMOVR REGNE DEVANT la neceſsité.

CHAP. II.

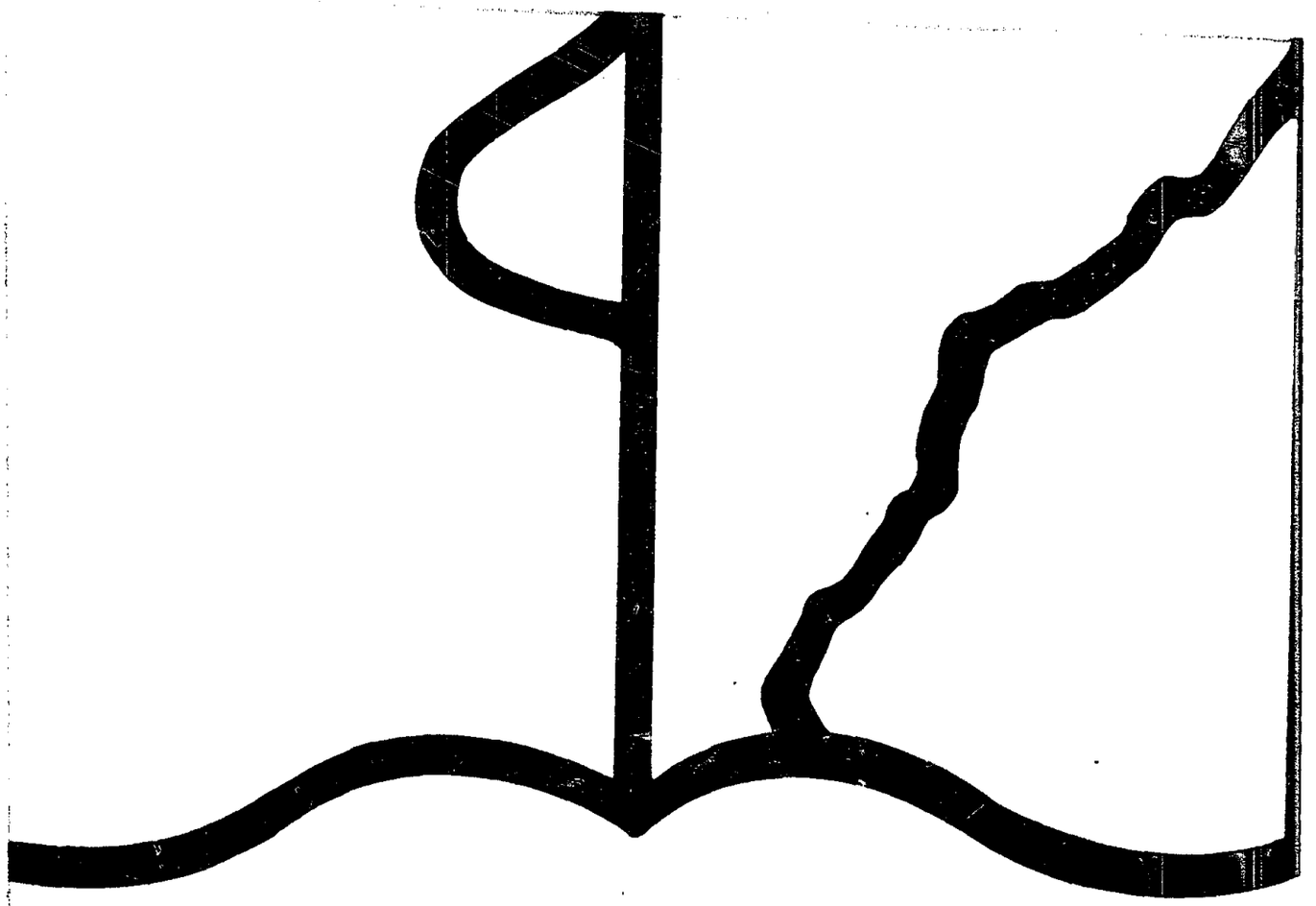
OR afin que nous reſoluiõs la ſeconde queſtion, il dit que l'Amour regne deuãt la neceſſité: parce que l'Amour diuin a donné origine à toutes choſes de luy nees. En laquelle origine ne ſe met aucune violence de neceſſité. Parce que n'ayant aucune choſe au deſſus de ſoy, il opere chaſque choſe, non contreint, mais de libre & franche volonté. L'intelligence Angelique qui le ſuit, germe neceſſairemẽt par la ſemẽce d'Amour: & ainſi par Amour il produit, & par neceſſité elle procede. Icy commence la ſeigneurie d'Amour: & icy la ſeigneurie de la neceſſité. Ceſte intelligence biẽ que naiſſant de la ſou-

uereine Bonté de Dieu elle ſoit bonne: neantmoins parce qu'elle procede hors de Dieu, neceſſairement elle degenere de l'infinie perfection du Pere: parce que l'effect ne reçoit iamais toute la bonté de ſa cauſe. En ceſte neceſſaire emanation, & degenerement d'affection conſiſte l'empire de la neceſſité. Mais l'intelligẽce ſoudain qu'elle eſt nee (comme nous auons dit) elle ayme ſon autheur: & en ceſt acte reſourd le regne d'Amour, d'autant que par Amour elle ſeſleue enuers Dieu: & Dieu par amour illumine celle qui ſeſt deuers Dieu retournee. Icy derechef entre comme par ſous main la puiſſance de la neceſſité. Comme ainſi ſoit que la lumiere qui deſcend de Dieu, n'eſt pas receuë par l'intelligence en ſi grande clarté, comme elle eſt de Dieu donnee. D'autant que

l'intelligẽce de ſa nature eſt comme tenebreuſe, & ne reçoit ſinon ſelon ſa capacité naturelle. Et pourtãt par la violẽce de la nature receuante ceſte lumiere deuient plus obſcure. A ceſte neceſſité ſuccede de nouueau la principauté d'Amour: d'autãt que icelle intelligence embraſee par ceſte premiere ſplendeur de Dieu, ſe retourne en luy ardemment. Et eſtãt inuitee de ceſte eſtincelle de lumiere, elle en deſire toute la poſſeſſion. C'eſt pourquoy Dieu par ſa benignité & prouidẽce, outre ceſte premiere lumiere naturelle, donne encor la lumiere diuine. Et ainſi les puiſſances de l'Amour & de la neceſſité ſe treſuiuent mutuellement l'vne l'autre. Laquelle entreſuite és choſes diuines ſ'entend ſelon l'ordre de nature: & és choſes naturelles ſelon l'interualle du temps: de ſorte que l'A-

mour eſt le premier & le dernier de tous. Et comme nous auons dit de l'Ange, ainſi deuons nous entendre de l'Ame, & des autres œuures de Dieu, quãt à ces deux Empires. Parquoy ſi nous parlons abſolument, l'empire d'Amour eſt plus antique que celuy de la neceſſité: parce qu'iceluy commence en Dieu, & ceſtuy és choſes creees. Mais ſi nous parlios des choſes creees, la puiſſance de la neceſſité eſt premiere que le regne d'Amour. Comme ainſi ſoit que les choſes premierement procedent par neceſſité, & en procedant degenerẽt auant qu'elles ſe retournent par Amour enuers Dieu. Orfee a chanté ces deux Empires en deux hymnes: l'Empire de la neceſſité en l'Hymne de la nuict,

La neceßité forte
Sur tout ſon regne porte.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

Il a chanté le regne d'Amour en l'Hymne de Venus en ceſte maniere,

Tu commandes tout ſeul aux trois Parques nõ tẽdres
Et toute choſe ſeul tu produis & engendres.

Diuinemẽt le diuin Orfee met deux Regnes : & faict comparaiſon entre iceux. Et prefere l'Amour à la neceſſité, quand il dit qu'il commãde aux trois Parques ou Fees, eſquelles conſiſte la neceſſité.

EN QVELLE MANIERE AV REgne de la neceſſité Saturne chaſtra Celius, & Iuppiter lia Saturne.

CHAP. 12.

MAIS en quelle maniere pendant que la neceſſité obtenoit la ſeigneurie, les Dieux ſuyuants ont eſté dicts d'Agathõ chaſtrer & lier leurs Peres, nous l'entendrons facilement par les choſes ſuſdites. Il ne fault pas

eſtimer que l'intelligence de l'Ange diuiſe en ſoymeſme Dieu. Mais bien en icelle ſe diuiſe le don qui luy eſt donné de Dieu. Peu auparauãt nous auõs mõſtré que les dõs de Dieu par neceſſité defaillẽt de leur ſouueraine perfectiõ en l'eſprit qui les reçoit. De là vient q̃ ceſte fecondité de nature qui eſt en Dieu entiere, mais en l'Ange eſt diminuee, à bon droit eſt dite eſtre chaſtree. Et cela ſe dit auenir pendant que regne la neceſſité, d'autant que cela n'auient pas par volõté de qui donne, ou de qui reçoit. Mais bien par ceſte neceſſité par laquelle l'effect ne ſe peut egaller à ſa cauſe. Et ainſi Saturne, c'eſt à dire l'Ange ſemble en chaſtrer Celius, c'eſt à dire le ſouuerain Dieu. Et encores Iuppiter, c'eſt à dire l'Ame du monde, ſemble lier Saturne: c'eſt à dire la puiſſance de l'Ange receuë re-

ſtreint en ſoy par deffault de ſa nature, & la reduit à plus eſtroits confins: parce que la puiſſance de Saturne eſt plus ample que celle de Iuppiter. Si que la puiſſance qui pour ſon amplitude ſemble en Saturne libre & frãche, en Iuppiter pour l'eſtroite eſtẽdue de ſa nature elle ſe dit eſtre liee. Et de cecy iuſques à preſent ſuffiſe ce que nous auons diſcouru. Venons à la tierce queſtion.

QVELS DIEVS EST QVELS ARTS ils donnent aux hommes.

CHAP. 13.

Douze Dieux entre les Antiques à imitation de la cõbination n 12. du nõ Iuin.

AGATHON eſtime que par Amour les arts ont eſté dõnez des Dieux à la generation humaine. Le regne, de Iuppiter: l'art de tirer ſagettes, de deuiner, & de medeciner d'Apollon:

La fabrique des metauls de Vulcan: l'Induſtrie de tiſtre & ourdir, de Minerue: La Muſique, des Muſes. Il y a douze Deitez ſur les douze Signes du Zodiaque, Pallas ſur le Mouton: Venus au Thoreau : Apollon aux Gemeaux: Mercure au Cancre : Iuppiter au Lion: Ceres à la Vierge: Vulcan à la Liure: Mars au Scorpiõ: Diane à l'Archer : Veſta au Cheurecorne: Iunon au Verſeau : Neptune aux Poiſſons. De ceux-cy tous les arts ont eſté concedez à noſtre generation : par-ce que tels ſignes mettent en noz corps de chaſcun art leurs forces: & ces Deitez les mettẽt en l'ame. Ainſi Iuppiter par le moyen du Lion fait l'homme bien propre au gouuernement diuin & humain, c'eſt à dire, à diſpenſer dignemẽt les choſes ſpirituelles & temporelles. Apollõ par les Gemeaux nous donne l'induſtrie

de medeciner & tirer de l'arc. Pallas par le Mouton l'art de tiſtre. Vulcan par la Liure la fabrique des metaulx, ainſi les autres, les autres arts. Et d'autant qu'ils nous donnent leurs dons par benignité de leur prouidence, on dit qu'ils font cela eſtans meuz d'Amour. En outre par la treſ-legere & bien ordonnee conuerſion des cieux nous eſtimons naiſtre la conſonance Muſicale. Et par huict mouuemens des huict cieux huict tons: & de tous enſemble ſe produire vne harmonie. Doncques nous appellons les neuf ſons des Cieux les neuf Muſes, à cauſe de la concorde Muſicale. Noſtre ame du commencemẽt a eſté doüée de la raiſon de ceſte Muſique. Et à bon droict, attendu que ſon origine eſt du Ciel. Dedans luy eſt nee l'harmonie Celeſte, laquelle depuis elle imite & met en œuure auecques di-

uers chants & inſtrumẽts. Or ce don comme les autres nous a eſté concedé par amour de la Prouidence diuine. Doncques, ô treſ-nobles amis, aimons ce Dieu Amour, par-ce qu'il eſt treſ-beau : ſuyuons le, par-ce qu'il eſt treſ-bon : portons luy reuerence, parce qu'il eſt treſ-heureux. Afin que par ſa clemence & largeſſe il nous concede la poſſeſſion de ſa Beauté, Bonté & Beatitude.

ORAISON VI.

INTRODVCTION AV DISCOVRS d'Amour.

CHAP. I.

ICY miſt fin à ſon parler Charles Marſupin : apres Thomas Bency diligent imitateur de Socrate auec vn cueur allaigre & vne face gaye ſe

print à commenter les paroles Socratiques, disant ainsi: Nostre Socrate par l'oracle d'Apollon iugé le plus sage de tous les Grecs, auoit accoustumé de dire qu'il faisoit profession de l'art amatoire plus que d'aucune autre: Comme s'il vouloit dire que par la congnoissance de ceste art, & Socrate, & quelconque autre deuoit estre iugé tresf-sage. Ceste art n'apprint il point d'Anaxagore, ny d'Ammon, ny d'Archelas Fisiciens, ny de Prodicus Chius, & Aspasie Rhetoriciens, ny de Conon Musicien, desquels il auoit apprins beaucoup de choses: Mais il disoit le tenir de Diotime deuineresse lors qu'elle estoit touchee de l'esprit diuin. Or selon mon iugement il vouloit monstrer que seullement par inspiration diuine les hommes pouuoient entendre quelle chose c'estoit que la vraye beauté, & quel

estoit

eſtoit l'amour legitime, & en quelle maniere on deuoit aimer. Tant eſt grande la puiſſance & ſublimité de la faculté amatoire. Doncque de ces viandes celeſtes retirez-vous, retirez vous profanes, qui eſtãs enueloppez en la fange terrienne, & du tout deuoüez à Bacchus & à Priape abbaiſſez en terre l'amour qui eſt vn don celeſte, & vous veautrez en la fange ainſi que les pourceaux: Mais vous, ô treſ-chaſtes Conuiez, & tous les autres conſacrez à Pallas & à Diane: qui pour la liberté de cueur treſ-pur, & de la perpetuelle ioye de la Penſee eſtes en allegreſſe & chãt de triomfe, ecoutez auec diligẽce les diuins myſteres, reuelez de Diotime à Socrate. Mais auant que vous oyez Diotime, il fault ſouldre vne certaine queſtion, laquelle naiſt entre ceux, qui cy deſſus ont traité d'Amour, & ceux

qui par cy apres en doiuent traiter: Par-ce que les precedentes ont nommé Amour beau, bon, bien-heureux, & Dieu : ce qui ne plaiſt point à Socrate & à Diotime, ainçois ils le mettẽt au milieu entre le Beau & le Laid, le Bon & le Malin, le Bien-heureux & le Miſerable, Dieu & l'Homme. Nous approuuõs l'vne & l'autre ſentence, bien que l'vne pour vne raiſon & l'autre pour vn autre.

QVE L'AMOVR EST AV MILIEV entre la Beauté & ſon contraire: & qu'il eſt Dieu & Demon.

CHAP. 2.

LA pierre Calamite met au fer vne certaine ſiẽne qualité par laquelle eſtant le fer fait moult ſemblable à la Calamite, il ſ'inclinevers icelle pierre: Ceſte telle inclinatiõ entant qu'el-

le eſt nee de la Pierre ſuſdite, & qu'elle ſe retourne vers elle, ſans doubte ſe nomme inclination pierreuſe. Mais entant qu'elle eſt au fer, elle ſe nomme pareillemẽt ferree & empierree: par-ce que telle inclination n'eſt pas en la pure matiere du fer, ains en la matiere ja formee par la qualité de la Pierre. Et pourtãt elle retient les proprietez de toutes les deux. Le feu auſſi par ſa qualité, c'eſt à dire, par le chauld, embraſe le lin: & le lin embraſé & ſuſpendu par la qualité du chauld, ſ'eſleue vers la ſupernelle region du feu. Ceſte eleuation que fait le lin, entant que pouſſé du feu il ſe tourne vers le feu, ſe nõme Ignee, c'eſt à dire de nature de feu. Mais entant qu'il eſt au Lin (ie dy au Lin non ſimple, mais ja enflammé) il ſe nomme de la nature de chaſcun, auſſi biẽ au Lin comme au Feu egalement de

Lin & de Feu. La figure de l'homme laquelle ſouuentesfois par la bonté interieure heureuſement concedee de Dieu, eſt en apparence tres-belle, par les yeux de ceux qui la regardẽt, transfond en leur cueur le ray de ſa ſplendeur. Par ceſte eſtincelle l'ame eſtant tiree comme par vn certain hameçon, ſe dreſſe vers l'attrayant. Ceſt attraict, qui eſt Amour, parce qu'il depend du bon, du beau, & de l'heureux, & qu'il ſe tourne en icelluy, ſans point de doubte no⁹ le pouuons nommer Beau, Bon, Bien-heureux, & Dieu, ſelon le iugement d'Agathon & des autres, qui ont parlé cy deſſus: & parce qu'en l'ame il eſt ja embraſé par la preſence de ce beau rayon, nous ſommes contreins de le nõmer vne certaine affectiõ moyenne entre le Beau & non Beau. Parce que l'ame tandis qu'elle ne reçoit l'image d'aucune belle choſe, elle ne

l'ayme point encores, comme choſe non connue d'elle. Et celuy qui poſſede l'ẽtiere Beauté, n'eſt point eguillonné des eguillons d'Amour. Car qui eſt celuy qui deſire cela dont il iouïſt? S'enſuit dõques qu'en ce tẽps l'ame ſ'embraſe d'Amour ardente, lors qu'ayant trouué quelque ſpectable image de choſe belle, & d'icelle gouſté quelque ſaueur en ſon iugement par tel gouſt eſt incitee à l'entiere poſſeſſiõ d'icelle. Comme ainſi ſoit dõques que l'ame en partie poſſede icelle choſe belle, & en partie en eſt defectueuſe: raiſonnablement en partie elle eſt belle, & en partie non belle. Et en telle maniere nous voulons q̃ par telle meſlãge Amour ſoit vne certaine affection moyenne entre beau & laid, participant de l'vn & de l'autre. Et certainement pour ceſte raiſon Diotime, afin que quelquefois nous retournions à elle, ap-

pelle l'Amour Demon. Parce que comme les Demons ſont eſprits moyens entre les celeſtes & terriens eſprits, ainſi l'Amour tient le milieu entre la Beauté & la priuation d'icelle. Que ſon eſgard ſoit entre la Belle nature & la non-belle, aſſez Iean Caualcant l'a declaré en ſa premiere & ſeconde Oraiſon.

DES AMES DES SFERES & des Demons.

CHAP. 3.

MAIS ie veux que vous cognoiſſiez en quelle maniere les Demons habitent la region moyenne entre le Ciel & la Terre, par les paroles de Diotime en ce banquet & par celles de Socrate au Filebe & au Fedre, & par celles du voyager Athenien au liure des Loix, & de l'Epinomide,

Platon eſtime que toute la machine de ce monde, eſt meuë & gouuernee d'vne ame. Parce que le corps du monde eſt compoſé de tous les quatre Elemẽts, & les parcelles du monde ſõt les corps de tous les animaux. Le petit corps de quelcõque animal eſt parcelle du corps du monde. Et n'eſt point dit petit corps, compoſé de l'entier Element du Feu, Air, Eau ou Terre: mais de certaines parties de ces Elements. Doncques d'autant que le tout eſt plus parfait que la partie, d'autant eſt plus parfait le corps du monde que le corps de quelconque animal. Certainement ce ſeroit vne choſe mal-conuenable que le corps imparfait euſt ame, & le parfait fuſt ſans ame. Qui eſt l'homme ſi ſimple qui die la partie viure, & le tout ne viure point? Donques tout le corps du monde vit, puis que les

Preuue de l'ame du mõde.

corps des animaux viuent qui ſont parties d'iceluy tout. Il eſt beſoin que l'ame de l'Vniuers ſoit vnique, ainſi comme eſt vnique la matiere, & vnique l'edifice. Comme ainſi ſoit donques ſelon l'auis de Platon, qu'il y aye douze Sferes du monde, huict Cieux, & quatre Elements: & que ces douze Sferes ſoyent entre elles ſeparees & diuerſes d'eſpeces, de mouuements & de proprieté: Il eſt neceſſaire qu'elles ayẽt douze ames diuerſes de vertu, & d'eſpeces. Donques l'ame de la premiere matiere ſera vnique, & douze ſeront les Ames des douze Cercles. Qui niera que la Terre, & l'Eau ne viuent, leſquelz donnent vie aux animaux d'eulx engendrez? Que ſi ces groſſieres matieres du monde viuent, & ſont pleines de viuants, pour quelle occaſion l'air & le feu eſtans plus excellẽs, ne doy-

uẽt-ils viure? & auoir par ſemblable leurs animaulx? Et ainſi des Cieulx en ſemblable maniere. Il eſt biẽ certain que nous voyons les animaux du ciel, qui ſont les Eſtoilles, & les animaux de la Terre & de l'Eau: mais ceux du Feu & de l'Air ne ſe voyent pas: d'autant qu'on ne void pas le pur Element du Feu & de l'Air. Mais voicy la difference, qu'il y a en la terre deux generations d'animaux, raiſonnables, & brutaulx. Et ſemblablement en l'Eau. Conſideré que l'Eau eſtant corps plus digne que la Terre, ne doibt pas eſtre moins abondant d'animaux raiſonnables que la Terre. Mais les dix Cercles d'audeſſous par leur excellence ſont ſeulement ornez d'animaux raiſonnables. L'ame du Monde, c'eſt à dire de la premiere matiere, & les ames des dou-

ze Sferes, & des Eſtoilles, parce que elles ſuyuent ſouuerainement Dieu, & les diuins Anges, ſont par les Platoniques nommez Dieux mõdains. Et les animaux qui ſous le Cercle de la Lune habitent la region du Feu Etheré, ſe nomment Demons: & pareillement ceux de l'Air pur: & ainſi de ceux de l'air nuageux qui eſt pres de l'Eau. Et les animaux raiſonnables qui habitent la terre, ſont nommez hommes. Les Dieux ſont immortels & impaſſibles: les hommes ſont paſſibles & mortels: les Demons certainemẽt ſont immortels, mais ils ſont paſſibles. Ils n'attribuent pas pourtant aux Demons les paſſions corporelles: mais bien certaines affections de l'ame, par leſquelles ils ayment les hommes bons, & ont en hayne les meſchants. Et ſ'entremeſlent amiablement & ardemment à gouuerner

les choſes inferieures, & meſmemẽt les humaines. Tous ceux-cy entant qu'à ceſt office & deuoir apparoiſſent bons. Et encores partie des Platoniques enſemble auecques les Theologiens Chreſtiens veullent qu'il y aye quelque nombre de malins Demons, mais icy ne ſe diſpute point pour le preſent des malins, & les bons qui ont de nous la garde ſont d'vn nom propre & conuenable nommez par S. Denis Areopagite Anges gouuerneurs du monde inferieur, ce qui ne diſcorde point de la ſentence de Platon. Nous pouuons encores ſelon l'vſage de S. Denis appeller Anges miniſtres de Dieu les eſprits que Platõ nomme Dieux, & les ames des Sfreres, & des Eſtoilles. Ce qui n'eſt point diſcordant de Platon. Parce qu'il eſt manifeſte en ſon x. liure des Loix, qu'il n'enferme

pas ces ames es corps des Sferes, ainſi que ſont enfermees en leurs corps les ames des animaux terriens. Mais il afferme qu'ils ont eſté de Dieu doüez d'vne ſi grãde vertu qu'ils peuuent enſemble & ioüir de Dieu, & ſans aucun trauail ou ennuy, ſelon la volõté de leur pere regir & mouuoir les cercles du monde: & les mouuãt facilement gouuerner les choſes inferieures. Si qu'entre Platon & ſainct Denis y a difference de paroles pluſtoſt que de ſentence.

DES SEPT DONS QVI DESCENdent de Dieu aux hommes par le moyen des Miniſtres de Dieu.

CHAP. 4.

LES idees de toutes choſes ſont en la Penſée diuine, & à icelles ſeruent les Dieux mondains; & aux dons des Dieux

ſeruent les Demons. Par-ce que du ſupreme au plus bas degré de la nature, toutes choſes paſſent par moyẽs conuenables, en telle ſorte que les idees qui ſont conceuës en la Penſée diuine, communiquẽt aux hommes leurs dons par le moyen des Dieux & des Demõs. Et ſont ces dons principalement ſept en nombre : Subtilité de contempler, Puiſſance de gouuerner, animoſité, Clarté de ſens, Ardeur d'amour, Pointe ague d'entendement pour interpreter, & fecondité d'engendrer. Dieu contient en ſoy principalement la force de ces dons : apres il concede ceſte puiſſance aux ſept Dieux qui meuuent les ſept Planettes : leſquels ſont par nous nommez les ſept Anges qui tournent à l'entour du throne de Dieu: de mode que chaſcuns reçoiuẽt d'vn don plus que d'vn autre ſelon la proprieté de

leur nature. Et ces Dieux distribuent les dons aux ordres des Demons à eux soumis selon la mesme proportion. Certainement Dieu infond ces dons aux ames dés le cõmencement quand de luy elles naissent: & les ames descendent és corps du Cercle Laité par le Cancre, & se contournent* en vn voile celeste & luisant, auquel estans enueloppees elles s'enfermẽt dans les corps terriens. Par-ce que l'ordre naturel requiert q̃ l'ame tresspure ne se conjoigne à ce corps impur, sinon par le moyen d'vn pur voile, lequel estãt moins pur que l'ame, & plus pur que ce corps grossier est estimé des Platoniques estre vn fort commode accouplement de l'ame auec le corps terrien. Dõt auient que les ames des Planettes à noz ames, & leurs corps à noz corps confermẽt & fortifient ces sept dons,

*Il entend le corps Ætheré, que les secrets Auditeurs de Moyse appellent Gufa kadisça c'est le corps saint.

qui du commẽcement nous ont eſté donnez de Dieu. Au meſme office & deuoir ſont attentiues & embeſongnees autre-tant de natures de Demons, qui ſe tiennent au milieu entre les celeſtes & les hommes. Saturne fortifie le don de la contemplation par le moyen des Demons Saturnins. Iuppiter la puiſſance du gouuernement & de l'empire par le miniſtere de ſes Demons Iouiaulx. Et ſemblablemẽt Mars par les Martiaux fauoriſe la grandeur de courage. Le Soleil à l'ayde des Demons Solaires illuſtre la clarté des ſens & des cõceptions, dont ſ'enſuit la puiſſance de deuiner. Venus par les Veneriẽs Demons incite à l'Amour. Mercure par les Mercuriaux dreſſe l'eſprit à interpreter & prononcer. Finalement la Lune par le moyen de ſes Lunaires Demons augmente l'office de la ge-

neration. Et bien qu'à tous les hommes ils concedẽt faculté de ces choſes, ſi eſt-ce qu'ils les conferent plus ſpeciallement à ceux, en la conception & natiuité deſquels ſelon la diſpoſition du Ciel ils ont plus de ſeigneurie. Leſquelles choſes combien qu'en verité venans de diſpoſition diuine elles ſoyent honneſtes, neantmoins elles peuuẽt quelquefois ſembler déshonneſtes, quand nous n'en vſons pas droitement. Ce qui eſt manifeſte en l'vſance du gouuernemẽt, grandeur de courage, Amour, & generatiõ. Dõques l'inſtinct d'Amour (pour abreger) eſt concedé du ſouuerain Dieu, & de Venus qui ſe nomme Deeſſe, & de ſes Veneriens Demons. Et parce qu'il deſcẽd de Dieu, il ſe peult nommer Dieu ou Diuin: & d'autãt qu'il eſt confermé des Demons, il ſe peult appeller Demonial.

Pour

Pour laquelle cauſe, raiſonnablemẽt il eſt nommé par Agathon Dieu, & par Diotime Demon, ie dy, Demon Venerien.

DES ORDRES DES DEMONS VENERIENS, & en quelle maniere ils dardent l'Amour.

CHAP. 5.

ON dit que le Demon Venerien eſt de trois ſortes. Les Platoniques mettent le premier en la Venus Celeſte, c'eſt à dire en l'intelligence de la Penſee Angelique. Le ſecond en la Venus Vulgaire, qui ſignifie celle puiſſance d'engendrer, qui eſt en l'ame du mõde. Leſquels ſe nommẽt deux Demons: parce qu'ils ſont au milieu entre la beauté & priuatiõ d'icelle, comme nous auons touché

cy deſſus,& le demonſtrerons encor plus clairement par cy apres. Le tiers Amour eſt l'ordre des Demons, qui accompagne la Planette de Venus. Ceſtuy cy encor ſe diuiſe en trois ordres : Aucuns ſont aſſignez à l'element du Feu, aucuns autres à l'element de l'Air tres pur, aucuns à l'Air plus groſſier & nuageux : & tous ſe nõment Heroës, qui ſignifie Amoureux, lequel vocable Heroës vient d'vn mot Grec, qui eſt Ἔρως, Eros, qui ſignifie Amour. Les premiers Demons dardent leurs fleches és hommes, dans leſquels domine la cholere, qui eſt vne humeur embraſee. Les ſeconds ſur ceux eſquels domine le ſang, qui eſt humeur aëree. Les tiers en ceux eſquels domine le flegme, & la melancholie, qui ſont humeurs aqueuſes & terreſtres. Et combien que tous les hommes ſoyent ferus

Le nom de Heroës ſe peut deduire de l'Hebreu Horin, cõme ils diſent Bene Horin les fils des Nobles, les Heroïques, ou Heroins.

des ſagettes de Cupidon, neãtmoins quatre gẽres d'hommes en ſont plus bleſſez que les autres: Car Platon demonſtre au Fedre que celles ames ſont fort dardees des ſagettes d'Amour, leſquelles ſuyuent Iuppiter, Febus, Mars, ou Iunon: & icy Iunon ſignifie Venus. Et elles eſtans enclinees à l'Amour dés le commencement de leur generation, il dit qu'elles ayment ſouuerainemẽt les hommes qui ſont nez ſoubs les Eſtoilles meſmes. De là vient que les Iouiaulx aux Iouiaulx, les Martiaulx aux Martiaulx, & ainſi aucuns autres à d'autres portẽt vne affection tres-grãde.

DE LA MANIERE DE *ſ'enamourer.*

CHAP. 6.

CE que ie diray en l'exemple d'vn, entendez-le des autres. Chaſcune ame qui ſous la ſeigneurie de Iuppiter deſcend au corps terrien conçoit en deſcendant vne certaine figure de fabriquer vn homme conuenãt à l'eſtoille de Iuppiter : laquelle figure elle engraue fort proprement en ſon corps Etheré, qui eſt treſ-bien agencé & accommodé à la receuoir. Et ſi pareillement elle trouue en terre vne ſemence temperee, en icelle auſſi elle depeint la tierce figure fort ſemblable à la ſecõde & à la premiere. S'elle trouue le contraire, elle ne ſera pas ſemblable. Il auient ſouuent que deux ames ſeront deſcendues, Iuppiter regnant, combien qu'en diuers temps, & l'vne d'icelles eſtant echeuë en terre à ſemence accommodee aura ſon corps parfaitement figu

ré ſelon les Idees de la premiere. Mais l'autre ayant trouué matiere inepte, aura bien encommencé le meſme ouurage, mais ne l'aura pas accomply auecques ſi grande ſimilitude à l'exemple de ſoymeſme. Ce corps là eſt plus beau que ceſtuy-cy. Mais tous les deux par vne certaine reſemblance de nature ſe plaiſent mutuellement. Il eſt vray que celuy plaiſt d'auãtage qui eſt entr'eux iugé le plus beau. Dont il auient que chacun aime principallement, non quiconque eſt tres-beau, mais aime les ſiens, ie dy ceux qui ont eu natiuité ſemblable, encores qu'ils ne fuſſent pas ſi beaux que pluſieurs autres. Et pourtant ainſi cõme nous auons dit, ceux qui ſont nez ſous vne meſme eſtoille ſont diſpoſés en telle maniere: que l'image du plus-beau d'entr'eux entrant par les yeux en l'ame de ceſt

autre ſy conforme entieremẽt aueques vne certaine image formee dés le commencement de la generation tãt au voile celeſte de l'ame, comme au ſein de l'ame. L'ame de ceſtuy ainſi frappee, recognoiſt comme choſe ſienne l'image de celuy qu'elle r'encontre: laquelle eſt preſque entierement telle qu'elle la contient en ſoymeſme dés le commencement, & qu'elle auoit ja voulu l'engrauer en ſon corps, mais elle n'auoit peu. Laquelle ſoudain elle fiche en ſon image interieure. Et ſi quelque partie luy manque & default, reformant elle la rend meilleure à la parfaite forme du corps Iouial. Et depuis ayme ceſt image ainſi reformee, cõme ſon ouurage propre: delà vient que les amãts ſont tant engãnez & trompez, qu'ils iugẽt la perſonne aymee eſtre plus belle qu'elle n'eſt. Par-ce qu'à-

trait de temps ils ne voyent point la choſe aymee en la propre image perceuë par les ſens, mais ils la voyẽt en l'image ja formee de leur ame à la ſemblance de leur Idee. Ils deſirent auſſi continuellement veoir ce corps duquel ils ont prinſe telle image. Car bien que l'ame (encor qu'elle ſoit priuee de la preſence du corps) en ſoy neantmoins conſerue l'image d'vn tel: & bien que quant à elle, elle luy ſoit à ſuffiſance: toutesfois les eſprits & les yeux qui ſont inſtruments de l'ame, ne conſeruẽt pas telle image. Sans doubte il y a trois choſes en nous, Ame, Eſprit, & Corps. L'ame & le corps ſont de nature moult diuerſe, & ſe conioignẽt enſemble par le moyen de l'eſprit: Lequel eſt vne certaine vapeur treſſubtile & luiſãte engẽdree par la chaleur du cueur de la plus ſubtile par-

tie du ſang. Et de là eſtãt repãdue par tous les mẽbres elle prẽd la vertu de l'ame, & la cõmunique au corps. Elle perçoit auſſi par les inſtruments des ſens les images des corps de dehors, leſquelles images ne ſe peuuẽt ficher en l'ame: parce que la ſubſtãce incorporee, qui eſt plus excellente que les corps, ne peut eſtre formee d'iceux par la reception des images. Mais l'ame eſtãt preſente à l'eſprit en toute partie, void legeremẽt les images des corps reluiſants en l'eſprit ainſi qu'en vn miroir, & par icelles iuge des corps. Et telle cognoiſſance eſt nommee Sens par les Platoniques. Et pendant qu'elle y regarde, par ſa vertu elle cõçoit en ſoy images ſemblables à icelles, & encor plus pures. Et telle conception ſe nomme imagination & fantaſie. La memoire cõſerue les images conceües en ce lieu.

Et pourtant l'œil de l'entendement eſt ſouuẽt incité à regarder les Idees vniuerſelles de toutes les choſes, leſquelles il contiẽt en ſoy. A ceſte cauſe l'ame tandis qu'elle regarde auec le ſens vn certain homme, & qu'elle le conçoit auec l'imagination, communement par ſon Idee & notion ennee elle contemple auec l'entẽdement la nature & diffinition commune à tous les hommes. Donques à l'ame conſeruãt l'image de l'homme beau (ie dy l'image en elle vne ſeule fois conceüe) & l'ayant reformee, ſuffiroit bien d'auoir veu quelquefois la perſonne aymee. Neantmoins à l'œil & à l'eſprit eſt requiſe la perpetuelle preſence du corps exterieur: afin que par l'illuſtration d'iceluy continuellement ils ſ'illuminent, ſe confortent & ſe delectent. Leſquels comme miroirs prennent

l'image par la preſence du corps, & par l'abſence la delaiſſent. Ceux-cy donques par leur poureté cherchent la preſence du corps: & l'ame le plus ſouuent leur voulant ſeruir eſt contreinte deſirer icelle meſme.

DE LA NAISSANCE D'AMOVR.

CHAP. 7.

MAis il eſt maintenãt tẽps de retourner à Diotime. Comme ainſi ſoit doncq que ceſte-cy diſoit pour les cauſes que nous auons amenees, Amour eſtre au nõbre des Demons, en ceſte maniere elle demonſtra ſon origine à Socrate. Le iour de la naiſſance de Venus ſeſtãt trouué au Bãquet Potus fils du Conſeil yure pour auoir beu du Nectar, il ſe conioignit auecques Penie au verger de Iuppi-

ter. De laquelle conionction naſquit Amour le iour de la natiuité de Venus. C'eſt à dire, quand la penſee de l'Ange, & l'ame du Monde, leſquelles pour la raiſon ſuſdite nous nommons Venus, naiſſoient de la ſouueraine maieſté de Dieu, les Dieux eſtoient au Banquet: C'eſt aſçauoir, Celius, Saturne & Iuppiter ja ſe repaiſſoiẽt de leurs propres biens. Car quand l'intelligence en l'Ange, & la vertu d'engendrer en l'ame du Monde, leſquelles proprement nous appellons deux Venus, venoient en lumiere, ja eſtoit le Dieu ſupreme que nous appellõs Celius: eſtoit auſſi l'eſſence & la vie en l'Ange, leſquelles nous appellons Saturne & Iuppiter; &pareillemẽt eſtoit en l'ame du Mõde la cognoiſſance des choſes ſupernelles, & l'agitation des corps celeſtes; leſquels auſſi nous nommons

Myſtere du Paradis des delices, ou Gan Eden, voilé par Platon.

Saturne & Iuppiter. Porus & Penie ſignifient abondance & pauureté; Porus fils de Conſeil eſt l'eſtincelle du ſouuerain Dieu. Certainement Dieu ſe nomme Conſeil, & fontaine de Conſeil: par-ce que c'eſt la verité & la bonté de toutes choſes, par la ſplẽdeur duquel tout conſeil deuiẽt vray: pour duquel obtenir la bonté tout conſeil ſe dreſſe. Le verger de Iuppiter ſ'entend la fecondité de la vie Angelique, auquel quand Porus y deſcend, c'eſt à dire, le ray de Dieu, cõioint auecques Penie, qui eſt auec la pauureté laquelle eſtoit premieremẽt en l'Ange, il cree l'amour. L'Ange premierement par iceluy Dieu eſt & vit. Entant que ces deux choſes eſſence & vie, il ſe nomme Saturne & Iuppiter. Il a encor la puiſſance d'entẽdre: laquelle ſelon noſtre iugemẽt ſe nõme Venus, Ceſte puiſſance ſi el-

le n'eſt illuminee de Dieu eſt de ſa nature informe & obſcure : ainſi cõme eſt la vertu de l'œil auãt qu'à luy paruienne la lumiere du Soleil. Nous eſtimons que ceſte obſcurité ſoit Penie quaſi poureté & defaillãce de lumiere. Mais ceſte vertu d'entendre par vn ſien certain inſtinct naturel ſeſtãt tournee vers le Pere, reçoit de luy le ray diuin, qui eſt Porus & l'abõdance, dans lequel non autremẽt qu'en vne certaine ſemence ſe renferment les cauſes de toutes choſes. Par les flammes de ce ray ſ'embraſe le naturel inſtinct. Ceſt embraſemẽt & ceſte ardeur qui naiſt de l'obſcurité de la premiere, & de l'eſtincelle qui ſ'y ioinct de ſur-croiſt, eſt l'Amour né de poureté & de richeſſe. Il eſt engendré au verger de Ioue, c'eſt à dire, ſous l'ombre de la vie. Comme ainſi ſoit que ſoudain depuis la

vigueur de la vie luy naiſſe treſ-ardẽt deſir d'entendre. Mais pourquoy eſt-ce qu'ils induiſent Porus eſtre yure de Nectar? Parce qu'il bronche & paſſe par la rouſee de la viuacité diuine. Mais pourquoy eſt-ce que l'Amour eſt en partie riche, & en partie poure: Par-ce que nous n'auons pas accouſtumé de deſirer les choſes leſquelles ſont entieremẽt en noſtre poſſeſſion, ny celles auſſi, leſquelles nous manquent du tout. Et veu que chaſcun cherche la choſe qui luy deffault, celuy qui entierement la poſſede, à quel propos chercheroit il plus outre? Et poſé qu'aulcun ne deſire les choſes deſquelles il n'a point de cognoiſſance, il eſt neceſſaire qu'en quelque ſorte nous ayons notice de la choſe que nous aymons. Et ne ſuffiſt pas encores d'en auoir quelque notice, par-ce que

ſouuent nous auons en hayne plu-
ſieurs choſes qui nous ſont cognues.
Mais il eſt beſoin auſſi que nous eſti-
mions qu'elle nous doyue eſtre vtile
& plaiſante. Et ne ſemble pas encor
que cela nous induiſe à vne grande
bienueillãce, ſi premierement nous
ne iugeons qu'aiſement nous pou-
uons obtenir ce que nous penſons
eſtre plaiſant & agreable. Quicon-
ques donc ayme quelque choſe, cer-
tes il ne la poſſede pas entierement.
Neantmoins il la cognoiſt auecques
la cogitatiõ de l'ame, & la iuge plai-
ſante & a eſpoir de la pouuoir obte-
nir. Ceſte cognoiſſance, iugement
& eſperance eſt comme vne antici-
pation du bien abſent. Car il ne deſi-
reroit point, ſi ceſte choſe ne luy plai
ſoit : ny ne luy plairoit point ſi d'elle
il n'auoit eu prenotion & auant-co-
gnoiſſance. Conſideré donques que

les Amants ont en partie ce qu'ils deſirẽt & en partie non, nõ ſans propos on dit l'amour eſtre meſlé d'vne certaine poureté & richeſſe. A ceſte cauſe la ſupernelle Venus embraſee par ce premier gouſt du ray diuin, & trãſportee par amour à l'entiere plenitude de toute la lumiere, par ceſt effort ſ'approchant de ſon pere aueques plus grãde efficace ſoudain reſplendit ſouuerainement par la treſpleine ſplendeur d'iceluy. Et ces raiſons de toutes les choſes, leſquelles eſtoient premieremẽt en ce rayon (q̃ nous nõmõs Porus) cõfuſes & enuelopees: ja ſ'approchãs de la puiſſance de Venus, reluiſent plus claires & plꝰ diſtinctes. Et preſque telle proportiõ qu'a l'Ange à Dieu, l'a auſſi l'Ame du Monde à l'Ange & à Dieu : Par-ce qu'icelle ſe reployant aux choſes ſuperieures, pareillement d'icelles receuant

ceuant le rayon, ſembraſe: & ſembraſant engendre l'amour meſlé d'abondance & de cherté. Eſtant doncq ornee de la forme de toutes choſes à l'exẽple & patron d'icelles elle meut les Cieux. Et auecques ſa puiſſance d'engendrer, engendre ſemblables formes à elles en la matiere des Elements. Icy derechef nous voyons encores deux Venus. L'vne eſt la force de ceſte ame de congnoiſtre les choſes ſuperieures: l'autre eſt ſa force de procreer les choſes inferieures. La premiere n'eſt pas propre de l'Ame, ains eſt vne imitation de la contemplation angelique. La ſecõde eſt propre de l'Ame. Et pourtant chaſque fois que nous mettons Venus en l'Ame, nous entendons ſa force naturelle, laquelle eſt ſa propre Venus: & quand nous en mettons deux, nous entendons que l'Ame ſoit auſſi com-

mune à l'Ange, & l'autre ſoit propre de l'ame: Soient doncques deux Venus en l'Ame, la premiere Celeſte: la ſeconde Vulgaire. Que toutes deux ayent l'amour: la Celeſte aye l'amour à pourpẽſer la diuine Beauté: la Vulgaire aye l'amour à engẽdrer la Beauté meſme en la matiere du Monde. Car tel ornement qu'elle void, tel le veult-elle dõner (autãt que ſon pouuoir ſ'eſtend) à la machine du Monde. Ainçois l'vne & l'autre eſt tranſportee à engendrer la Beauté. Mais chaſcune à ſa mode. La celeſte Venus ſ'efforce de depeindre en ſoymeſme auecques ſon intelligence l'expreſſe ſimilitude des choſes ſuperieures. La Vulgaire ſ'efforce en la matiere mõdaine enfanter & produire la beauté des choſes diuines, qui eſt en elle conceüe par l'abondance des ſemences diuines. Nous appellons le premier

amour quelquefois Dieu, parce qu'il se dresse aux substances diuines. Mais le plus souuẽt nous le nõmõs Demõ, d'autant qu'il est au milieu entre la poureté & l'abondance. Le second Amour nommons-nous tousiours Demon, par-ce qu'il semble qu'il aye vne certaine affectiõ enuers le corps auecques laquelle il est inclinable vers la prouince inferieure du monde. Et ceste affection est estrange de Dieu, & conuenable à la nature des Demons.

COMME ÉN TOVTES LES AMES il y a deux Amours: & aux nostres y en a cinq.

CHAP. 8.

CEs deux Venus & ces deux Amours non seulemẽt sont en l'ame du mõde, mais aussi aux ames des Sferes, Estoilles, de-

mons, & Hommes. Et comme ainſi ainſi ſoit que toutes les ames auecques ordre naturel ſe r'apportent à l'ame premiere: Il eſt neceſſaire que les ames de toutes ſe r'apportent pareillement à l'amour d'icelle, ſi qu'en quelque ſorte elles dependent d'iceluy. Pour laquelle cauſe nous nõmons ces amours ſimplement Demons. Et celuy appellons-nous le grand Demon ſelon l'vſage de Diotime lequel par tout le monde Vniuers pouruoit à chaſcun, & ne laiſſe point appareſſer les cœurs: ains en toute partie les adreſſe à l'aymer. Et en nous ne ſont pas ſeulement deux amours mais cinq. Les deux amours extremes ſont nommez Demõs. Les trois amours du milieu ſont appelez non ſeulement Demons, mais auſſi affections. Certainemẽt en la Penſee de l'homme eſt vn certain amour de veoir la Beauté diuine: & par les e-

guillõs de ceſtuy nous ſuiuõs les eſtudes de filoſofie, & les offices de la iuſtice & de pieté. Il y a d'auãtage en la puiſſãce d'ẽgẽdrer vn eguillõ caché à engẽdrer enfãs & eſt ceſt amour perpetuel duquel no⁹ ſõmes cõtinuelle mẽt incitez àengrauer en l'effigie des enfãs quelque ſimilitude dela beauté ſupernelle. Ces deux amours ſont en nous perpetuels. Ces deux Demons leſquels Platõ dit eſtre touſiours preſents à noz ames (deſquels l'vn nous tire en hault, & l'autre en bas) l'vn ſe nomme Calodemõ, qui ſignifie bon Demon, l'autre Cacodemõ qui ſ'entend malin Demon. Veritablement tous deux ſont bons : Par-ce que la procreation des enfans eſt neceſſaire & honneſte, comme la recherche de la verité. Mais l'occaſion pourquoy le ſecond Amour ſe nomme maling Demon, c'eſt d'autant que noſtre v-

Les Hebreus les nomment Iezzer Lob, & Iezzer Raá.

ſage deſordonné bien ſouuent nous trouble, & diuertit l'ame à miniſteres auilis la retirant de ſon bien principal, lequel conſiſte en la ſpeculatiõ de la verité. Au milieu de ces deux il y a trois autres amours en nous. Leſquels d'autant qu'ils ne ſont pas treſfermes en l'Ame, comme ces deux: ains cõmencent, croiſſent, diminuẽt, defaillent, ſe nomment plus droitement mouuemens & affections, que Demons. De ces trois amours l'vn eſt proprement au milieu entre les deux extremes ſuſdits : les autres deux penchent plus à l'vne extremité, qu'à l'autre. Certainement quand la figure de quelque corps, pour eſtre la matiere bien preparee, eſt principalement telle que la diuine Penſee la contient en ſon idee, ſe repreſentant deuant les yeux, par les yeux elle penetre en l'eſprit, & ſoudain plaiſt à

l'ame. Car elle eſt conſonãte aux raiſons, leſquelles cõme exemplaires de la meſme choſe ſe cõtiennent en noſtre entendement, & en la puiſſance d'engendrer: Et ſont du commencement de Dieu en nous infuſes. D'icy naiſſent ces trois Amours. Parce que nous ſommes engendrez & eleuez auec inclination à l'vne des trois vies: c'eſt à dire, ou à la vie cõtẽplatiue, ou actiue, ou voluptueuſe. Si nous ſommes faits enclins à la contemplatiue, ſoudain par l'aſpect de la forme corporelle nous nous eſleuons à la cõſideration de la ſpirituelle & diuine. Si à la voluptueuſe, ſoudain par la veüe nous tombons en la concupiſcence du touchement. Si à l'actiue & moralle, nous perſeuerons ſeulemẽt en la delectation de voir & de conuerſer. Les premiers ſont tant ingenieux qu'ils ſ'eſleuent tres hault. Les

derniers ſont tant groſſiers qu'ils tre buſchẽt en l'abiſme. Ceux du milieu demeurent en la moyenne region. Donques tout Amour commence par la veuë, comme chante le Poëte, Si ne le ſçais, l'œil eſt guide en Amour. Mais l'Amour du cõtemplatif de la veuë ſ'eſleue à l'entendemẽt. L'Amour du voluptueux de la veüe deſcend au touchement: l'Amour de l'actif demeure en la veüe: l'Amour du contemplatif ſe nomme diuin: celuy de l'actif humain: & celuy du voluptueux, Beſtial.

QVELLES PASSIONS SONT ES Amants par occaſion de la mere d'Amour.

CHAP. 9.

IVSQVES icy nous auons declaré l'Amour eſtre Demon, engendré de poureté & d'abondãce: & eſtre diuiſé en cinq eſpeces. Pour l'aduenir nous declarerons ſelõ les paroles de Diotime quelles affectiõs & paſsiõs naiſſent és Amants de ceſte telle nature d'Amour. Voicy les paroles de Diotime. Parce que l'Amour eſt né au iour Natal de Venus, pourtant il enſuit Venus, & appette les choſes belles, d'autant que Venus eſt tresbelle: & parce qu'il eſt fils de la poureté, pourtant il eſt aride, maigre, & deffait: il a les pieds nuds, il eſt humble, ſans maiſon, ſans lict, & ſans couuerture aucune. Il dort aux huis, en

la voye,au ciel ſerein,&eſt touſiours neceſſiteux. Et parce qu'il eſt fils de l'abondance,pourtant il tend les lacs aux perſonnes belles & bonnes. Il eſt maſculin,hardy,fier, vehement, fin, accort, apipeur, & touſiours va tiſſant & ourdiſſant nouuelles toiles. Il eſt ſtudieux en la prudence, facõd au parler: & par tout le cours de ſa vie il va philoſophant. Il eſt enchanteur, il enſorcele par les yeux: il eſt puiſſant,malicieux, & Sofiſte. Il n'eſt pas du tout immortel ſelon ſa nature,ny du tout mortel. Ains ſouuentesfois en vn meſme iour il germe & vit: ce qu'il fait chaſque fois que la matiere luy abonde. Quelque fois il manque,& de nouueau ſe rauigoure par la nature de ſon Pere. Et ce qu'il a conquis,meſmes ſ'enfuit de luy. Parquoy l'Amour n'eſt ne mendiant ny riche: & eſt mis au milieu entre

la Sapience & l'Ignorance. Iuſques icy parle Diotime. Nous expoſerons ſes paroles auec telle brieueté qu'il nous ſera poſſible. Les ſuſdictes conditions encor qu'elles ſoyent en toutes les generations d'Amour : neantmoins elles ſe trouuent clairement és trois du milieu, comme plus manifeſtes. Eſtant engendré au iour natal de Venus, il ſuit Venus: c'eſt à dire eſtant l'Amour engendré enſemble aueques les ſupernels eſprits, leſquels nous appellons Veneriens, remene conuenablemẽt noz ames aux choſes ſupernelles. Il deſire les choſes belles, parce que Venus eſt tresbelle. C'eſt à dire, il embraſe les ames du deſir de la ſouueraine & diuine Beauté. Eſtãt iceluy né en ces eſprits, leſquels pour eſtre plus prochains de Dieu, ſont illuſtrez de l'ornement de Dieu, & nous releuent aux meſmes

rayons. En outre, d'autant que la vie de tous les animaulx, & arbres, & la fertilité de la terre cõſiſte au chauld, & en l'humide: voulant Diotime demonſtrer la poureté d'Amour : elle deſigne que l'humeur & la chaleur luy manque, diſant en ces termes: L'Amour eſt aride, maigre, & defait. Qui eſt celuy qui ne ſçache les choſes eſtre arides & ſeiches, auſquelles default l'humeur? Et qui denira que le teint paſle & craſſeux & la iaunisſe ne prouienne du default de chaleur ſanguine? Encores par le lõg Amour les hõmes deuiennent paſles & maigres, d'autant que la force de nature ne peut bien faire deux choſes diuerſes enſemblement. L'intẽtion de l'Amant ſe retourne toute en la cogitatiõ aſſiduelle de la perſonne aymee: & là toute la force & complexion naturelle eſt attentiue: & pourtant la

viãde ſe cuit mal en l'eſtomach. Dõt entreuient que la plus grande partie ſe conſume en ſuperfluité. La moindre eſt enuoyee au foye, laquelle y va crue: & là encores par la meſme raiſon eſt mal cuite & digeree. Et pourtant bien peu de ſang & creu eſt enuoyé par les veines: à cauſe dequoy tous les mẽbres amaigriſſent & deuiennent paſles, pour y auoir peu de nourriture, & crue. Adiouſtez y que là où l'aſſiduelle intention de l'ame ſe tranſporte, là meſmes volent les eſprits qui ſont le chariot & inſtrument de l'ame. Ces eſprits ſont engendrez de la chaleur du cueur de la plus ſubtile partie du ſang. L'ame de l'aymant eſt rauie vers l'image de l'aymé, qui eſt engrauee en la fantaſie, & vers la perſonne aymee. Vers ceſte-cy ſont auſſi tirez les autres eſprits, & volant là ſ'y conſument cõ-

tinuellement. Parquoy il eſt de beſoing de matiere de ſang pur à recreer ſouuent les eſprits qui continuellement ſe reſoulent. Là où les plus ſubtiles & plus luiſantes parties du ſang ſe logent tout le iour pour refaire les eſprits qui continuellemẽt ſ'enuolent dehors. Pourtant il auient qu'eſtant reſolu le ſang pur & clair, reſte ſans plus le ſang maculé, groſſier, & noir. De là le corps ſe ſeiche & deuient bleſme: de là les amants deuiennent melancholiques, d'autãt que l'humeur melancholique ſe multiplie par le ſang ſec, groſſier & noir. Et telle humeur aueques ſes vapeurs remplit la teſte, deſeche le cerueau, & ne reſiſte iour ny nuict d'affliger l'ame d'images noires & eſpouuentables. Ce qui auint à Lucrece Philoſophe Epicurié par lõg amour. Lequel d'Amour premieremẽt, puis de

la fureur de folie angoiſſé ſe tua ſoy-meſme. Ce ſcandale aduient à ceulx leſquels vſent mal de l'Amour : & tranſportent ce qui eſt de la contemplation à la concupiſcence du touchement. Car plus facilement eſt ſupporté le deſir de voir, que la conuoitiſe de voir & de toucher. Ce qu'obſeruans les antiques Medecins diſent que l'Amour eſt vne eſpece d'humeur melancholique, & de folie. Et Raſis Medecin commande qu'il ſe guariſſe par accouplement mutuel, ieune, yurõgnerie & exercice. Et non ſeulement l'Amour fait deuenir les hommes tels que nous auons dit : mais auſſi ceux qui ſont tels par nature, ſont enclins à l'Amour. Et tels ſont ceux-là eſquels ſeigneurie l'humeur cholerique ou melãcholique. La cholere eſt chaulde & ſeiche : la melãcholie eſt ſeiche & froide. Celle

là tient au corps le lieu du feu, & celle cy le lieu de la terre. Et pourtant quand Diotime dit aride & ſec, elle entend l'homme melancholique à la ſemblance de la terre. Et quand elle dit, haue & iaunaſtre, elle entend l'hõme cholerique à la ſemblãce du feu. Les choleriques par impetuoſité de l'amour enflammé ſe fourrent en aymer comme en vn precipice. Les melãcholiques par la pareſſe de l'amour terreſtre ſont à aymer plus tardifs. Mais par la ſtabilité de l'humeur ſuſdicte, puis apres qu'ils ont dõné dans les rets ils ſ'y enueloppẽt vn fort lõg temps. A bon droit doncques l'Amour eſt depeint aride & iaunaſtre, cõme ainſiſoit que ceux qui ſont tels ayent accouſtumé de ſ'addonner à l'amour plus que les autres. Et croy que cela procede de ce que les choleriques ardent par l'embraſemẽt de la cho-

la cholere : & les melancholiques ſe rongent pour l'aſpreté de la melancholie. Ce que l'Ariſtote afferme au ſeptieſme liure des Ethiques: de ſorte que l'humeur moleſte afflige touſiours l'vn & l'autre : & les contraint à chercher quelque confort & ſoulas treſgrãd & cõtinuel, cõme vn remede contre la continuelle faſcherie & ennuy de l'humeur. Ce ſoulas ſe trouue principalement aux plaiſirs de la Muſique & de l'art amatoire. Par-ce que nous ne pouuons continuellement entendre à quelconque delectation tant comme aux conſonances Muſicales, & conſiderations de beauté. Les autres ſens ſe ſoulent bien toſt, mais la veüe, & l'ouye ſ'egayẽt plus long-temps de voix & de peinture vaine. Et les plaiſirs de ces deux ſens non ſeulement ſont plus longs, mais auſſi plus conuenables à

la complexion humaine: car il n'y a rien plus conuenable aux eſprits du corps humain que les voix & les figures des hommes, ſpeciallement de ceux qui non ſeulement par reſemblance de nature, mais auſſi plaiſent par grace de beauté. Et pourtant les choleriques & les melancholiques enſuyuent bien fort les delectations du chant & de la forme cõme l'vnique remede & cõfort de leur complexion treſ-ennuyeuſe. Et pourtant ils ſont enclins aux attraits de l'Amour. Cõme Socrate lequel fut iugé par Ariſtote eſtre de complexion melancholique, & fut ceſtuy addonné à l'Amour plus qu'aulcũ homme, ainſi que luy meſme confeſſoit. Le meſme pouuons nous iuger de Safon Poëteſſe, laquelle ſe depeint ſoy-meſme melancholique & enamouree. Et noſtre Vergile auſſi, qui

par ſon effigie fut cholerique, bien qu'il veſcuſt treſchaſte, iuſques à en remporter le nom de Parthenias, qui ſignifie le Virginal, ſi eſt-ce que touſiours il veſcut en Amour. L'AMOVR A LES PIEDS NVDS. Diotime depeint l'Amour auecques les piedz nuds: parce que les Amants ſont tant occupez aux choſes amatoires, qu'en toutes leurs autres affaires priuees & publiques ils n'vſent d'aucune prudence ny preuoyance. Ains ſans preuoir aucun danger ſe laiſſent tranſporter temerairement. Et pourtant en leur maniere de proceder, ils ſe rencontrẽt en beaucoup de perils, non autrement que celuy lequel allant ſans eſcarpes eſt ſouuẽt offenſé des pierres, & des eſtocs ou eſpines. HVMBLE, le vocable Grec Camepeptij, ſignifie volant à bas: & ainſi Diotime figure l'Amour: parce

qu'elle void les Amoureux n'vſans pas bien de l'Amour viure ſans ſentimẽt, & par ſoucis & cures fort auilis, perir les plus grands biens. Ceulx cy ſ'adonnent aux perſonnes aymees de telle ſorte qu'ils ſ'efforcẽt ſe transferer en elles, & les contrefaire touſiours en paroles & en geſtes. Or qui eſt celuy qui contrefaiſant chaſcun iour les filettes & les petits garſons, ne deuienne feminil & enfançon? & qui faiſant ainſi ne deuiendroit enfant & fillette? SANS MAISON.

La maiſon du Penſer humain eſt l'ame: la maiſon de l'ame eſt l'eſprit: la maiſon de l'eſprit eſt le corps. Trois ſont les habitateurs, trois les maiſõs. Chaſcun de ceux-cy pour l'Amour ſort de ſa maiſon. Parce que tout pẽſer de l'amant ſe retorne pluſtoſt au ſeruice de l'aymé, qu'à ſon bien propre. Et l'ame laiſſe en arriere le mini-

ſtere de ſon corps, & ſ'efforce d'outrepaſſer au corps de l'aymé. L'eſprit qui eſt chariot de l'ame, pendant que l'ame eſt ententiue ailleurs, luy meſme auſſi ſ'enuolle ailleurs: de ſorte q̃ le penſer ſort de ſa maiſon, l'ame en ſort, & en ſort l'eſprit. De la premiere ſortie ſ'enſuit folie & ennuy: de la ſeconde ſ'enſuit debilité & creinte de mort. De la tierce ſ'enſuit battement de cueur & ſouſpirs. Et pourtãt l'Amour eſt priué de propre maiſon, de ſiege naturel, de repos deſiré.

SANS LIT ET AVCVNE COVVERTVRE. Cela veut dire qu'Amour n'a où ſe repoſer, ny dequoy ſe couurir. Car comme ainſi ſoit que toute choſe recoure à ſon origine, le feu d'Amour qui eſt embraſé en l'appetit de l'aymé, ſ'efforce de reuoler au corps meſme dont il eſt embraſé: par laquelle impetuoſité volãt il em-

porte auec ſoy l'appetit & l'appetant. O ſort cruel des amants ! O vie plus miſerable que toute mort ! Si ja voſtre ame eſtant rauie par la violence d'Amour hors de ſon cõrps, ne depriſe encor la figure de l'aymé, & ſ'en va au Temple de la ſplendeur diuine, où finalement elle ſe repoſera, & ſera raſſaſiee & aſſouuie. SANS COVVERTVRE. Qui deniera que l'Amour ne ſoit nud? car nul ne le peult celer, comme ainſi ſoit que pluſieurs ſignes decouurent les Amoureux, c'eſt à dire le regard ſemblable à celuy du Thoreau & fiché, le parler entre-rompu, la couleur du viſage or iaunaſtre, ores rouge, les ſouſpirs & ſãglots coup ſur coup repetez: ietter çà & là les membres, les continuelles amertumes, le loüer ſans meſure & hors propos, la ſoudaine indignatiõ, ſe vanter beaucoup, la promptitude,

la legereté laſciue, les ſouſpçons vains, les miniſteres auilis & ſeruiles. Finalement comme au Soleil & au Feu la lumiere du ray accompagne le chaud : ainſi de l'intime embraſement de l'Amour, ſ'enſuiuent les indices de dehors. Il dort à la porte. Les portes de l'ame ſont les yeux & les oreilles: d'autant que par icelles pluſieurs choſes entrent en l'ame : & les affects & couſtumes de l'ame ſe manifeſtent clairemẽt par les yeux. Les Amoureux conſument la plus-part du temps à bayer des yeux & des oreilles enuiron l'aymé: & peu ſouuẽt leur Penſee ſe recueille en ſoy, diuagant ſouuent par les yeux & par les oreilles: & pourtãt on dit qu'ils dorment aux portes. On dit auſſi qu'ils GISENT EN LA VOYE. La Beauté du corps doibt eſtre en vne certaine voye par laquelle nous cõ-

mençons à monter à la plus-haulte Beauté. Et pourtãt ceux qui ſe veautrẽt en la fange des plaiſirs charnels, ou bien conſument au guet plus de temps qu'il ne conuient, il ſemble qu'ils demeurent en la voye, & qu'ils ne paruiennẽt point au but propoſé. On dit encor que l'Amour dort au ſerein, & à bon droit. Parce que les Amoureux ſ'occupent en vne choſe ſeule, de ſorte qu'ils ne conſiderent point leurs affaires. Et d'autant qu'ils viuent à l'auenture ils ſont ſoumis à tous les dangers de la fortune: non autrement que ceux qui vont nuds au ciel ſerein, ſont offenſez de toute intemperance de l'Air. Par la nature de la Mere, il eſt touſiours neceſſiteux: eſtant la premiere origine de l'amour de la poureté. Et ne pouuãt entieremẽt chaſſer de ſoy & depouiller ce qui eſt naturel, ſ'enſuit que l'a-

mour eſt touſiours neceſſiteux & alteré. Parce que pẽdant qu'il luy mãque quelque choſe à obtenir, l'Amour boult bien fort, & quand il a tout obtenu, la chaleur ſ'eſteint de l'Amour immoderé.

QVELS DONS ONT LES AMANTS du Pere de l'Amour.

CHAP. 10.

CES choſes ſ'enſuyuent de la poureté qui eſt mere de l'Amour: mais de l'abondãce qui eſt pere d'Amour ſenſuyuent choſes cõtraires aux ſuſdites. Or quelles ſont les choſes contraires, chacun l'entendra ayant entendu les choſes ſuperieures: d'autãt que cy deſſus il eſt deſcrit ainſi, Simple, fait-neant, vil, & ſans armes. Et icy ſe mettent les antitheſes & con-

trarietez de ces qualitez diſant en ceſte maniere: Fin, appipeur, accort, machinateur, inuenteur d'aguets & embuches, ſtudieux de prudẽce, filoſofe, viril, hardy, vehement, facond, magicien, ſofiſte. Car le meſme Amour, lequel en autres affaires fait l'Amant pareſſeux & fait-neant, aux choſes amatoires le rend fin & induſtrieux. De ſorte que par merueilleuſes façõs il ſ'en va allechant & amadoüant la grace de l'aimé l'enuelopãt auecques tromperies, l'amorçant par ſeruices, l'appaiſant auec eloquence, & par chant l'addouciſſant. Et la meſme fureur qui rend l'Amoureux flateur & officieux en ſeruices, luy miniſtre & met en main par-apres les armes: & ſ'il ſe dedaigne cõtre l'aimé, il deuiẽt cruel: & ſ'il combat pour l'aimé, il ne peut eſtre vaincu. L'Amour, comme nous diſiõs, prẽd origine de la veüe.

La veüe eſt miſe moyenne entre la Penſee & le Touchement. De là viẽt que touſiours l'ame de l'Amant eſt diſtraite, & ores hault, ores bas ſe iette alternatiuement : ores ſourd la conuoytiſe de toucher, ores le deſir de la Celeſte beauté, & ores ceſte-cy, ores cellelà ſurmonte, de maniere qu'en ceux qui ont l'eſprit ſubtil, & ont eſté honneſtemẽt nourris & eleuez vainq le deſir de la Celeſte beauté: aux autres le plus-ſouuẽt ſurmonte la conuoitiſe du touchement. Les hommes qui ſe fourrent en la lie groſſiere du corps, à bon droit ſe nomment Arides, nuds, vils, deſarmez, & faitneants. Arides, parce qu'ils ont touſiours fain & iamais ne ſe rempliſſent. Nuds, parce que comme temeraires ils ſont ſubiets à tous perilz & dangers, & comme hõmes impudents tombẽt en publique

infamie: Vilz, par-ce qu'ils ne pẽſent aucune choſe haulte & magnifique. Deſarmez, par-ce qu'ils ſont vaincus de la mechante cõuoitiſe. Faitneãts, par ce qu'ils ſont tellement aſſotez & accagnardez qu'ils ne ſ'auiſent point à quel terme Amour les tire. Ils demeurent en chemin ne paruenants iamais au but deſiré. Mais les hommes contraires à ceux-cy ont les conditions contraires: d'autant qu'iceux ſe repaiſſant des vrayes viãdes de l'ame, ſ'empliſſent plus, & ayment aueques pluſ-grande trãquillité. Ils craignent la vergongne, ils mepriſent l'eſpece ombrageuſe du corps, ils ſ'eleuẽt en haut, & cõme Armez chaſſẽt de ſoy les vains plaiſirs de la chair ſoumettãt les ſens à la raiſon. Ceux-cy cõme les plus induſtrieux & prudents de tous filoſofent de telle ſorte, que par les figures des corps, cõ-

me par certaines traces ou odeurs, ils procedent auecques prouidence, & accortement recherchent par icelles l'ornement de l'ame & des choſes diuines. Et ainſi chaſſant prudemmẽt, ils prennent heureuſemẽt le gibbier & la proye qu'ils cherchent. Ce don ſi grand naiſt de l'abondance, qui eſt pere de l'amour, par-ce que le ray de la beauté, qui eſt abondance, & pere de l'amour a telle force, qu'il ſe reploye là d'où il viẽt, & ſe reployãt tire auec ſoy l'amant. Certainement ce ray premierement deſcendu de Dieu, & puis paſſant en l'Ange, & en l'ame, comme par vne verriere ou cryſtal, & de l'ame paſſant facilemẽt au corps preparé à receuoir tel rayõ d'iceluy corps beau, treluiſt dehors principalement par les yeux, comme par feneſtres tranſparẽtes, & ſoudain vole par l'air, & penetrãt les yeux de

l'hõme qui baye ferit l'ame, embraſe l'appettit: l'ame ferue, & l'appetit embraſé induit à la medecine, & à ſon rafreſchiſſement tandis qu'elle le tire auec ſoy à ſon meſme lieu: duquel il deſcend par certains degrez, premierement au corps de l'aimé, ſecondement à l'ame, tiercement à l'Ange, quartement à Dieu, qui eſt premiere origine de la ſplendeur ſuſdite. C'eſt vne chaſſe vtile. C'eſt vn heureux appipement des amants. Et pourtant au Protagore de Platon vn familier de Socrate nõme Socrate appipeur, diſant ainſi: D'où viens tu mon Socrate? Ie croy que tu viens de ceſt appipement, auquel l'honneſte apparence d'Alcibiade a de couſtume de te conuier. En outre l'Amour ſ'appelle Sofiſte & Magicien. Platon au Dialogue intitulé le Sofiſte diffinit le Sofiſte eſtre vn diſputateur captieux

& malicieux, lequel auecques replis d'arguments monſtre le faux pour le vray, & conduit ceux qui diſputent auecques luy, à contredire à ſoymeſme. Cela meſmes auient quelquefois aux amants & aux aimez : parce que les amants aueuglez de la nue d'Amour, ſouuẽtesfois prennent les choſes faulſes pour les vrayes, pendant qu'ils eſtiment les aimez eſtre plus beaux, plus ſubtils, & meilleurs qu'ils ne ſont. Ils contrediſent auſſi à ſoymeſme par la violence d'amour. Car autre choſe conſeille la raiſon, autre choſe ſuit la cõcupiſcence. Et ſouuẽt ils changent leurs cõſeils par le commandement de la perſonne aymee, & repugnent à ſoy-meſme pour conſentir à autruy'. Encor les perſonnes belles par l'aſtuce & fineſſe des Amants donnent dans les rets, & celles deuiennent humaines, & traita-

bles qui au precedent eſtoient pertinaces & obſtinees. Mais pourquoy ſe nomme l'amour Magicien? Parce que toute la force de la Magie conſiſte en l'amour. L'œuure de Magie eſt vn certain attrait de l'vne choſe à l'autre par reſemblance de nature. Les parties de ce monde comme membres d'vn animal deppendent toutes d'vn amour, ſ'ennoüent & liẽt enſemblement par communion de nature. Et pourtant tout ainſi qu'en nous le Cerueau, le Poulmon, le Cœur, le Foye, & autres membres tirent quelque choſe l'vn de l'autre, & ſe portẽt mutuelle faueur, de ſorte qu'à la paſſion de l'vn l'autre compatiſt. Ainſi les membres de ce grand animal, c'eſt à dire, tous les corps du mõde entre-eux encheinez, ſ'emboiſtent & fauoriſent entre eux, & s'entre-preſtent leurs natures. Par ceſte commune

Des attraits & liaiſons Magiques.

commune parentele naiſt l'amour commun: de tel amour naiſt le commun attrait. Et ceſte eſt la vraye Magie. Ainſi de la concauité de la Sfere de la Lune ſe tire le feu en hault par conformité de nature. De la concauité du feu, l'air ſemblablement eſt attiré, du Centre du monde la terre: Et encores de ſon lieu l'eau. De là la calamite attire le fer, l'ambre la paille, le ſoulfre le feu. Le Soleil tourne vers ſoy les fleurs, & les fueilles. La Lune meut l'eau, & Mars les vents: & diuerſes herbes tirent à ſoy diuerſes eſpeces d'animaux. Ainſi aux choſes humaines chaſcun eſt attiré de ſon plaiſir. Donques les œuures de Magie ſont œuures de nature, & l'art en eſt le miniſtre. Par-ce que quand l'art ſ'auiſe qu'en quelque partie il n'y a pas entiere conuenance entre les natures, il ſupplee à ce default en

temps deuz, par certaines vapeurs, qualitez, nombres, & figures. Ainſi cõme en l'agriculture la Nature enfante & produit les blez, & l'art aide à preparer la matiere. Les antiques attribuerent ceſt art Magique aux Demons. Par-ce que les Demons entendent quelle eſt la parentele & affinité des choſes naturelles entre elles, & quelle choſe auec quelle autre choſe eſt cõſonante: & comme la Concorde des choſes ſe peult reſtaurer là où elle mãque. On dit qu'aucuns Filoſofes eurent amitié auecques ces Demons, ou par quelque proportiõ de nature, comme Zoroaſtre, & Socrate: ou par adoration cõme Apolloine Thianee, & Porfire. Et pourtãt on dit qu'iceux Demons preſentoiẽt à ceux-cy en veille ſignes, voix, & choſes monſtrueuſes, & en ſommeil reuelations & viſions. De ſorte qu'il

ſemble que ceux-cy ſoient deuenuz Magiciens pour l'amitié & alliance qu'ils ont euë aueques les eſprits ſuſdits : ainſi que ces eſprits ſont Magiciens, par-ce qu'ils congnoiſſent l'amitié & ſympathie des choſes naturelles. Et toute la nature pour l'Amour mutuel ſe nomme Magicienne. D'auantage les beaux corps enſorcellent par les yeux à qui beaucoup les aguigne. Et les Amoureux prennent auecques force d'eloquence, & de chanſons les perſonnes aimees quaſi comme par certains enchantements. Et par ſeruices & dons les engluent & enueloppent quaſi cõme auec certains gluaux & fillets. Parquoy nul ne peut doubter que Cupidon ne ſoit Magicien : Comme ainſi ſoit que toutes les forces de la Magie cõſiſtent en l'Amour: & l'œuure d'Amour ſ'accomplit en vne cer-

taine maniere auecques enſorcellement d'yeux, enchantements, & entrelas. Il n'eſt entierement mortel, ny encores immortel. L'Amour n'eſt point mortel, par-ce que les deux Amours que nous appellons Demons, ſont en nous perpetuels. Il n'eſt point immortel, par-ce que les trois Amours, leſquels nous mettons au milieu de ces deux, ſe changent chaſcun iour croiſſant & diminuant. Adiouſtez y qu'en l'appetit de l'homme des le commencement vne ferueur eſt embraſee, qui ne ſ'eſteint iamais. Celle-cy ne laiſſe iamais repoſer l'ame en ſoy, ains l'eguillonne touſiours à ſ'appliquer aueques vehemence à quelque choſe. Diuerſes ſont les natures des hommes. A ceſte cauſe celle continuelle ferueur de l'appetit, lequel eſt amour naturel, induit aucuns aux lettres, au-

cũs à la Muſique, ou aux figures : aucuns à honneſteté de couſtumes, ou à vie religieuſe: aucũs aux honneurs, aucuns à faire amas d'argẽt, pluſieurs à luxure de gueule & du vẽtre, & autres à autres choſes. Voire induit vn hõme meſme en diuers tẽps de l'age à diuerſes choſes. Dõques la meſme ferueur ſe nomme immortelle & mortelle: immortelle, parce qu'elle ne ſ'eſteint iamais, & change pluſtoſt de matiere qu'elle ſ'eſteigne: mortelle, parce qu'elle n'eſt pas touſiours attentiue à vne meſme choſe: ains cherche nouuelles delectations ou par mutation de nature, ou pour eſtre ſoulle par trop longue vſance d'vne choſe meſme. Si biẽ que la ferueur qui meurt en vne choſe, reſuſcite en l'autre. Il eſt auſſi dit immortel pour ceſte occaſion, pource que la figure qui vne fois eſt aymee, ſ'ay-

me touſiours. Car autant de temps qu'vne meſme figure perſeuere en vn meſme homme, autant elle ſayme en iceluy meſme. Et quand elle eſt de luy ſeparee, en luy n'eſt plus telle la figure, laquelle tu aymois premierement. Mais il y en arriue vne neuue, laquelle neuue tu n'aymes point, parce qu'auſſi au commencement tu ne l'aymois point: & toutesfois tu ne ceſſes d'aymer la premiere. Mais il y a ceſte difference, que premieremẽt tu voyois ceſte figure antique en autruy, & ores tu la vois en toy-meſme. Et aymes icelle meſme touſiours fichee en la memoire. Et tout autant de fois qu'elle ſe repreſente à l'œil de l'ame, autant de fois elle t'embraſe à l'aymer. De là vient que chaſcune fois que nous nous rencontrons en la perſonne antiquement aymee, ſoudain nous nous eſ-

mouuons ſentans ou vn tremblemẽt de cueur, ou liquefaction au foye. Et quelquefois battent les yeux, & le viſage ſeveſt de diuerſes couleurs nõ autremẽt que fait l'air nuageux, quãd pour auoir le Soleil oppoſite il cree l'arc en ciel. Car la preſence de la perſonne aymee excite la figure qui premierement dormoit en l'ame de l'amant, & la preſente aux yeux de l'ame. Et ſoufflant rembraſe le feu qui giſoit ſous la cendre. A ceſte occaſiõ l'Amour ſ'appelle immortel. Il ſe dit auſſi mortel, parce que bien que les aymez nous reuiennent touſiours fichez au cueur, egallement toutesfois ne ſ'offrent-ils pas aux yeux de l'entendemẽt. Et pourtant il ſemble que la bienuueillance mutuellement bouille & ſ'attiediſſe. Adiouſtez y que l'Amour beſtial, voire meſme l'humain, ne peut iamais eſtre ſans

indignation. Qui eſt-ce qui ne ſ'indigne contre celuy, qui luy a emblé l'ame? autant qu'eſt aggreable la liberté, autant la ſeruitude eſt ennuyeuſe. Et pourtant enſemblement tu as en hayne les belles perſonnes, & les aymes. Tu les as en hayne, comme larrons & homicides. Tu les aymes & honores comme miroirs, dans leſquels reſplendiſt la celeſte lumiere. O toy miſerable tu ne ſçais que c'eſt que tu dois faire! Tu ne ſçais poure homme perdu où tu te dois retourner. Tu ne voudrois pas eſtre aueques ton homicide: & ne voudrois pas viure ſans l'heureuſe preſence. Tu ne peux eſtre aueques celuy qui te tue: & ne peux viure ſans celuy, qui aueques ſi grandes blandices te derobe à toy-meſme, & t'vſurpe tout à ſoy! Tu ne deſires fuir celuy qui aueques ſes flammes te bruſle, & de-

ſires t'approcher de luy, afin que t'approchant de qui te poſſede, tu t'approches de toy-meſmes. O toy miſerable, tu te cherches dehors de toy, & t'accoſtes de qui te derobe, pour te recouurer quelquefois toy qui es priſonnier! O fol, tu ne voudrois point aymer, parce q̃ tu ne voudrois point mourir: & encores tu ne voudrois que tu n'aymaſſes, parce que tu iuges de ſeruir aux images des choſes celeſtes. Par telle alteration il auient que preſque à chaſcun moment l'Amour ſe paſſe & reuerdoye. En outre Diotime met l'Amour au milieu entre la Sapience & l'Ignorance, d'autant que l'Amour pour ſon obiect enſuit les choſes belles, & des choſes belles la Sapience eſt la plus belle: & pourtant il appette la Sapience. Or celuy qui appette la Sapience ne la poſſede pas du tout: car qui eſt celuy

qui cherche ce qu'il poſſede? Et auſſi elle ne luy default pas entierement. Mais il eſt pour le moins ſage en vn poĩct, c'eſt qu'il recognoiſt ſon ignorance. Celuy qui ne ſçait point ne riẽ ſçauoir, ſans doubte ne ſçait pas les choſes, & ne ſçait pas ſon ſçauoir: & ne deſire pas la ſcience de laquelle il ne ſ'auiſe pas qu'il eſt priué. Dõques l'Amour de la Sapience, parce qu'en partie il eſt de ſapience priué, & en partie eſt ſage: pource il eſt mis au milieu entre la Sapience & l'Ignorance. Telle Diotime dit eſtre la cõdition d'Amour: mais la condition de la Beauté ſupernelle eſt ceſte-cy: à ſçauoir qu'elle eſt delicate, parfaicte, & bien heureuſe. Delicate, en ce que par ſa ſoefue doulceur elle alleche à ſoy l'appetit de toutes choſes. Parfaicte, en ce que les choſes qu'elle alleche, les attrayant elle les illuſtre

aueques ſes rayons, & les fait parfaictes. Biẽ-heureuſe, en ce qu'elle remplit les choſes illuſtrees des biẽs eternelz.

QVELLE EST L'VTILITE D'ÆMOVR par ſa diffinition.

CHAP. II.

APRES que Diotime a raconté quel eſt l'origine de l'Amour, & ſa qualité: maintenant elle declare quelle eſt ſa fin, & l'vtilité, en ceſte maniere. Tous nous deſirons d'auoir des biens, & non ſeulemẽt les auoir, mais les auoir touſiours. Mais tous biens des mortels ſe changent & defaillent: & bien toſt tous ſe perdroiẽt ſi au lieu de ceux qui ſ'en vont continuellement, nouueaux biens ne renaiſſoient. Donques afin q̃ les biens

nous durent, nous desirõs refaire les biens peris. Les biens perdus ne se refont point sinon par la generation. De là en chascun est né l'eguillon de engendrer. La generatiõ parce qu'au continuer elle faict les choses mortelles semblables aux diuines, certainement est vn don diuin. Aux choses diuines, par-ce qu'elles sont belles, les choses laides sont contraires: & les choses belles sont semblables & amies. Et pourtant la generation qui est œuure diuine, s'accõplit au beau subiect parfaitement & facilement: & au rebours au subiect contraire. A ceste cause l'eguillõ d'engẽdrer cherche les choses belles, & fuit les laides. Demandez vous quelle chose c'est que l'Amour des hommes, & que c'est qu'il profite? C'est vn appetit d'engendrer en vn beau subiect pour cõseruer la vie perpetuelle aux

choſes mortelles. Tel eſt l'Amour des hommes viuants en terre. Telle eſt la fin de noſtre amour. Certainement au temps que chacun des mortels ſe dit viure, & eſtre celuy meſme, comme eſt de l'enfance à la vielleſſe, encor qu'il ſe nomme celuy meſme, neantmoins il ne reſerue iamais en ſoy les choſes meſmes, ains touſiours de nouueau ſe reueſt, (cõme dit Platon) & ſe deſpouille des choſes vieilles ſelon le poil, la chair, les os, le ſang & tout le corps. Ce qui n'auient pas ſeulement au corps, mais auſſi en l'ame. Continuellement ſe changent couſtumes, façons de faire, opinions, appetits, plaiſirs, douleurs & creintes: & nulle de ces choſes ne perſeuere meſme, & ſemblablement les choſes antiques ſ'en vont, & les nouuelles ſuccedent. Et ce qui eſt plus eſmerueillable, c'eſt que les ſcien-

ces ſouffrent la meſme condition: & non ſeulement vne ſcience ſ'en va, & l'autre vient, & ne ſõmes pas touſiours les meſmes ſelon les ſciences: mais auſſi preſque chaſcune ſcience ſouffre ce changement: par-ce que la meditation & la reſouuenance eſt comme vne repriſe de la ſcience qui periſſoit: car l'oubliance eſt comme vne departie de la ſciẽce: mais la meditation reſtitue en la memoire nouuelle diſpoſition de ſçauoir au lieu de celle qui ſe partoit: de ſorte qu'elle ſemble la ſcience meſme. En ceſte maniere ſe conſeruent les choſes qui en l'ame & au corps ſont muables. Non par-ce qu'elles ſoient touſiours à point nommé celles meſmes (car tel don & parfection eſt propre aux diuines) mais d'autant que ce qui ſe part, laiſſe nouueau ſucceſſeur ſemblable à ſoy. Par ce remede les

choſes mortelles ſe rendent ſemblables aux immortelles. Doncq en l'vne & l'autre part de l'ame (ſoit en celle qui eſt pour cognoiſtre, ſoit en cel le qui eſt pour gouuerner le corps) eſt enné & enté l'amour d'engendrer pour conſeruer la vie perpetuelle. L'Amour qui eſt en la partie qui gouuerne le corps ſoudain dés le commencement ſe contreint à chercher le menger & le boire, à fin que par ces nourriſſemens ſ'engendrent les humeurs, deſquelles ſe reſtaure ce qui de nous ſe perd cõtinuellement. Par ceſte generatiõ le corps ſe nourrit & croiſt. Le corps eſtant creu l'amour epoind la ſemence, & l'eguillonne au plaiſir de procreer enfans, à fin que ce qui ne peut touſiours conſiſter en ſoy-meſme ſe reſeruant en l'enfant ſemblable à ſoy, ſe maintiẽne ainſi ſempiternellement. Auſſi l'a-

mour d'engendrer qui eſt en celle partie de l'ame qui cognoiſt, fait que l'ame cherche la verité, comme propre nourriſſement : par lequel à ſa mode elle ſe nourrit & croiſt . Et ſi quelque choſe par oubliãce eſt chaſſee de l'ame, ou dort dedans par negligence, par la diligence de mediter quaſi ſe r'engẽdre, reuoquant en l'entendement ce qui par l'oubliance eſtoit pery, ou bien aſſopy par nonchalance. Et apres que l'ame eſt cruë, ceſt amour l'eguillonne d'vn treſardent deſir d'enſeigner & d'eſcrire: afin que reſtant la ſcience engendree és eſcripts, ou és eſprits des diſciples, l'intelligence de l'autheur demeure eternelle entre les hommes . Et ainſi par le benefice d'Amour il ſemble que le corps & l'ame de l'homme reſtẽt entre les hommes à tout iamais. L'vn & l'autre Amour recherche choſes

La verité nourriſſemẽt de l'ame.

choſes belles . Certainement celuy qui gouuerne le corps deſire de nourrir le propre corps de nourriſſements tres-delicats , tres-ſauoureux, & beaux : & deſire engendrer beaux enfans,& de belle fẽme . Et l'Amour qui appartient à l'ame,ſe trauaille de la rẽplir de tres-ornees & tres-agreables doctrines . Et eſcriuant en beau ſtile,elegant,& orné, publier ſcience ſemblable à la ſienne : & enſeignant engendrer la meſme ſciẽce par ſimilitude en quelque ame belle . Belle eſt, dy-ie, celle ame qui eſt ague & treſbonne . Nous ne voyons point l'ame , & pourtant nous ne voyons point ſa beauté : mais nous voyons le corps qui eſt image & ombre de l'ame, de ſorte que tirant coniecture de ceſt image , nous eſtimons qu'en vn beau corps ſoit vne ame belle : & de là vient que nous enſeignons

plus volontiers aux plus beaux.

DES DEVX AMOVRS, ET QVE l'ame naiſt formee de verité.

CHAP. 12.

ASSEZ nous auons parlé de la diffinition d'Amour: declarons maintenãt quelle eſt ſa diſtinction, laquelle à l'endroit de Platon ſe fait par la fecondité de l'ame & du corps. Les paroles de Platon ſont telles. En tous les hommes le corps eſt pregnant, & l'ame pregnante. Au corps par nature ſont infuſes les ſemẽces de toutes choſes corporelles. De là par traits de temps ordonnez viennent dehors les dẽts, ſortent les cheueux, ſeſpand la barbe, ſe multiplie la ſemence ſpermatique. Et ſi le corps eſt fecond & engroſſi de ſemẽces, beaucoup plus l'ame qui eſt plus noble

que le corps,doibt eſtre abondante, & poſſeder dés le commencement les ſemẽces de toutes les choſes ſiennes.Donques dés le commencemẽt l'ame poſſede les raiſons des couſtumes,arts, & diſciplines.Et pourtãt ſi elle eſt bien elabouree, elle met dehors ſes fruicts en ſon temps & ſaiſon. Or que l'ame contienne en ſoy les raiſons de toutes les choſes ſiennes ennees & ingenerees, nous le cõprenons par ſon appetit, recherche, inuention, iugement, & comparaiſon. Qui denira que l'ame ſoudain dés l'age plus tendre ne deſire choſes vrayes,bonnes, honneſtes, & vtiles? Nul ne deſire les choſes non cognues. Donques en l'ame y a quelque notes imprimees de ces choſes auant quelle les appette: par leſquelles,quaſi comme par formes exemplaires de toutes choſes, elle iuge

qu'elles ſont dignes d'eſtre appetees. Cela meſme ſe prouue par la recherche & inuention, en ceſte maniere. Si Socrate cherche Alcibiade en vne tourbe d'hõmes, & il le doibt quelquefois retrouuer, il eſt neceſſaire qu'en l'entendement de Socrate ſoit quelque figure d'Alcibiade, afin que il ſçache quel homme auant les autres il cherche, & puis qu'en la tourbe de pluſieurs il puiſſe diſcerner Alcibiade des autres. Ainſi l'ame ne chercheroit point ces quatre choſes, c'eſt à ſçauoir Verité, Bonté, Honneſteté, Vtilité, & ne les trouueroit iamais, ſi elle n'auoit en ſoy quelque marque & notion, par laquelle elle cherchaſt ces choſes, de ſorte qu'elle les peuſt trouuer: afin que quand elle les rencontre, elle les recognoiſſe, & les diſcerne bien d'aueques leurs cõtraires. Ce que non ſeulement nous

manifeſtons par l'appetit, recherche & inuention : mais auſſi par le iugement. Quiconque iuge quelcun ſon amy ou ennemy, il cognoiſt que ceſt que d'amytié ou inimitié. Comment eſt-ce donques que nous iugerons tout le iour droitement (ainſi q̃ nous auons de couſtume) pluſieurs choſes vrayes ou faulſes, bõnes ou mauuaiſes, ſi la verité & la bonté n'eſtoit en quelque maniere de nous au parauãt cogneüe ? Comment eſt-ce que pluſieurs rudes & non polis en l'Architecture, Muſique, & Peinture, & autres ſemblables arts, & en la Filoſophie, approuueroient ſouuent & reprouueroyent droitemẽt les ouurages des ſuſdites facultez, ſ'il ne leur auoit eſté donné de la nature quelque forme & raiſon d'icelles choſes ? En outre, la comparaiſon nous demonſtre cela meſme. Car quicõque

comparant le miel aueques le vin, iuge l'vn eſtre plus doulx que l'autre, certainement il cognoiſt quelle eſt la ſaueur doulce. Et celuy qui parangonnant Speuſippe & Xenocrate à Platon, eſtime Xenocrate eſtre à Platon plus ſemblable que Speuſippe, ſans doubte il cognoiſt la figure de Platon. Pareillement parce que nous eſtimous droitement de pluſieurs choſes bonnes l'vne eſtre meilleure que l'autre. Et parce que ſelon plus grande ou plus petite participation de bonté, l'vne choſe apparoiſt meilleure que l'autre, il eſt neceſſaire que nous ne ſoyons point ignorants d'icelle bonté. D'auantage, parce q̃ ſouuẽt nous iugeons fort bien entre les diuerſes opinions des Filoſophes, laquelle eſt la plus vray-ſemblable & plus ꝓbable. Il eſt beſoing qu'en no⁹ y ait quelque clarté de verité, afin

que nous puiſſions cognoiſtre quelles ſont les choſes qui luy ſont plus ſemblables . Parquoy quelques vns en l'enfance, quelques vns ſans maiſtre, quelques vns auecques peu de principes prins d'autruy, ſont deuenus treſ-doctes . Ce qui ne pourroit auenir, ſi la nature ne nous aydoit beaucoup à cela. Ce que Socrate demonſtra copieuſemẽt aux trois ieunes hommes Fedon, Theetete, & Mennon : & leur eclarcit que les petits enfans (ſ'ilz ſont prudemmẽt interrogez) peuuent en chaſcun art reſpondre droitement . Commę ainſi ſoit qu'ils ſoyẽt par nature ornez des marques & raiſons de tous les arts & diſciplines.

EN QVELLE MANIERE LA lumiere de verité eſt en l'ame.

CHAP. 13.

MAIS en quelle maniere ces raiſons & marques ſont en l'ame, en Platon cela ſemble ambigu. Qui lit les liures que Platon eſcriuit en ſa ieuneſſe, comme le Fedre, le Fédon, & Mẽnon : eſtimera paruenture qu'elles ſoyent depeintes en la ſubſtance de l'ame des le commencemẽt, comme figures en vn tableau. Ainſi que cy deſſus pluſieurs fois il a eſté touché de vous & de moy. Car ainſi ſemble-il que Platon aſſigne les lieux ſuſdits. Depuis ceſt homme diuin, ceſt à dire Platõ, au ſixieſme liure de la Republique declaire ouuertement ſon auis, diſant que la lumiere de la Penſee pour entendre toutes les choſes

eſt le meſme Dieu qui fait toutes choſes. Et compare enſemblement le Soleil & Dieu en ceſte maniere, que tel egard qu'a le Soleil aux yeux, tel l'a Dieu aux entendemẽts. Le Soleil engendre les yeux, & leur donne la vertu de voir: laquelle vertu ſeroit en vain, & en ſempiternelles tenebres, ſi elle ne luy repreſentoit la lumiere du Soleil depeinte des couleurs & figures de tous les corps. En laquelle lumiere l'œil void les couleurs & les figures des corps. Et en verité il ne void autre choſe que la lumiere, combien qu'il ſemble qu'il voye choſes diuerſes. Car la lumiere qui à luy ſ'infond eſt ornee de diuerſes formes de corps. L'œil void ceſte lumiere, entant qu'elle ſe reploye és corps: Mais il ne peult pas comprendre la meſme ſplendeur en ſa fontaine. Semblablement Dieu cree

l'ame, & luy donne l'entendement, lequel eſt vertu d'entendre. Et icelle ſeroit vuyde & tenebreuſe, ſi la lumiere de Dieu ne luy eſtoit preſente, en laquelle elle void les raiſons de toutes les choſes. De ſorte qu'elle entend par la lumiere de Dieu, & entend ſeulement ceſte lumiere, bien qu'il ſemble qu'elle congnoiſſe choſes diuerſes, parce qu'elle entend la lumiere ſuſdite ſous diuerſes idees & raiſons des choſes. Quand l'homme void l'homme auec les yeux, il fabrique en la fantaſie l'image de l'homme & ſe retourne à iuger d'icelle image. Par ceſt exercice de l'ame il diſpoſe l'œil de la Penſee à voir la raiſon & l'idee de l'homme qui eſt en la lumiere diuine. Dont ſoudain vne certaine eſtincelle reſplendit en la Penſee. Et de là vrayement ſ'entẽd la nature de l'homme, & ainſi auient

aux autres choſes. Doncques nous entendons toute choſe par la lumiére de Dieu. Mais nous ne pouuons pas comprendre en ceſte vie icelle pure lumiere en ſa propre fontaine. En cecy certainement conſiſte toute la fecondité de l'ame, car au ſein ſecret d'icelle reſplendit l'eternelle lumiere de Dieu abondamment pleine des raiſons & idees de toutes choſes. A laquelle lumiere l'Ame toutesfois & quantes qu'elle veult, ſe peult conuertir par purité de vie, & attention d'eſtude & d'affection, & conuertie à icelle, elle reſplendit des eſtincelles des idees.

D'OV VIENT L'AMOVR ENVERS LES Maſles, & l'amour enuers les Femelles.

CHAP. 14.

AINSI eſt pregnãt le corps des hommes (cõme veult Platon) ainſi eſt pregnante l'ame. Et tous les deux par les eguillons d'Amour ſont incitez à enfanter & produire. Mais les aucũs ou par nature, ou par vsãce ſont plus propres & idoines à l'enfantement de l'ame que du corps. Les autres, & ceux-cy ſont en plus grand nombre, ſont plus aptes à l'enfantement & production du corps que de l'ame. Les premiers enſuyuent l'Amour celeſte : les ſecõds enſuyuent le vulgaire. Les premiers aiment les maſles pluſtoſt que les femelles, & les adoleſcens pluſtoſt que les enfans, parce qu'en ceux-là eſt beaucoup plus vigoureuſe la pointe de l'entẽdement, lequel eſt vn ſuiet treſ-propre pour ſon excellente Beauté à receuoir la diſcipline, laquelle par nature ceuxlà

desirent d'engendrer. Les seconds au contraire meuz de la volupté de l'acte Venerien, entendent à l'effect de la generation corporelle. Mais d'autant que la puissance d'engẽdrer, qui est en l'ame, manque de cognoissance, pourtant elle ne fait point de differẽce entre le sexe & le sexe. Et neãtmoins par sa nature nous inuite à engendrer autant de fois q̃ nous voyõs vn bel obiet. Dont souuent il auient que ceux qui hantent auecques les masles pour vouloir mettre en arriere les eguillons de la partie generatiue, se meslent impudemment & mechamment auecques eux. Et ceux principallement en la natiuité desquels Venus s'est trouuee en signe masculin coniointe auec Saturne, ou es termes d'iceluy, ou bien luy estant opposee. Non pourtant estoit-il conuenable de faire ainsi. Ains falloit

conſiderer que les eguillõs de la partie generatiue ne requierent pas naturellement de ietter ainſi la ſemence en vain. Mais que l'office & deuoir d'engẽdrer eſt pour naiſtre. Et pourtant il eſtoit de beſoing de conuertir l'vſage deladite partie, des maſles aux femelles. De telle erreur nous eſtimons eſtre nee ceſte abhominable & deteſtable mechanceté, laquelle Platon en ſes Loix deteſte aigrement, comme vne eſpece d'homicide. Et certainement celuy n'eſt pas moins homicide qui entrerompt & empeſche l'homme qui doibt naiſtre, que celuy qui oſte de la terre celuy qui eſt ja né. Plus audacieux eſt celuy qui occit la vie preſente. Mais celuy eſt plus cruel qui porte enuie à celuy qui eſt encores à naiſtre, & occit ſes propres enfans premierement qu'ils ſoient nez.

PAR QVELLE VOYE SE MONstre que ſur le corps eſt l'ame: ſur l'ame eſt l'Ange & Dieu.

CHAP. 15.

TOVSQVES icy on a parlé des deux abondances de l'Ame, & des deux Amours. Pour l'auenir nous parlerons par quels degrez Diotime eleue Socrate de l'infime degré par les moyens au ſupreme, le tirant du corps à l'ame: de l'ame à l'Ange: de l'Ange à Dieu. Qu'il ſoit neceſſaire que ces quatre degrez ſoyent en nature nous le demonſtrerons en ceſte maniere. Tout corps eſt meu d'autruy, & ne ſe peut mouuoir ſoymeſme par ſa nature, comme ainſi ſoit qu'il ne puiſſe faire aulcune choſe de par ſoy. Mais il ſemble qu'il ſe meuue de luy meſme tandis qu'il a l'ame dedans ſoy, & que

par elle il vit, & elle preſente ſe meut ſoymeſme en quelque maniere. Eſtant l'ame ſeparee, il eſt beſoing qu'il ſoit meu d'autruy: comme celuy qui ne poſſede pas de ſoymeſme telle faculté de ſe mouuoir. Mais l'ame eſt celle en laquelle regne la faculté de mouuoir ſoy-meſme. Car à quelconque qu'elle ſoit preſente, elle luy preſte la force de mouuoir ſoy-meſme: or la force qu'elle preſte à autruy elle la doibt premierement & beaucoup plus auoir en elle. L'Ame eſt doncques ſur le corps, comme celle qui ſe peut mouuoir ſoymeſme ſelon ſon eſſence, & pourtãt elle doibt eſtre audeſſus des choſes, qui empruntent la faculté d'eſtre mues non de ſoy-meſme, mais par preſence d'autruy. Et quand nous diſons l'ame par ſoy-meſme ſe mouuoir, nous ne l'entendõs pas en la façon

çon corporelle, laquelle Ariſtote ingratement cauillant impoſe & veult mettre-ſus au grand Platon. Mais nous l'entendons ſpirituellement, & en façon abſolue pluſtoſt que trãſitiue: en la meſme ſorte que nous entendons, quand nous diſons Dieu par ſoy ſubſiſter, & le Soleil par ſoy eclairer, le feu eſtre par ſoy chauld. On n'entend pas que l'vne partie de l'ame meuue l'autre: ains que toute l'ame de ſoy, c'eſt à dire par ſa nature ſe meut. C'eſt ce qui diſcourt par la raiſon d'vne choſe en autre: & tranſcourt les œuures de nourrir, augmenter, engendrer par diſtance de temps. Ce diſcours temporel conuient à l'ame par ſa nature. Car ce qui eſt audeſſus d'elle n'entẽd pas en diuers momẽts choſes diuerſes: ains toutes enſemble en vn ſeul point. A ceſte cauſe Platõ a mis droi-

tement en l'ame l'interualle & diſtã-ce de mouuement & de tẽps. Dõt le mouuement & le temps paſſent aux corps. Et d'autant qu'il eſt neceſſaire qu'auãt le mouuemẽt ſoit la ſtabilité eſtant la ſtabilité plus parfaite que le mouuemẽt : Pourtãt ſur la raiſon de l'ame qui eſt mobile, il eſt beſoing qu'il ſe trouue quelque intelligence, laquelle ſoit intelligence toute ſelon ſoy, & ſoit touſiours intelligence en acte. Car l'ame n'entẽd pas ſelon ſoy toute & touſiours, ains ſelõ vne par-tie de ſoy, & quelquefois. Et n'a pas la vertu d'entẽdre ſans doubtes. Dõ-ques afin que le plus parfait ſoit au deſſus du moins parfait ſur l'enten-dement de l'ame qui eſt mobile, & en partie interrompu & douteux, ſe doibt mettre l'entendement angeli-que tout ſtable, continuel, & treſcer-tain. Afin que comme le corps qui

eſt meu d'autruy eſt precedé de l'ame, qui ſe meut par ſoy meſme: Ainſi à l'ame qui ſe meut de ſoy, precede l'Ange lequel demeure ſtable. Certainement comme le corps acquiert de l'ame qu'il ſe meuue par ſoy (& pourtant non tous les corps, mais ceux qui ſont animez ſemblent ſe mouuoir de ſoy) Ainſi l'ame aquiert de la Penſee ou Entendement qu'elle entende touſiours. Car ſi par ſa nature l'entendement eſtoit en l'ame, l'entendement ſeroit en toutes les ames, voire-meſmes aux ames des beſtes, ainſi cõme la puiſſance de mouuoir ſoy-meſme. Doncques à l'ame ne conuient l'entendement par ſoy & principalement. Et pourtant il eſt de beſoing que ſur l'ame ſoit l'Ange, lequel ſoit par ſoy intellectuel. Finalement ſur la penſee Angelique eſt ce principe de l'vniuers & ſouuerain

Bien, lequel Platõ au Parmenide appelle l'Vn. Car ſur toute multitude des choſes compoſees doit eſtre l'Vn ſimple par ſa nature. Par-ce que de l'Vn le nombre, & des ſimples toute compoſition depend. Et la Penſee Angelique bien qu'elle ſoit immobile, toutesfois n'eſt pas l'Vnité ſimple & pure. Elle entend ſoymeſme: En quoy il ſemble que ces trois choſes ſoient diuerſes entre elles. Ce qui entend, Ce qui eſt entendu, & l'Entendement. Autre reſpect eſt en elle, entant qu'elle entend: Autre, entant qu'elle eſt entendue: & autre, entant que l'Entendement. En outre elle a la puiſſance de congnoiſtre, laquelle auant l'acte de la cognoiſſance eſt par ſa nature ſans forme. Et cognoiſſant, ſ'informe. Et ceſte puiſſance entendant deſire la lumiere de la verité, & la prend quaſi comme celle-là qui de

ceſte lumiere manquoit auant qu'elle entendiſt : elle a auſſi en ſoy multitude de toutes les idees. Tu vois combien grande & diuerſe multitude & compoſition eſt en l'Ange. Parquoy nous ſommes contraints de prepoſer à l'Ange l'Vnité ſimple & pure. Et à ceſte Vnité qui eſt Dieu meſme nous ne pouuons prepoſer aucune choſe : Par-ce que la vraye vnité eſt hors de toute multitude & compoſition, & ſi elle auoit quelque choſe au deſſus de ſoy, elle depẽdroit d'icelle choſe, & ſeroit moins parfaite qu'elle. Cõme tout effect a de couſtume d'eſtre moins digne que ſa cauſe. Pourtant elle ne ſeroit pas vnité du tout ſimple. Mais pour le moins elle ſeroit compoſee de deux choſes, c'eſt aſçauoir du don de ſa cauſe, & du propre default. Donques comme veult Platon, & S. Denis Areopagite le con-

ferme, l'Vn deuance & precede toutes choſes, & tous deux eſtiment que l'Vn ſoit l'excellent nom de Dieu. Duquel la ſublimité eſt encores demonſtree par ceſte raiſon, aſçauoir, que le don de la cauſe treſ-ſurparoiſſante doibt eſtre treſ-ample, & par la preſence de ſa vertu ſ'eſtẽdre par l'Vniuers. Le don de l'Vn ſe diffond par l'vniuers. Par-ce que non ſeullement la Pẽſee eſt vne & chaſcune ame vne, & tout corps vn : mais auſſi la matiere des choſes qui eſt de ſoy ſans forme. Et la Priuation des formes ſ'appelle vne en quelque maniere. Car nous diſonsvne matiere de l'vniuers; & diſons ſouuentesfois, Icy eſt vn ſilence, vne obſcurité, vne mort. Neãtmoins les dõs de la Penſee & de l'Ame ne ſ'eſtendent point iuſques à la matiere vuyde & à la priuation des formes. L'office & le deuoir de la pẽ-

ſee eſt de donner eſpece artificieuſe & ordre. L'office de l'Ame eſt de preſter vie & mouuement. Mais l'informe & premiere matiere du Monde par ſa nature, & la priuation des choſes eſt ſans vie & eſpece. Ainſi l'Vn precede la Penſee & l'Ame: comme ainſi ſoit que ſon don ſ'epande plus largement. Par la meſme raiſon la Penſee eſt ſur l'ame. Par-ce que la vie qui eſt don de l'ame, ne ſe donne pas à tous les corps: neantmoins la Penſee concede à tous les corps eſpece & ordre.

QVELLE COMPARAISON EST ENtre Dieu, l'Ange, l'Ame, & le Corps.

CHAP. 16.

DONQVES nous deuons monter du corps à l'Ame, de l'Ame à l'Ange, de l'Ange à Dieu. Dieu eſt ſur l'eternité : l'Ange eſt tout en l'eternité : par-ce que ſon eſſence & operation eſt ſtable. Et la ſtabilité eſt propre de l'eternité. L'Ame eſt partie en l'eternité, & partie en temps. Par-ce que ſa ſubſtãce eſt touſiours la meſme ſans aucune mutation de croiſtre, ou diminuer. Mais ſon operation (comme nous auons monſtré cy deſſus) diſcourt par interualles de temps. Le corps eſt du tout ſoumis au temps. Par-ce que ſa ſubſtance ſe mue, & toute ſienne operation requiert eſpace temporel. Doncques l'Vn eſt ſur le mouuement & la ſtabilité: L'Ange eſt en la ſtabilité, l'Ame eſt en la ſtabilité, & au mouuement tout enſemble. Le Corps eſt ſeul en mouuemẽt.

Dauantage l'Vn eſt ſtable ſur le nombre, le mouuement, & le lieu. L'Ange eſt ſtable en nombre ſur le mouuement & le lieu. L'Ame eſt en nombre, & en mouuement, mais ſur le lieu. Le Corps eſt ſoumis au nombre, mouuement, & lieu. Car l'Vn n'a nombre aucun, ny compoſition de parties : il ne ſe mue point de ce qu'il eſt en aucune maniere, & ne ſ'enferme en aucun lieu. L'Ange a nombre de parties, ou bien de formes, mais eſt libre de mouuement & de lieu. L'ame a multitude de parties & d'affections, & ſe mue au diſcourir de la raiſon, & aux perturbations des ſens, mais elle eſt libre & franche des termes du lieu. Le corps eſt ſoumis à toutes ces choſes.

QVELLE COMPARAISON IL Y A entre la Beauté de Dieu, l'Ange, l'ame & le corps.

CHAP. 17.

LA meſme comparaiſon qui eſt entre ceux-cy, eſt auſſi entre leurs formes. La forme du corps conſiſte en la cõpoſition de pluſieurs parties: elle eſt eſtroite de lieu: elle tombe par le temps. L'eſpece de l'ame ſouffre diuerſité de temps, & contiẽt multitude de parties. Mais elle n'eſt poĩt reſerree des termes du lieu. L'eſpece de l'Ange a ſeulement le nombre ſans les deux autres paſſions. Mais l'eſpece de Dieu ne ſouffre aucune deſdites choſes. Vous voyez la forme du corps: dites moy, deſirez vous en outre de voir l'eſpece de l'ame? Eſleuez aueques voſtre pẽſer de la forme corporelle le poix de la ma-

tiere qui vous giſt deſſous. Oſtez les termes du lieu, & laiſſez le reſte, & ja vous aurez trouué l'eſpece de l'ame. Voulez vous encores trouuer l'eſpece de l'Ange? Oſtez en outre cecy d'icelle forme non ſeulement les eſpaces locaulx, mais auſſi le progrez du temps. Retenez la compoſition multiple, ſoudain vous l'aurez trouuee. Voulez vous voir la Beauté de Dieu? oſtez en outre ceſte multiple compoſition de formes. Laiſſez la forme du tout ſimple, & ſoudain l'eſpece de Dieu vous ſera preſente. Mais vous me direz, & que me reſte il maintenãt ayant oſté les trois choſes ſuſdites? Ie vous reſpondray que vous eſtes ignorant ſi vous croyez que la Beauté ſoit autre choſe que lumiere. La Beauté de tous les corps eſt ceſte lumiere du Soleil que vous voyez ſouillee des trois choſes ſuſdi-

tes : à ſçauoir de multitude de formes, parce que vo⁹ le voyez depeint de pluſieurs couleurs & figures, d'eſpace local, de temporelle mutation. Oſtez le ſiege que ceſte lumiere a en la matiere, de ſorte que hors de lieu elle retienne les autres deux parties: telle proprement eſt la Beauté de l'ame. Oſtez encor d'icy la mutatiõ du temps, & laiſſez le reſte, & il vous demeurera vne lumiere tres claire ſans lieu, & ſans mouuemẽt. Mais elle ſera depeinte & engrauee des raiſons de toutes les choſes. C'eſt l'Ange, ceſte eſt ſa Beauté. Oſtez finalement le nombre des diuerſes Idees : laiſſez vne pure & ſimple lumiere à la ſemblance de celle lumiere qui eſt en la rouë du Soleil, & qui ne ſ'eſpard point dehors. Icy vous comprẽdrez comme la Beauté de Dieu, laquelle du moins ſurmonte d'autant les au-

tres beautez, comme la ſplendeur du Soleil, qui demeure en ſoy-meſme pure, vnique, inuiolee, ſurmonte la ſplendeur du Soleil, laquelle par l'air nuageux eſt eparſe, diuiſee, ſouillee, & obſcurcie. Donques Dieu eſt la fonteine de toute Beauté. Dieu eſt la fonteine de tout l'Amour. Conſidere-z que la lumiere du Soleil en l'Eau eſt comme ombre au regard de la plus claire lumiere du Soleil en l'air. La ſplendeur qui eſt en l'Air eſt vne ombre au reſpect de celle qui eſt au Feu. La lueur qui eſt au Feu eſt vne ombre cõparee à la lumiere du Soleil qui reluiſt en ſa rouë. La meſme cõparaiſon eſt entre les quatre beautez du Corps, de l'Ame, de l'Ange, & Dieu. Dieu n'eſt point trõpé, de maniere qu'il ayme l'ombre de ſa beauté en l'Ange, & qu'il oublie ſa Beauté propre & veritable, & l'Ange auſ-

ſi n'eſt iamais épris de la Beauté de l'ame, laquelle eſt ombre de luy, de ſorte qu'abandonnant ceſte ombre ſienne, il abandonne ſa propre figure. Ce que fait bien noſtre ame. Dequoy nous nous deuons beaucoup douloir, car c'eſt l'origine de toute noſtre miſere. La ſeule ame dy-ie eſt tant flattee & amadoüee de la forme corporelle, qu'elle met en oubly ſa propre eſpece: & ſ'oubliant ſoymeſme ſuit ardemment la forme du corps, laquelle eſt ombre de l'eſpece de l'ame. De là ſ'enſuit ce fait trescruel de Narciſſe, qu'a chanté Orfee. De là ſ'enſuit la miſerable calamité des hommes. Narciſſe adoleſcent, c'eſt à dire l'ame de l'homme temeraire & ignorante, ne regarde point ſon viſage, ce qui ſe doibt entendre, qu'elle ne conſidere point ſa propre ſubſtãce & vertu. Mais bien en l'eau

remire ſon ombre, l'enſuit, & ſ'efforce de l'embraſſer, c'eſt à dire baye à l'entour de la Beauté qu'elle void au corps fragile courant comme l'Eau, laquelle eſt ombre de l'ame: laiſſe ſa propre figure, & iamais l'ombre ne prend ny n'eſtreint. Parce que l'ame ſuyuant le corps, ſe depriſe ſoymeſme, & par l'vſage corporel ne ſe remplit point, car en verité elle n'appete point le corps: ains deſire (comme Narciſſe) ſon eſpece propre allechee de la forme corporelle, laquelle eſt image de ſon eſpece. Et d'autant que elle ne ſ'auiſe point de ceſt erreur, deſirãt vne choſe, & ſuyuant l'autre, elle ne peut iamais aſſouuir ſon deſir. Et pourtant elle ſe diſtille en larmes, c'eſt à dire, l'ame depuis qu'elle eſt tombee hors de ſoy & ſommergee au corps, elle eſt tourmẽtee de mortelles perturbations, & ſouillee des

taches & ordures du corps, preſque elle ſ'eſtouffe, & meurt, parce que lors elle apparoiſt pluſtoſt vn corps qu'vne ame. C'eſt pourquoy Diotime voulant que Socrate euitaſt ceſte mort, elle le ramene du corps à l'ame, de l'ame à l'Ange, & de l'Ange à Dieu.

COMME L'AME S'ESLEVE DE LA Beauté du corps à celle de Dieu.

CHAP. 18.

OR ſus, treſchers Conuiez, feignez en voſtre ame que Diotime de nouueau admonneſte Socrate en ceſte maniere. Conſidere, ô mõ Socrate, qu'aucun corps n'eſt entierement beau. Parce qu'ou bien il eſt beau en vne partie, & laid en l'autre: ou bien il eſt auiourd'huy beau, & vne autre fois laid: ou vrayemẽt il paroiſt beau aux

aux yeux de l'vn, & ſemble laid aux yeux de l'autre. Adoncq la beauté du corps eſtant ſouillee par la contagiõ de la laideur, ne peut eſtre pure, vraye & premiere Beauté. En oultre nul ne peut pẽſer la Beauté eſtre laide, ainſi que nul ne peut penſer la ſapience eſtre folle. Mais nous eſtimons la diſpoſitiõ des corps quelquefois belle, & laide quelquefois. Et en vn meſme tẽps, diuerſes perſonnes nous iugeõs diuerſemẽt d'icelle. Donc aux corps n'eſt pas la Beauté vraye & ſouueraine. Aiouſtez à cecy q̃ pluſieurs corps ſe nomment ſous vn meſme nom de beauté. La nature de la Beauté commune eſt doncques vne en pluſieurs corps, par laquelle pluſieurs corps ſemblablement ſ'appellent beaux. Ceſte vnique nature parce qu'elle eſt en autruy, c'eſt à dire en la matiere,

pourtant on eſtime qu'elle deppende d'autruy. Car ce qui ne ſe peut enfermer, beaucoup moins peut-il deppendre de ſoy. Croyez vous pourtant qu'elle deppende de la matiere? Deah, ne le croyez pas. Nulle choſe laide & imparfaite ne ſe peut orner ſoymeſme, & ſe faire parfaite. Et toutesfois cela qui eſt vn, doibt n'aiſtre d'vn. A ceſte cauſe vne beauté de pluſieurs corps deppend d'vn Artiſan & ouurier incorporel. L'Vnique artiſan de tout eſt Dieu. Lequel par le moyen des Anges & des ames faict continuellement belle la matiere du monde. Et pourtant il faut eſtimer que ceſte vraye raiſõ de la beauté ſe trouue en Dieu, & en ſes miniſtres pluſtoſt qu'és corps du monde. Eleue toy là ſus, ô Socrate, & par ces degrez que ie te monſtreray monte de rechef à icel-

le. Si la nature t'auoit donné, ô mon Socrate, les yeux plus agus qu'au loup ceruier, de ſorte que les corps que tu rencõtrerois tu les veiſſes nõ ſeulement dehors, mais auſſi dedãs, le corps de ton Alcibiade, lequel par dehors apparoiſt treſ-beau, certainement t'apparoiſtroit treſ-ord & ſalle. Mon amy, combien toutesfois eſt grand ce que tu aymes? C'eſt vne ſurface par dehors, ainçois ce qui te rauit n'eſt qu'vn peu de couleur. Ou pluſtoſt c'eſt vne treſlegere reflectiõ de lumieres & d'ombres. Et parauenture c'eſt pluſtoſt vne vaine imagination qui t'eblouit, de ſorte que tu aymes ce que tu ſonges, pluſtoſt que ce que tu vois. Et pourquoy ne ſemble-il que ie m'accorde du tout à toy? Toutesfois ſ'il te ſemble ainſi, que ceſt Alcibiade ſoit beau: Mais dymoy en cõbien de parties eſt il beau?

Certainement en tous les membres fors au nais & aux ſourſils, qui ſe dreſſent vn peu trop en hault. Neantmoins ces parties ſont belles en Fédre, mais les iambes groſſes te deplaiſent en luy. A la verité elles ſont belles en Carmide: mais le col ſubtil t'offenſe. Ainſi ſi tu conſideres bien chaſcune perſonne tu n'en louëras aucune entierement. Tu aſſembleras donques ce qui eſt droit & bien-ſeãt en chaſcune d'elles, & fabriqueras en toy-meſme par la conſideration de toutes vne figure entiere. De ſorte que l'entiere beauté de la generation humaine, qui ſe trouue eparſe en pluſieurs corps ſoit recueillye en ton ame par le deſſein & pourpenſer d'vne image. O Socrate, tu mepriſeras la figure de chaſcun hõme, ſi tu viens à la parangonner auecques celle-cy. Tu ſcais-bien que tu ne poſſedes pas

ceſte-cy par bonté des corps exte-
rieurs, mais de ton ame. Donques ay-
me celle que ton ame à fabriquee, &
ayme l'ame ſon artiſan, pluſtoſt que
celle de dehors, qui eſt tronquee, diſ-
perſe, & debile. Or qu'eſt-ce que ie
commande que tu aymes en l'ame?
Ie cõmande que tu aymes ſa beauté.
La beauté des corps eſt lumiere viſi-
ble. La beauté de l'ame eſt inuiſible
lumiere. La lumiere de l'ame eſt veri
té: & ceſte ſeule ſouloit de Dieu re-
querir Platon en ſes oraiſons, diſant:
Ainſi Dieu me cõcede que mon ame
deuienne belle, & que les choſes qui
appartiennent au corps n'empeſchẽt
point la beauté de l'ame, & que i'eſti-
me celuy ſeul eſtre riche, lequel eſt
ſage. Platon en ceſte priere declare
la beauté de l'ame conſiſter en la ve-
rité & en la ſapience: & qu'icelle eſt
de Dieu aux hommes cõcedee. Vne

verité meſme à nous donnee de Dieu par ſes diuers effets acquiert diuers noms de vertu. Entant qu'elle monſtre les choſes diuines, elle ſe nomme ſapience, laquelle Platon requeroit à Dieu ſur toute autre choſe. Entant qu'elle mõſtre les choſes naturelles, elle ſe nomme Science: entant que les humaines, elle ſ'appelle Prudence: entant qu'elle nous fait auecques les autres raiſonnables, elle eſt dite Iuſtice: entant qu'elle nous fait inſurmontables, force: entant qu'elle nous rend tranquilles, elle ſ'appelle Temperãce. C'eſt pourquoy l'on nombre deux genres de vertus, c'eſt aſçauoir, vertus morales & vertus intellectuelles, leſquelles ſont plus nobles que les morales. Les Intellectuelles ſont Sapience, Science, & Prudence: Les Morales Iuſtice, Force, & Temperace. Les Morales par leurs operatiõs

& ciuils offices ſont plus congnues, Les Intellectuelles à cauſe de la vertu abſconſe ſont plus cachees. En outre celuy qui eſt eleué auecques honneſtes couſtumes, comme celuy qui eſt plus pur que les autres, ſ'eſleue facilement aux vertus intellectuelles. Et pourtant ie te commande qu'en premier lieu tu conſideres la Beauté de l'ame laquelle ſe retrouue es honneſtes couſtumes. D'où tu entendras que c'eſt vne raiſon de toutes ces couſtumes, par laquelle ſemblablement elles ſe nomment belles. Et icelle eſt vne verité de treſ-pure vie. Laquelle par l'operation de iuſtice, force, temperance, nous meine à la vraye felicité. Doncques mets peine, qu'en premier lieu tu aimes ceſte vnique verité de couſtumes, & treſ-belle lumiere de l'Ame. Et ſçaches que tu dois monter ſur les couſtumes & meurs

à la treſ-luiſante verité de Sapience, Science,& Prudence.Conſideré que ces choſes ſe cõcedent à l'ame nourrie & eleuee en treſ-bonnes meurs & couſtumes: Et que la reigle treſdroite de la vie Morale ſe cõtient en icelle. Et bien que tu voyes diuerſes doctrines de Sapience, Science & Prudence:eſtime neantmoins qu'en toutes eſt vne lumiere de verité, par laquelle ſemblablement elles ſe nomment toutes belles. Ie te commandes que tu aimes ardemmẽt ceſte lumiere,comme ſupreme Beauté dẽ l'ame. Mais ceſte vnique verité, laquelle ſe trouue en pluſieurs doctrines, ne peult eſtre la verité ſouueraine:parce qu'elle eſt en autruy eſtant en pluſieurs doctrines diſtribuee. Or ce qui giſt en autruy, certainemẽt d'autruy depend. Toutesfois ceſte verité, laquelle eſt vne, ne naiſt pas de la mul-

titude des doctrines. Car ce qui eſt vn, doibt naiſtre d'vn. Et pourtant il eſt de beſoin que ſur noſtre ame ſoit vne ſapience, laquelle ne ſoit point eſpandue par diuerſes doctrines, ains ſoit vnie: & que de ſon vnique verité naiſſe la verité multiple des hõmes. Reſouuiẽne toy, Socrate, q̃ ceſte vnique lumiere de l'vnique ſapiẽce eſt la beauté de l'Ange, laquelle tu dois honorer ſur la beauté de l'ame. Celle-là, comme nous auons monſtré cy deſſus, en ce deuãce la forme des corps, qu'elle n'eſt encloſe en aucun lieu: & ne ſe diuiſe ſelon les parties de matiere, ny ne ſe corrompt. Elle deuance encores la beauté de l'ame, par-ce qu'elle eſt en tout eternelle, & ne ſe meut poĩt par naturel diſcours. Mais d'autant que la lumiere Angelique reſplendit en l'ordre de pluſieurs Idees qui ſont en l'Ange: pourtant il

eſt de beſoing que dehors & ſur toute multitude ſoit icelle vnité, laquelle eſt origine de tout nombre: à ceſte cauſe il eſt neceſſaire que la ſuſdite lumiere Angelique ſorte & emane de l'vnique principe de l'vniuers, lequel ſe nõme la méſme Vnité. Doncques la lumiere d'icelle Vnité en tout treſ-ſimple, eſt la Beauté infinie. Parce qu'elle n'eſt point ſouillee des ordures de la matiere, comme la forme du corps. Et ne ſe change point par progrez temporel, comme celle de l'Ame. Ny n'eſt eſparſe en multitude de formes, cõme celle de l'Ange. Et toute qualité qui eſt deſpouillee de conditions extrinſeques, entre les Filoſofes naturels ſe nomme infinie. Si le chauld eſtoit en ſoy meſme non empeſché du froid & humide, ny aggraué du poids de la matiere, il ſe nommeroit chaud infiny,

Parce que ſa force ſeroit libre: & ne ſeroit pas reſerré des termes de condition exterieure. Semblablement la lumiere de tout corps libre, eſt infinie. Car cela reluit ſans mode & ſans terme, qui reluit par ſa nature, quand il n'eſt point borné d'autruy. Donques la lumiere & Beauté de Dieu, laquelle eſt entierement pure, & frãche de toute condition, ſans doubte eſt beauté infinie. L'infinie Beauté requiert Amour infiny. Parquoy ie te prie, ô mõ Socrate, que tu aymes les creatures aueques certaine mode & terme. Mais ayme le Createur d'vn amour infiny: & te donne garde autant que tu pourras qu'à aymer Dieu tu n'ayes ny mode, ny meſure aucune.

CHAP. 19.

CE ſont les aduertiſſements leſquels nous auons figurez auoir eſté dõnez à Socrate par Diotime treſchaſte Preſtreſſe. Mais nous, ô treſvertueux amis, non ſeulement nous aymerõs Dieu ſans meſure, comme nous auõs feint que diſoit Diotime: mais nous aymerõs Dieu ſeul. L'entendement a tel reſpect à Dieu, comme a l'œil à la lumiere du Soleil. L'œil non ſeulement cherche la lumiere ſur les autres choſes: mais auſſi cherche la lumiere ſeule. Si les corps, les ames, les Anges nous plaiſoyent, nous n'aymerions pas ceux-cy propres: Mais Dieu en iceux. Es corps nous aymerions l'ombre de Dieu: és ames la ſimilitude de Dieu: és Anges l'image de Dieu. Ainſi au

temps preſent nous aymerons Dieu en toutes choſes, à ce que finalement nous aymions toutes choſes en luy: parce qu'ainſi viuãt nous paruiendrõs à tel degré que nous verrõs Dieu, & toutes choſes en luy, & l'aimerõs en ſoy, & toutes choſes en luy Quiconque au temps preſent ſe dõne du tout à Dieu aueques Charité, finalement ſe regaigne en iceluy. D'autant qu'il retournera à ſon Idee, par laquelle il fut creé. Et là de nouueau ſera reformé, ſi quelque partie de ſoy luy manque. Et ainſi reformé demeurera vn aueques ſon Idee à iamais. Ie veux que vous ſçachiez que le vray homme, & l'Idee de l'homme eſt tout vn. Et pourtant aucun de nous en terre n'eſt vray homme ce pendant que de Dieu nous ſommes ſeparez, parce que nous ſommes deioincts de noſtre Idee, laquelle eſt

noſtre forme. A icelle nous reduira l'Amour diuin aueques vie pieteuſe. Certeinement nous ſommes icy diuiſez & trompez: mais alors conioincts par Amour, nous retournerons à noſtre Idee tous entiers: de ſorte qu'il apparoiſtra que nous auõs premierement aymé Dieu és choſes, pour puis apres aymer les choſes en luy. Et que nous honorons les choſes en Dieu pour nous regaigner ſur tout. Et aymant Dieu nous auons aymé nous-meſmes.

ORAISON VII.

CONCLVSION DE TOVTES LES choſes ſuſdictes aueques l'opinion de Guidon Caualcant Filoſofe.

CHAP. I.

FINALEMENT Chriſtofle Marſupin homme treſhumain, ayant en la diſpute à repreſenter la perſonne d'Alcibiade, aueques ces paroles ſe tourne vers moy. Marſile Ficin, ie m'éioüy fort de la famille de Iean tõ amy : laquelle entre pluſieurs Cheualiers tres-illuſtres en doctrine, & en œuures, a produit Guidõ Filoſofe, diligent tuteur de ſa patrie: & aux ſubtilitez de Logique ſuperieur à tous ceux de ſon ſiecle. Ceſtuy a ſuiuy l'Amour Socratique en paroles & en couſtumes. Ceſtuy aueques ſes

vers a bréuement conclu ce qui par vous a eſté dit d'Amour. Fedre toucha l'origine d'Amour, quand il diſt qu'il naſquit du Chaos. Pauſanie a diuiſé en deux eſpeces l'Amour ja né, à ſçauoir Celeſte & Vulgaire. Eriſimaque a declaré ſon amplitude quand il a monſtré que les deux eſpeces d'Amour ſe retrouuẽt en toutes choſes. Ariſtofane a declaré que c'eſt que fait la preſence de Cupidon en chaſque choſe, demonſtrant par ceſtuy que les hommes qui eſtoient premierement diuiſez, ſe refont entiers. Agathon a traité combien grãde eſt ſa vertu & puiſſance, demonſtrant qu'iceluy ſeul fait les hommes bien-heureux. Finalement Socrate enſeigné de Diotime, a reduit en ſommaire que c'eſt que ceſt Amour, quel il eſt, & dont il eſt né. Combien il a de parties, à quelle fin il ſe dreſſe,

& com-

& combien il vault : Guidon Caualcant Filoſofe a comprins toutes ces choſes en ſes vers auecques vn ingenieux artifice. Comme par le ray du Soleil le miroir frappé d'vne certaine maniere reſplendit & enflamme par ce reflechiſſement de ſplendeur la laine qui luy eſt prochaine. Ainſi veut Guidon que la partie de l'ame nommee de luy obſcure fantaſie & memoire, cõme vn miroir ſoit frappee de l'image de la Beauté qui tient le lieu du ſoleil, comme d'vn certain rayon entré par les yeux. Et qu'elle en ſoit frappee de ſorte, qu'icelle par ladite image fabrique de ſoy vne autre image, quaſi comme ſplendeur de l'image premiere. Par laquelle ſplendeur la puiſſance de l'appetit ſembraſe non autrement que ladite laine, & qu'embraſee elle ayme. Il adiouſte en ſon diſcours que ce pre-

mier Amour embraſé en l'appetit du ſens ſe cree de la forme du corps cõpriſe par les yeux: mais il dit qu'icelle forme ne ſ'imprime point en la fantaſie en la maniere qu'elle eſt en la matiere du corps, mais ſans matiere. Neantmoins de telle ſorte qu'elle ſoit image d'vn certain homme mis en certain lieu ſous certain temps. Et que de ceſt image reluiſt ſoudain en la Penſee vne autre eſpece, laquelle n'eſt plus ſimilitude d'vn particulier corps humain, comme elle eſtoit en la fantaſie, ains eſt vne raiſon commune, & diffinition egalement de toute la generation humaine. Donques ainſi que de la fantaſie, depuis qu'elle a prinſe l'image du corps, naiſt en l'appetit du ſẽs ſerf du corps, l'Amour encliné au ſens: Ainſi de ceſte eſpece de l'entendement & raiſon cõmune, comme tres-eſlõgnee

du corps, naiſt en la volonté vn autre Amour fort eſtrange de la compagnie du corps. Il met le premier Amour en la Volupté, le ſecond en la Cõtemplation. Et eſtime que le premier ſe reploye alentour de la particuliere forme d'vn corps, & que le ſecond ſe dreſſe enuiron l'vniuerſelle Beauté de toute la generation humaine: Et que ces deux Amours en l'homme combatent entre eux meſmes. Le premier tire en bas à la vie voluptueuſe & beſtiale: le ſecond en hault à la vie Angelique & contemplatiue ſ'eſleue. Le premier eſt plein de paſſion, & ſe trouue en pluſieurs gẽts. Le ſecond eſt ſans perturbatiõ, & eſt en peu. Ce Filoſofe auſſi a meſlé en la creation de l'Amour vne certaine tenebroſité de Chaos, laquelle cy deſſus vous auez miſe: quand il dit que l'obſcure fantaſie ſ'illumine,

& que de la meſlange de ceſte obſcurité & de ceſte lumiere naiſt l'Amour. Il met auſſi ſa premiere origine en la Beauté des choſes diuines. La ſeconde en la Beauté des corps: car quand il dit en ces vers, SOLEIL ET RAYON: par le Soleil il entẽd la lumiere de Dieu: & par le rayon la forme des corps. Et veut que la fin d'Amour reſponde à ſon commencement, de ſorte que l'inſtinct d'Amour faict choir quelcun iuſques au touchemẽt du corps, & en fait monter aucuns iuſques à la viſion de Dieu.

QVE SOCRATE FVT LE VRAY amant, & qu'il fut ſemblable à Cupidon.

CHAP. 2.

IL ſuffit d'auoir iuſques icy parlé de l'Amour: Venons maintenant à Socrate, & à Alcibiade. Puis que les Conuiez auoyent aſſez loüé le Dieu des Amants: Reſtoit de loüer ces Amoureux, leſquelz enſuyuent legitimement ceſtuy leur Dieu.

Tous les eſcriuains ſ'accordẽt qu'entre tous les Enamourez ne fut aucun qui aymaſt plus legitimement que noſtre Socrate. Ceſtuy comme ainſi ſoit que par tout le cours de ſa vie manifeſtement ſans aucune hypocriſie il ſuyuiſt derriere le char de Cupidon; Si eſt-ce qu'il ne fut iamais infamé d'aucun d'auoir moins qu'honneſtement aymé. Ceſtuy par ce qu'il eſtoit de vie ſeuere, & reprenoit ſouuẽt les vices d'autruy, eſtoit ja tombé en la diſgrace de pluſieurs & puiſſants hommes, comme a de

couſtume celuy qui ne taiſt point la verité. Pour ceſte occaſion trois forts puiſſants Citoyens luy furent ennemis ſur tous les autres, Anite, Melite, Licon: & outre ceux-cy trois Orateurs, Traſimaque, Polió, & Callias. Et entre les Poëtes, Ariſtofane Comique le pourſuyuoit aigrement. Neantmoins ces puiſſants Citoyens, quand pour courir ſus à Socrate le vray-diſant ils le menerent en iugemẽt, & l'accuſerent par faux teſmoignages, luy impoſans quelques faultes & crimes dont il eſtoit bien elongné, ne dirẽt iamais qu'il aimaſt moĩs qu'honneſtement. Et les Orateurs ſes ennemis ne luy improperent iamais tel vice. Non pas meſme Ariſtofane Comique en cela ne meſdiſt iamais de Socrate, quoy que par riſee & mo querie il die pluſieurs autres choſes de luy en ſes Comedies. Or croyez

vous que noſtre Socrate euſt peu euiter les veneneuſes langues de tels & ſi grands detracteurs, ſ'il euſt eſté ſouillé de telle note infame? ainçois ſ'il n'euſt eſté treſ-elongné de toute ſuſpicion de tel crime? Dites moy, ô treſ-vertueux amis, auez-vous prins garde à ce que cy deſſus i'ay fort conſideré, q̃ quãd Platõ depeint Cupidõ il le retrace & deſſeigne au plus pres à l'image naturelle & vie de Socrate. Comme ſ'il vouloit dire que le vray Amour & Socrate ſont fort ſemblables entr'eux. Et que pourtant Socrate ſur tous les autres eſt vray & legitime Amoureux. Ramenez bien en voſtre entendement ceſte peinture de Cupidon, & vous verrez en icelle Socrate figuré. Mettez vous deuant les yeux la perſonne de Socrate, & vous le verrez MAIGRE, ARIDE, ET DEFAIT. Socrate fut tel, parce

qu'il eſtoit de nature melãcholique. MAIGRE, pour la ieune, & par negligẽce mal en cõche. En outre vous le verrez NVD, c'eſt à dire veſtu d'vne ſimple & vieille mãteline. AVEC LES PIEZ NVDS, parce que comme Fédre teſmoigne en Platon, Socrate alloit touſiours auecques les piedz nuds. HVMBLE, ET VOLANT BAS. Car le regard de Socrate eſtoit touſiours fiché en terre, comme dit Fedon: Il hantoit en vils & bas lieux, comme aux boutiques de certains tailleurs, ou de Simon Cordonnier. Il vſoit de mots ruſtiques & groſſiers ainſi que luy reproche Callicle au Dialogue intitulé Gorgias. Il eſtoit auſſi tant debõnaire que combiẽ que pluſieurs fois on luy diſt paroles fort iniurieuſes, & que quelquefois ſans coulpe il fuſt battu: toutesfois en ſon cœur il ne

ſemeut iamais. SANS MAISON. Socrate eſtãt interrogé d'où il eſtoit, reſpondit, Ie ſuis du Monde. Là eſt le pays, où eſt le Bien. Il n'auoit point de maiſon qui fuſt àluy, ny plume en lict, ny viure delicat, ny meuble precieux. IL DORT AVX PORTES, AV CHEMIN AV CIEL SEREIN. Ces choſes ſignifient la poitrine de Socrate ouuerte, & le cueur manifeſte à chaſcun. Et qu'il ſe delectoit auſſi de la veüe & de l'ouye, qui ſont les portes de l'ame. D'auantage, q̃ Socrate alloit aſſeuré, & ſans peur aucune par tout. Et quãd le beſoing le requeroit, il ſ'endormoit en quelque part que le ſommeil le ſurprint, enuelopé en ſa poure manteline. TOVSIOVRS POVRE. Car qui eſt celuy qui ne ſçache que Socrate fut fils d'vn Tailleur ou Sculpteur, & & d'vne qui gardoit les femmes en

couche. Voire meſmes Socrate en ſa vieilleſſe alloit gaigner ſon viure, tail lant & beſongnant de ſes propres mains, & n'eut iamais tant qu'il peuſt nourrir ſoy & ſa famille. Et ſe vantoit en tout lieu d'auoir l'entendement poure. Il interrogeoit chaſcun, & diſoit qu'il ne ſçauoit rien. VIRIL, Socrate eſtoit d'vn courage conſtant, & de ſentence inſurmontable de ſorte qu'il mepriſoit les promeſſes des Princes, & refuſoit leur argent. Et maintesfois eſtant de eux appellé n'y voulut pas aller. Entre les autres il meſpriſa Archelas Macedonien, Scopas Crannonien, Euriloque Lariſſeen. HARDY, ET TERRIBLE: combien fut grande la force de Socrate au fait des armes, Alcibiade le raconte copieuſement au banquet. Et ayant Socrate eu victoire en Potidee, conceda volõtiers

ſon triomfe à Alcibiade. VEHEMENT: Socrate eſtoit en paroles & geſtes plein de grãde efficace, & fort prompt: Selon que Zopire maiſtre pour iuger en fiſionomie, c'eſt à dire, par l'inſpection de la face, auoit iugé Socrate eſtre homme euenté: & auſſi ſouuentesfois enflammé en parler, il auoit accouſtumé de ietter les mains çà & là, & ſe tirer le poil de la barbe. FACOND, Socrate en la diſpute trouuoit arguments aſſes egallemẽt pour le ſi & le non de la choſe propoſee: & combien qu'il vſaſt de vocables ruſtiques & païſaneſques, neantmoins il eſmouuoit plus les cueurs des auditeurs, que Themiſtocle & Pericle, ny que tous les autres Orateurs, ainſi que de luy teſmoigne Alcibiade au Banquet. IL TEND AGVETS AVX BEAVX ET AVX BONS. Bien diſoit Alcibiade

que Socrate luy auoit touſiours mis des aguets: Socrate eſtoit facilement pris preſque cõme de certains dreſſeurs d'embuſches de ceux qui demonſtroient auoir vne honneſte apparence: & luy cõme dreſſeur d'embuſcades à ſa fois auſſi prenoit les Beaux, quaſi comme auecques rets, & les conduiſoit à la Filoſofie. FIN ET ACCORT APIPEVR. aſſez a eſté dit cy deſſus que Socrate auoit accouſtumé d'apiper & attraire de la forme du corps à la diuine eſpece: & au Protagore Platõ l'afferme eſtre machinateur. Socrate en pluſieurs ſortes comme demonſtrent les Dialogues de Platon confutoit les Sofiſtes. Il confortoit les adoleſcents, il enſeignoit les hommes modeſtes. STVDIEVX DE PRVDENCE. Socrate fut doüé de ſi grande prudẽce, & de ſi grande perſpicuité à preuoir,

que quicõque faiſoit cõtre ſon conſeil, il luy en arriuoit mal, ainſi que Platõ recite au Theages. PAR TOVTE SA VIE VA FILOSOFANT. Ceſtuy quand il ſe defendit au conſpect des iuges iniques, qui reprenoient ſa vie Filoſofique, diſt hardiment: Si vous me voulez deliurer de la mort auecques ceſte condition que ie n'aille plus filoſofant, Ie vous dy que pluſtoſt ie veux mourir, que laiſſer la filoſofie. ENCHANTEVR IOVEVR DE PASSE-PASSE, CAVTELEVX, SOFISTE. Alcibiade diſoit que les paroles de Socrate l'emouuoient & l'adouciſſoient plus que les melodies de Marſie & d'Olympe excellents Muſiciens. Et que Socrate ait eu vn Demon familier ſes amis l'eſcriuent, & les ennemis en feirent mention en ſon accuſation. Outre-plus Ariſtofane Comi-

que,& les ennemis de Socrate, l'appellerent Sofiſte,par-ce qu'il auoit egalle puiſſance à conforter & deconforter AV MILIEV ENTRE LA SAPIENCE ET L'IGNORANCE. Socrate diſoit, biẽ que tous les hommes ſoyent ignorants, toutesfois ie ſuis different des autres en ce que ie connoy mon ignorance,là où les autres ne connoiſſent point la leur. Par ainſi il eſtoit au milieu entre la ſapiẽce & l'ignorance : lequel encor qu'il ne ſceuſt point les choſes,neãtmoins ſçauoit bien ſon ignorance. Par toutes les choſes deſſuſdites il apparoiſt Socrate en tout eſtre ſemblable au Dieu Amour, & pourtãt qu'il eſtoit amateur legitime. De ſorte qu'à bon droit Alcibiade quand les autres cõuiez eurent loüé l'Amour, iugea que Socrate deuoit eſtre loüé, comme vray ſeruiteur & obſeruateur de ce

Dieu . A fin que nous entendions qu'en loüant Socrate: on louë pareillement tous ceux qui ayment comme Socrate . Quelles ſont les loüẽges de Socrate, vous l'auez ouy icy. Et Alcibiade au Banquet l'a traicté bien au long . Or en quelle ſorte aymoit Socrate, chaſcun le peut cognoiſtre, qui remet en memoire la doctrine de Diotime : car il aymoit de la forme & maniere que Diotime a cy deſſus enſeigné.

DE L'AMOVR BESTIAL, ET comme c'eſt vne eſpece de folie.

CHAP. 3.

MAIS quelcun parauenture me demandera quelle vtilité apporte à la generatiõ humaine ceſt Amour Socratique, pourquoy il ſoit digne de

tant de loüenges. Et au rebours que c'eſt que donne l'Amour contraire. Ie le vous diray repetant de loing ceſte matiere. Noſtre Platon diffinit au Fedre la fureur eſtre vne alienation d'entendement: & enſeigne deux gẽres d'alienation, deſquelles il eſtime que l'vne vienne d'infirmité humaine, l'autre d'inſpiration diuine. Il appelle la premiere, folie: la ſeconde, fureur Diuine. Par la maladie de folie l'homme tombe ſoubs l'eſpece de l'homme, & d'homme preſque deuient beſte. Il y a deux genres de folie: l'vne naiſt de default de cerueau, l'autre de deffault de cueur. Quelquefois le cerueau eſt occupé de la cholere bruſlee, quelquefois du ſang bruſlé, quelquefois de la noire lie du ſang: & de là les hommes deuiẽnent fols. Ceux qui ſont tormentez de la cholere bruſlee, encor qu'ils ne

ſoient

ſoyẽt d'aucuns iniuriez, ſe courroucent aigrement, crient fort, ſe iettent ſus quicõque ils rencontrent, & mettẽt la main & à ſoy & à autruy. Ceux qui ſont occupez du ſang bruſlé, outrepaſſent de beaucoup meſure en riſees, ſe vantent ſur tous, promettent de ſoy grandes choſes. Et auec bal & chants demenent grand feſte & ioye. Ceux qui ſont greuez de la noire lie du ſang ſont touſiours melancholiques, & ſe feignent certains ſonges, leſquels en preſence les eſpouuẽtent, & les font craindre pour l'aduenir. Et procedent ces trois eſpeces de folie de default de ceruelle. Car quand les humeurs ſe retiennent au cueur, elles produiſent angoiſſe & láſcheté, non pas proprement folie. Mais elles engendrent propremẽt la folie quãd elles montent au cerueau. Et pourtãt on dit q̃ ces eſpeces de folie proce-

dẽt de default de ceruelle. Mais nous diſons que par default de cueur viẽt proprement la folie, de laquelle ceux ſont affligez, leſquels ſe voyẽt en l'Amour perdu. A ceux-cy faulſement eſt attribué le ſacré ſainct nom d'Amour. Mais d'autant qu'il ne ſemble pas que nous vueilliõs reſtreindre le vocable commun, encores en ceux-cy vſons nous du nom d'Amour.

QVE L'ÆMOVR VVLGÆIRE EST vn enſorcellement d'yeux.

CHAP. 4.

ET vous mes amys, ſoyez ſ'il vous plaiſt attentifs, & des oreilles, & de l'entẽdement à ce que ie diray. Le ſang en l'adoleſcence eſt ſubtil, clair, chauld, & doulx: parce au progrez de l'age ſe reſoluant les ſubtiles par-

ties du ſang il ſ'epeſſit, & ſ'epeſſiſſant deuient ſang noir. Celuy qui eſt ſubtil & rare, eſt pur & luiſant : & celuy qui eſt groſſier & épais, eſt noiraſtre & obſcur . Mais pourquoy diſons nous que le ſang en l'adoleſcence eſt chauld & doulx? Parce que la vie, & le principe de viure, c'eſt à dire, la generation, conſiſte au chauld & en l'humide, & que la ſemẽce eſt chaulde & humide: Telle nature principalement en l'enfance & adoleſcence eſt en vigueur: aux ages ſuyuans peu à peu elle ſe change en ſiccité & froideur qualitez contraires. Et pourtãt le ſang en l'adoleſcence eſt ſubtil, clair, chauld, & doulx. Mais d'autant qu'il eſt ſubtil, pourtant eſt-il clair: parce qu'il eſt nouueau, il eſt chauld & humide : parce qu'il eſt chauld & humide, pourtant eſt il doulx: car la doulceur naiſt en la meſlange du

chauld & de l'humide. A quelle fin dy-ie cecy? Ie le dy afin que vous entendiez en quel age les eſprits ſont ſubtils, clairs, chaulds, & doulx. Car comme ainſi ſoit que les eſprits ſ'engendrẽt du chauld du cueur du plus pur ſang: ils ſont touſiours tels en nous, quelle eſt l'humeur du ſang. Mais comme ceſte vapeur du ſang, qui ſe nõme eſprit, naiſſant du ſang eſt telle que le ſang: ainſi elle tranſmet dehors rayons ſemblables à ſoy par les yeux, cõme par des feneſtres de verre. Et comme le Soleil, qui eſt le cueur du monde, par ſon cours reſpand la lumiere, & par la lumiere diffond ſes vertus en la terre: ainſi le cueur de noſtre corps par vn ſien perpetuel mouuement, agitant le ſang à ſoy prochain, d'iceluy reſpand les eſprits en tout le corps. Et par iceux diffond les eſtincelles des rayons en

tous les membres, principalement par les yeux: car l'eſprit eſtant tres-leger, monte facilement aux parties du corps les plus hautes. Et la lumiere de l'eſprit, plus abondamment reſplendit par les yeux: car les yeulx ſur tous les autres mẽbres ſont trãſparents & nets. Or qu'és yeux, & au cerueau y aye quelque lumiere, bien que petite, pluſieurs animaulx que nous voyons de nuict en donnent teſmoignage & nous en font ample foy, deſquels les yeux eſclairent en tenebres. Il auient auſſi que ſi quelcũ en certaine maniere preſſe auec le doigt le coing, c'eſt à dire, l'angle larmeux de la prunelle de l'œil, le contournant tant ſoit peu, il ſemble que dedans l'œil il voye vn cercle de lumiere. On dit ençor qu'Octauiã Ceſar auoit les yeux ſi clairs & reſplendiſſants, que quand fermement &

vehementemẽt il en tenoit la lumiere fichee ſur quelcun, il le contreignoit de regarder ailleurs, comme ſ'il ſe fuſt esblouy au Soleil. Tibere auſſi auoit les yeux grands, & quelquefois eueillé du ſommeil, par bref eſpace de temps au milieu des tenebres nuitalles il voyoit clairement. Mais que le rayon qui ſe tranſmet dehors par les yeux tire quant & ſoy la ſpirituelle vapeur, & que ceſte vapeur tire auec ſoy le ſang, d'icy nous le pouuons entendre, aſçauoir, que ceux qui regardent fermement les yeux d'autruy infirmes & rouges, tombent facilement au mal desyeux, à cauſe des rais qui procedent des yeux infirmes. Dont il apparoiſt que le ray ſ'eſtend iuſques à celuy qui regarde: & enſemble auecques le ray court la vapeur du ſang corrompu, par la contagion de laquelle deuient

infirme l'œil de qui le void. Ariſtote eſcript que quand les femmes ont leurs fleurs ſouuentesfois en regardant elles ſoüillent & tachent le miroir de goutes ſanguines. Ie croy que cela prouient de ce que l'eſprit qui eſt vapeur de ſang, eſt preſquevn certain ſang treſ-ſubtil, de maniere qu'il ne ſe manifeſte point aux yeux, mais ſ'epeſſiſſant ſur la ſur-face polie du miroir, il ſe fait viſible. Iceluy frappãt en matiere rare, comme drap, ou linge, ne ſe void point: d'autant qu'il ne demeure en la ſurface de telle matiere, ains paſſe dedans. S'il frappe en matiere aſpre & reſerree comme ſont roches & les briques, à cauſe de l'inegalité en tels corps il ſe rompt & diſſipe. Mais le miroir à cauſe de ſa dureté aplanie affermit l'eſprit en ſa ſurface: & à cauſe de ſon egalité & politeſſe il le conſerue qu'il ne ſe briſe.

Par ſa clarté il conforte & augmente le ray de l'eſprit. Par ſa froideur il eſpeſſit & reſerre en goutelettes la rare & ſubtile nuee de telle vapeur. Et par la meſme raiſõ quãd à bouche ouuerte nous hallenõs fort cõtre vn verre, nous baignõs la ſurface d'iceluy d'vne treſſubtile rouſee de ſaliue. Par-ce que l'halene qui de la ſaliue vole de hors, eſtant depuis epeſſie & reſerree en la matiere du verre, retorne en fin en humeur de ſaliue. Qui ſ'emerueillera donc ſi l'œil ouuert, & auec ferme attẽtion dreſſé vers quelcun darde aux yeux de qui le regarde les fleches de ſes rais : & enſemble auec ſes fleches, qui ſont le chariot des eſprits tire ceſte vapeur ſanguine, que nous appellõs eſprit? Delà vient que la fleche veneneuſe tranſperſe les yeux, & d'autãt qu'elle eſt dardee du cœur de qui la iette, pourtant elle ſe brandit

au cœur de l'homme feru, quaſi cõme à vne region qui luy eſt propre & naturelle. Là elle ferit & bleſſe le cœur, & en ſa rondeur pyramidalle epeſſe & dure ſe reſerre & ſ'epeſſit, & ſe cõuertit en ſang. Ce ſang eſtrãger lequel eſt elongné de la nature du bleſſé, trouble le ſang propre de celuy qui a receu la playe. Et le ſang propre troublé & preſque empoiſonné deuiẽt infirme & debile. De là vient l'enſorcellement, c'eſt à dire le mal de l'œil en deux manieres. Le regard d'vn puant vieillard, ou d'vne femme ayant ſes malles ſepmaines, cauſe le mal des yeux, & preſque enſorcelle vn petit enfant. Le regard d'vn adoleſcent faict le mal de l'œil à vn plus vieil. Et d'autant que l'humeur du vieillard eſt plus froide & tardiue, à peine elle touche en l'enfant le dos & ſur-face du cœur: & par

ce qu'elle n'eſt pas fort propre & i-
doyne à paſſer outre, biẽ peu elle eſ-
meut le cœur, voire ſi à cauſe de l'en-
fance il n'eſt fort tendre. Et pourtant
c'eſt vn mal d'œil & enſorcellemẽt le
ger. Mais celuy eſt vn enſorcellemẽt
& mal d'œil treſgrief auquel la perſõ
ne plus ieune ferit & bleſſe le cœur
de la plus vieille. C'eſt, ô mes amis,
ce dont le Platonique Apulee ſe cõ-
plaignoit amerement diſant. Toute
l'occaſion & origine de ceſte mienne
douleur, voire ma medecine & ma
ſanté ſeul tu la ſçais. Car ces yeux tiẽs
paſſans par mes yeux iuſques au cen-
tre de mon cœur emeuuẽt vne aſpre
inflãmaiſon au dedãs de mes moüel-
les. Aye doncques pitié de celuy, le-
quel perit à ton occaſiõ. Mettez vous
deuant les yeux Fedre Mirrinuſiẽ, &
Liſias Orateur Thebain de Fedre en-
amouré. Liſias Baloc à bouche bee

regarde fermement en la face de Fédre: Fédre aux yeux de Liſias tend & decoche viuement les eſtincelles de ſes yeux, & auecques ces eſtincelles tranſmet l'eſprit vers Liſias. En ceſte reciproque rencontre d'yeux le ray de Fédre ſe meſle facilement auecques le rayon de Liſias, & l'eſprit de l'vn ſ'ente & allie facilement auec l'eſprit de l'autre. Ceſte vapeur d'eſprit qui fut engendree du cœur de Fédre, ſoudain ſ'euente au cueur de Liſias, & à cauſe de la dure ſubſtance du cueur de Liſias ſ'y epeſſit & reſerre: & reſerree de nouueau redeuient ſang, comme ja elle auoit eſté de la nature du ſang de Fédre, de ſorte que là auient choſe fort emerueillable, c'eſt que le ſang de Fédre maintenant ſe trouue au ſang de Liſias. Dequoy l'vn & l'autre eſt contreint de crier. Liſias dit à Fédre, O Fédre

Cecy ſe doibt entendre de l'honneſte Amour & biẽueillance naturelle entre deux perſonnes: Car toutes choſes ſont nettes aux nets.

mon cueur! O mes entrailles treſcheres! Fédre dit à Liſias, O eſprit mien! ô mon ſang Liſias! Fédre ſuit Liſias, parce que le cueur recherche ſon humeur: Liſias pourſuit Fédre, parce que l'humeur ſanguine recherche le propre vaiſſeau & le propre ſiege. Et Liſias enſuit Fédre plus ardemment par-ce que le cueur ſans la plus petite parcelle de ſon humeur vit plus facilement que l'humeur ſans le propre cueur. Le ruiſſeau a plus de beſoing de la fontaine, que la fontaine du ruiſſeau. Doncques comme le fer depuis qu'il a receu la qualité de la Calamite eſt tiré de ceſte pierre, & ne la tire pas, ainſi Liſias ſuit pluſtoſt Fédre, que Fédre Liſias.

CHAP. 5.

QVELCVN parauẽture dira, Dea! peult bien vn ray ſubtil, vn eſprit treſ-leger, vn peu de ſang de Fedre ſi toſt, ſi fort, & ſi cõtagieuſement trauailler tout Liſias? Cecy ne ſemblera point merueilleux, ſi on conſidere les autres infirmitez qui ſ'acquierent & ſe prennent par contagion, comme demengeaiſon, rongne, lepre, mal de coſté, douleur phtiſique, dyſenterie, rougeur des yeux, & peſtilence. Or ie dy que la contagion d'Amour vient legerement, & ſur toutes autres peſtilẽces eſt treſgriefue & dommageable. Par-ce que ceſte vapeur ſpirituelle, & le ſang qui du plus ieune ſinfond au plus viel, a quatre quali-

tez, comme nous auõs traité cy deſſus: Il eſt clair, ſubtil, chauld, & doux. Par-ce qu'il eſt clair il ſe conforme & vnit aiſement auecques la clarté des yeux, & des eſprits, qui ſont au vieillard: Et par ceſte conſonance attrait & alleche. De là vient qu'ils le boiuent auidement & à longs traits. Par ce qu'il eſt ſubtil, il vole legerement au cueur: & d'iceluy facilement par les veines & par le pouls ſe reſpand par tout le Corps. Par-ce qu'il eſt chauld, il agit auecques vehemence, & meut le ſang du Vieillard le conuertiſſant en ſa nature: C'eſt ce que touche Lucrece quand il dit,

De la douce Venus la goute & la liqueur
Diſtillant ſoefuement au centre de ton cueur
Laiſſe encor apres ſoy vne ennuyeuſe cure.

Outre-plus, par-ce qu'il eſt doux, il conforte les parties interieures, les paiſt & delecte. De là vient que tout

le ſang de l'homme depuis qu'il eſt mué en la nature du ſang iuuenil, appette neceſſairement le corps du ieune, afin qu'il habite en ſes propres veines: Et afin que le nouueau ſang paſſe par les veines nouuelles & tendres. Il auient auſſi que tel malade eſt tout enſemble eſmeu entre volupté & douleur, pour l'amour de la clarté & de la douceur de telle vapeur & ſang. La clarté alleche, la doulceur delecte. Il eſt encores meu de douleur à cauſe de la ſubtilité & de la chaleur. La ſubtilité diuiſe & decoupe les parties interieures: La chaleur oſte à l'homme ce qui eſtoit ſien, & le mue en la nature d'autruy. Et à cauſe de ceſte mutation, ne le laiſſe point repoſer en ſoymeſme, ains le tire touſiours vers la perſonne, de laquelle il fut feru & bleſſé. Ce que deſignoit Lucrece quand il diſoit:

A l'obiet nous attrait la chair & corps vainqueur
Dont fut nauré d'Amour & l'eſprit & le cueur:
Car tous le plus ſouuent tombent en ceſte playe,
Et le ſang celle part ſurparoiſt, flambe & raye
Dont l'vlcere & le coup nous venons receuoir:
Et ſi bien pres de nous l'ennemy ſe fait voir
Le ſang & rouge humeur vers luy court, & l'occupe.

Lucrece en ces vers veult que le ſang de l'homme, lequel a eſté feru & blecé du rayon des yeux, coure vers celuy qui l'a feru: non autrement que le ſang de celuy qui fut occis de glaiue ſe debonde & court vers le meurtrier. Si vous recherchez la raiſon de ce miracle ie le vous eclarciray en ceſte maniere. Hector bleça & tua Patrocle: Patrocle tourna les yeux vers Hector qui le ferut: Dont ſon penſer iuge qu'il ſe deuoit venger: & ſoudain la cholere ſ'embraſe à la vengeãce. De la cholere ſ'enflamme le ſang, lequel enflammé court ſoudain à la bleceure tãt pour defendre celle partie,

tie, que meſmes pour ſe venger, au meſmes lieu courent les eſprits: & les eſprits par-ce qu'ils ſont legers volẽt dehors iuſques à Hector: & paſſent dedãs luy, & à cauſe de ſa chaleur ſ'y maintiennent iuſques à vn certain tẽps, cõme par maniere de dire iuſqu'à ſept heures. Si durãt ce tẽps Hector ſ'approchãt du nauré, regarde attẽtiuemẽt la playe, la plaie ſe debõde & eſpand le ſang deuers luy. Ce ſang peut ſortir vers l'ennemy, ſoit parce que toute la chaleur n'eſt pas encor eſteinte, & que le mouuement interieur n'eſt pas finy: ſoit parce qu'vn peu au parauant il eſtoit eſmeu alencõtre de luy: ſoit auſſi parce qu'il recourt à ſes eſprits, & les eſprits tirẽt à ſoy leur ſang. En ſemblable maniere Lucrece veut que le ſang de l'homme qui eſt feru d'Amour, coure ſoudain vers celuy qui l'a bleſſé. La ſen-

tence duquel me ſemble treſ-veritable.

DE L'ESTRÆNGE EFFECT de l'Amour Vulgaire.

CHAP. 6.

DIRAY-IE maintenant, ô tres honneſtes amys, vn effect eſtrange qui ſ'en enſuit, ou biẽ ſi ie le paſſeray ſous ſilence? Certes ie le diray puis que la matiere le requiert, bien que ce ſemble eſtre choſe deshonneſte. Mais qui eſt celuy qui puiſſe en tout honneſtement reciter les choſes deſhonneſtes? Lucrece le plus malheureux de tous les amants dit, que ceſte grande mutation qui ſe fait au corps du plus vieil, laquelle ſ'incline vers la complexion de la perſonne plus ieune, contreint que ceſtuicy ſ'efforce

de trãsferer tout ſon corps en icelle, & tirer tout le corps d'icelle en ſoy: à celle fin qu'ou bien l'humeur tendre trouue tendres vaiſſeaux, ou vrayement que les tendres vaiſſeaux trouuent l'humeur tẽdre. Or comme ainſi ſoit que la ſemence coure de tout le corps, les amoureux eſtiment (ſelõ Lucrece) que par le ſeul enuoy ou attrait d'icelle, ils peuuent donner tout leur corps à autruy, & tirer en ſoy tout le corps d'autruy. Or que les amants deſirent en ſoy receuoir toute la perſonne aymee, Artemiſie femme de Mauſole Roy de Carie le demonſtre euidemmẽt, laquelle ayma tellement ſon mary par ſur toute creance d'affection humaine, qu'elle reduiſit en pouldre le corps d'iceluy mort, laquelle detrempee en eau elle beut toute.

QVE L'AMOVR VVLGAIRE EST vne perturbation de ſang.

CHAP. 7.

OR que ceſte maladie ſoit au ſang, cõme nous auons dit pluſieurs fois, ie vous en dõneray vn ſigne treſclair, aſçauoir que telle maladie ne dõne aucun repos au poure malade. Et vous ſçauez que les Medecins & Filoſofes naturels mettent la Fieure continue au ſang: Celle qui donne ſix heures de repos, au flegme. Celle qui donne relaſche d'vn iour, en la cholere iaulne: & celle qui en donne deux iours, en la melãcholie, ou cholere noire. A bon droit dõques nous mettõs au ſang la fieure de l'Amour: ie dy au ſang melancholique, comme vous auez oüy en l'Oraiſon de Socrate. Du ſang melancholique

naiſt touſiours le penſer fiché & profond.

COMME L'AMANT DEVIENT *ſemblable à l'aymé.*

CHAP. 8.

ET pourtant qu'aucun de vous ne ſemerueille, ſ'il oyt dire que quelque Amoureux aye conceu en ſon corps quelque ſemblance de la perſonne aymee. Les femmes groſſes ſouuentesfois deſirãt le vin, penſent vehementement au vin deſiré. Ceſte forte imaginaiſon émeut les eſprits interieurs, & les emouuant depeint en iceux l'image du vin deſiré. Ces eſprits emeuuent ſemblablement le ſang, & en la tendre matiere de la cõception empreignent & engrauent l'image du vin. Or qui eſt ſi peu pratic & experimenté aux affaires hu-

maines qui ne ſçache qu'vn amant appette plus ardemment la perſonne aymee, que les femmes groſſes n'appettent le vin? Et pourtant il y penſe plus fort & plus ferme. De ſorte que ce n'eſt pas de merueille que le viſage de la perſonne aymee engraué au cueur de l'amant, ſe depeigne par telle cogitation en l'eſprit, & de l'eſprit ſ'imprime au ſang. Specialemẽt parce qu'aux veines de Liſias ja eſt engẽdré le ſang tres mol de Fedre, de ſorte que facilement le viſage de Fedre peut reluire en ſon meſme ſang. Et parce que tous les membres de tout le corps, comme chaſcun iour ils tariſſent, ainſi ſe baignans & humectãs peu à peu par la rouſee du nourriſſement ils reuerdoyent. Dont ſ'enſuit que de iour en iour, le corps de chaſcun, lequel peu à peu deſeiche, ſemblablement ſe refait. Les membres ſe

refont par le ſang, lequel coule par les ruiſſeaux des veines. Doncques vous eſmerueillerez-vous, ſi le ſang depeint de certaine ſemblãce deſſeigne le meſme aux membres, de ſorte que finalement Liſias deuienne ſemblable à Fedre en quelque couleur, ou lineament, ou affection, ou geſte?

QVELLES SONT LES PERSONNES qui nous font enamourer.

CHAP. 9.

QVELCVN, peult eſtre, demandera de quelles perſonnes principalement & en quelle maniere ſ'enlacent les Amants, & en quelle ſorte ils ſe delient. Les femmes prennent aiſement les hommes, & meſmement celles qui mõſtrẽt auoir en ſoy quelque naturel maſculin. Les maſles en-

cores plus facilement prennent les hommes, leur eſtans plus ſemblables que les femmes, & ayans le ſang & l'eſprit plus luyſant, plus chauld, & plus ſubtil: en quoy ſe tẽdent les rets de Cupidõ. Et d'entre les maſles ceux là plus legerement enſorcellent les maſles & les femelles, leſquels ſont ſanguins au plus hault degré, & choleriques au moindre, & qui ont les yeux grands azurez & luiſans, & ſpecialemẽt ſi tels hommes viuent chaſtes. Car par l'vſage de l'amoureux accouplement, ſe reſoluãs les eſprits clairs, le viſage ſerein ſe ternit & ſe ride. Les parties ſuſdites, cõme nous auons touché cy deſſus ſont requiſes à darder legeremẽt les traits qui ont accouſtumé de ferir le cueur. Outre plus ceuxlà donnent bien toſt dans les fillets de Cupidon, à la naiſſance deſquels Venus diſcouroit par le Liõ,

ou bien la Lune remiroit Venus d'vn fort aſpect : & ceux auſſi qui ſont de meſme complexion. Les flegmatiques ne ſont iamais prins. Les melãcholiques ſont prins bien tard, mais depuis qu'ils ſont prins, iamais ne ſe peuuent deſſier. Quand la perſonne ſanguine lie la ſanguine, le ioug eſt leger, & le lien doux & agreable, parce que la complexiõ ſemblable produit l'Amour reciproque & mutuel. Pareillement la douceur de telle humeur donne eſperance & confiance aux amants. Quand la perſonne cholerique enlace la cholerique, telle ſeruitude eſt plus difficile. Il eſt vray q̃ la ſemblance de la complexion cauſe quelque rẽcontre de bienvueillance en telles perſonnes. Mais l'humeur embraſee de la cholere les rend ſouuent par-enſemble bizarres. Quand la perſonne ſanguine met le ioug à la

cholerique,ou la cholerique à la ſangui ne:à cauſe de telle meſlange de l'humeur aigre, & de la douce, naiſt vne certaine alteration d'ire & de grace, de volupté & de douleur. Quand la perſonne ſanguine eſtreint & nouë la melancholique, il en naiſt vn neu perpetuel,mais non miſerable: parce que la douceur du ſang tempere l'amertume de la melancholie. Mais quãd la perſonne cholerique eſtreint la melancholique, il en reſulte vne peſtilence ſur toutes autres mortelle. D'autant que l'humeur treſ-ague de la perſonne plus ieune diſcourt deça & delà par les entrailles de la plus vieille: dõt la flamme conſume les tẽdres moüelles par laquelle ard & bruſle le malheureux & miſerable Amant. La cholere eſmeut à courroux & debat: la melancholie à douleur, triſteſſe, & dueil perpetuel.

La fin de l'Amour de ceux-cy ſouuẽfois eſt celuy-meſme que de Phillis, Didon, & Lucrece filoſofe. La perſonne flegmatique ou melancholique, par-ce qu'en elle le ſang & les eſprits ſont groſſiers, ne bleſſe iamais aucun.

DE LA MANIERE DE S'ENamourer.

CHAP. 10.

CY deſſus aſſez nous auons dit la maniere comme les Amants ſouffrent le mal de l'œil ou enſorcellement, ſi aux choſes dites nous adiouſtons encores, que les mortels alors principalemẽt prennẽt mal de l'œil, quand frequentement & fermement dreſſans leurs yeux vers les yeux d'autruy, ils conioignent les lumieres aueques les lumieres, & miſerablement par iceux lument & boyuent l'amour. L'œil

eſt toute la cauſe & origine de ceſte maladie, comme a chanté Muſee, de ſorte que ſi quelque perſonne a les yeux agreables, encor qu'aux autres membres elle ne ſoit pas bien compoſee, neantmoins elle contraint celuy qui la mire en ceſte façon d'en deuenir Amoureux. La perſonne qui au contraire eſt diſpoſee, inuite pluſtoſt à vne bien-ueillance moderee, que non pas à l'amour. La conſonance des autres membres outre les yeux n'eſt pas proprement cauſe, mais occaſion de telle maladie. Parce que telle compoſition inuite celuy qui void de loing, à ſ'approcher de plus pres, & depuis qu'il regarde de plus pres le retient bien long-tẽps beant à remirer tel aſpect: & pendãt qu'il y eſt ainſi fiché, la ſeule r'encontre des raiz lancez par les yeux eſt celle qui fait la playe. Mais à l'amour

modéré, lequel eſt participant de la diuinité, & duquel ſe traite communement en ce Banquet, non ſeulement l'œil, mais auſſi la concorde & plaiſance agreable de toutes les autres parties comme cauſe ſ'y rencontre.

DE LA MANIERE DE SE deſlier de l'Amour vulgaire.

CHAP. II.

IVSQVES icy nous auons traité en quelle maniere, & de qui nous ſommes prins. Reſte que nous mõſtrions breuement par quel moyen nous nous en pouuons deſlier. Le moyen de ſ'en depeſtrer eſt de deux ſortes, l'vne eſt de la nature, l'autre eſt de l'art. Le naturel eſt celuy qui faict ſõ œuure aueques certains interual-

les de temps, & eſt ce moyen cõmun tant à ceſte maladie, qu'à toutes autres. Car la demengeaiſon dure autãt en la peau, comme dure la lie du ſang dans les veines, ou la pituite ſalee dãs les membres. Eſtant le ſang eſclarcy, & la pituite amortie, la demãgeaiſon default, & la gratelle ſ'en va. Neantmoins la meure diligence de l'euacuaiſon y profite beaucoup. L'euacuaiſon ou l'onction ſoudaine eſt moult dangereuſe. Semblablement le trauail & l'agonie des amants dure autant de temps, comme dure ceſte poiſon & infection de ſang introduite aux veines par ce mal de l'œil & enſorcellemẽt. Lequel venin preſſe le cueur d'vne grieue cure, nourrit la playe dans les veines, & ard les membres de flammes inuiſibles. Par ce qu'il paſſe du cueur aux veines, & des veines aux membres.

Quand telle poiſon eſt eſclarcie, le trauail des fols amants commẽce de ceſſer. Tel eſclarciſſement requiert en tous long eſpace de temps, & le requiert treſlong aux melancholiques : ſpecialement ſi en l'influence de Saturne Cupidon les a prins aueques ſes rets. Outre plus, tel temps eſt tres amer & ennuyeux, ſ'ils ont eſté mis ſoubs le ioug d'Amour lors que Saturne eſtoit retrogradé ou biẽ conioinct aueques Mars, ou vrayemẽt oppoſite au Soleil. Auſſi ce mal dure fort long temps en ceux, à la naiſſãce deſquels Venus ſe trouue en la maiſon de Saturne, ou vrayement remirant d'vn fort aſpect & Saturne & la Lune. On doibt encor adiouſter à ceſte purgation naturelle meſme l'induſtrie de l'art tres diligent. En premier lieu il ſe fault donner garde que nous n'attentions d'arracher ou

d'emonder les choſes qui ne ſont pas encores meures: & que tout d'vn coup nous ne vueillions retrancher aueques grand danger, ce que peu à peu & plus ſeurement nous pouuõs decoudre & denoüer. Il faut entremettre la couſtume & l'vſance, & ſur tout auoir ſoing, que noz yeux ne ſe r'encontrent aueques les yeux de la perſonne aymee. Et ſ'il y a quelque default en l'ame, ou au corps d'icele il conuient ſouuent le r'amener en memoire, & employer l'eſprit à meintes affaires diuerſes & de grande importance. Souuentesfois ſe faire tirer du ſang, & vſer de vin clair & odoreux, & ſouuent ſ'en-yurer afin que tirant le viel ſang, lequel eſtoit enuenimé il ſe reface vn ſang nouueau, & nouuel eſprit. Il eſt bon auſſi d'vſer ſouuẽt d'exercices iuſques à la ſueur, par leſquels les pores & cõduits

duits du corps ſouurent pour enuoyer dehors les vapeurs malignes. En outre tout ce que les medecins & naturels Filoſofes ordonnent pour preſeruatifs du cueur: ou nourriture du cerueau, y profitent grandement. Meſmes l'accouplement amoureux vniuerſellement eſt vtile pour oſter la cure d'amour, auquel remede s'accorde fort Lucrece diſant,

Mais il faut euiter toute trompeuſe image,
Et l'amorſe d'amour, & l'amoureux breuage,
Reculer loing de ſoy, tournant l'eſprit ailleurs:
Et l'humeur amaſſée en des vaſes meilleurs
Conuient enſemencer, ſans la ſemence bonne
Retenir pour l'amour d'vne ſeule perſonne.

DV DOMMAGE DE L'AMOVR vulgaire.

CHAP. 12.

MAIS de peur qu'en parlant ſi long temps d'vne telle folie nous n'affoliõs auſſi, en peu de paroles nous fermerons ce pas, diſants qu'entre les eſpeces de folie la plus eſtrange eſt ceſte ennuyeuſe cure de laquelle les Amoureux vulgaires ſont tornentez iour & nuit: leſquels durant l'amour s'embraſent premieremẽt de la cholere, & puis s'affligent de l'humeur melancholique: dont puis apres ils tombent en furie, & cõme aueugles n'auiſent point en quel precipice ils vont cheoir. Combien ce faulx amour eſt pernicieux & dommageable tant pour les perſonnes aymees, que pour les amants, copieuſement le diſpute Liſias Thebain & Socrate au Fédre de Platon. Et quicõque ayme ainſi, le ſent treſbien. Mais qui pourroit il auoir de pis que cecy, à

ſçauoir que l'homme par telle fureur deuienne beſte?

DE L'AMOVR DIVIN, ET COMbien il eſt vtile, & des quatre eſpeces de fureurs diuines.

CHAP. 13.

IVſques icy ſoit aſſez dit de l'eſpece de fureur qui procede de maladie: maiscelle eſpece de fureur laquelle Dieu nous inſpire, eleue l'hõme par deſſus l'hõme, & le cõuertit en Dieu. La fureur diuine eſt vne certaine illuſtratiõ de l'ame raiſonable par laquel le ſans doubte Dieu retire des choſes inferieures aux ſuperieures l'ame qui eſt tombee & decheuë des plus hautes aux plus baſſes. La cheute de l'ame depuis le ſeul & vnique principe de l'Vniuers iuſques au corps, paſſe par quatre degrez, par la Penſee, la

raiſon, l'opinion & la nature. Car d'autant qu'il y a en l'ordre des choſes ſix degrez deſquels l'Vnité diuine tient la ſupreme, & le corps l'infime: Et d'autant qu'il y a quatre milieux, & leſquels nous auons recitez, il eſt neceſſaire que quiconque tombe du premier iuſques au dernier, tõbe par quatre milieux. L'Vnité diuine eſt terme & meſure de toutes choſes, ſans confuſion & ſans multitude. La Penſee angelique eſt vne certaine multitude d'Idees: mais c'eſt vne telle multitude qu'elle eſt ſtable euiternelle. La raiſon de l'ame eſt multitude de notions & arguments, ie dy multitude mobile, mais ordõnee. L'opinion qui eſt audeſſous de la raiſon, eſt vne multitude d'images deſordõnees & mobiles: mais eſt vnité en ſa ſubſtance, & en vn point. Cõme ainſi ſoit q̃ l'ame, en laquelle habi

te l'opiniõ, ſoit vne ſubſtãce, laquelle n'occupe aucũ lieu. La nature, c'eſt à dire la puiſſãce de nourrir, qui eſt propre de l'ame, & encor la complexion vitalle a ſemblables conditions, mais elle eſt diffuſe par les poĩts du corps. Mais le corps eſt vne multitude indeterminee de parties & d'accidens, ſubiecte au mouuement, & diuiſee en ſubſtances, moments & points. Noſtre ame regarde toutes ces choſes: par icelles elle deſcend, par icelles elle mõte. Entant qu'elle naiſt de l'vnité principe de l'vniuers, elle acquiert vne certaine vnité, laquelle vnit toute ſon eſſence, puiſſances, & operations: de laquelle & à laquelle les autres choſes qui ſont en l'ame ont tel reſpect, comme les lignes du Cercle l'ont du Centre & au Centre. Or ie dy q̃ telle vnité non ſeulement vnit les parties de l'ame entr'elles, &

auec toute l'ame, mais auſſi vnit toute l'ame aueques l'vnité, qui eſt cauſe de tout l'vniuers. La meſme ame entant qu'elle reluit par le rayon de la Penſee diuine tempere les Idees de toutes choſes par l'entendemẽt aueques vne acte ſtable. Entant qu'elle ſe retourne en ſoymeſme, elle conſidere les raiſons vniuerſelles des choſes, & en argumentant diſcourt des principes aux concluſions. Entant qu'elle regarde les corps, elle reploye en ſon opinion les formes particulieres, & les images des choſes mobiles receües par les ſens. Entant qu'elle ſ'encline à la matiere, elle vſe de la nature pour inſtrument, auec lequel elle meut la matiere & luy dõne forme. D'ou procedent les generations & accroiſſements, voiremeſme leurs cõtraires. Vous voyez donques que l'ame tõbe de l'vnité diuine, laquelle

eſt ſur l'eternité, à multitude euiternelle. Et de l'Euiternité au Temps: & du Temps au Lieu, & à la Matiere. Ie dy qu'alors elle tombe, quand elle ſe part de la purité, aueques laquelle elle eſt nee, embraſſant par trop le corps.

PAR QVELS DEGREZ LES FVreurs diuines eſleuent l'Ame.

CHAP. 14.

PARQVOY tout ainſi que elle deſcẽd par quatre degrez, auſſi eſt-il neceſſaire que par quatre elle remõte. La fureur diuine, eſt celle qui no⁹ haulſe aux choſes ſuperieures, comme il a eſté manifeſte par ſa diffinition. Il y a donques quatre eſpeces de fureur diuine. La premiere eſt la fureur Poëtique. La ſeconde eſt la

Des quatre eſpeces de fureur diuine, ou éleuation d'eſprit.

Myſteriale, c'eſt à dire la Sacerdotale. La tierce eſt la Deuinaiſon. La quatrieme eſt l'affection d'Amour. La Poëſie depend des Muſes: Le Myſtere de Bacchus: La Deuinaiſon de Apollon: & l'Amour de Venus. Certainement l'ame ne peult retorner à l'vnité, ſi elle ne deuient vnique. Et toutesfois elle eſt deuenüe multiple, parce qu'elle eſt tombee au corps, diſtraite en diuerſes operations, & inclinee à l'infinie multitude des choſes corporelles. Et pourtant ſes parties ſuperieures ſont preſque endormies, les inferieures ſurmontent les autres: les premieres ſont pleines de ſommeil, les ſecondes de perturbatiõ. En ſomme, toute l'ame eſt groſſe de diſcorde & diſſonance. Donques il nous eſt beſoing principalement de la fureur Poëtique, laquelle par tons Muſicaux eueille les parties qui

dorment : par la doulceur harmonique adoulciſſe celles qui ſont troublees: & finalement par la conſonance de choſes diuerſes chaſſe la diſſonante diſcorde, & tempere les variables parties de l'ame. Toutesfois cela ne ſuffiſt pas encores, parce que reſte encor en l'ame multitude & diuerſité de choſes. Donques il y fault adiouſter le myſtere appartenãt à Bacchus lequel par ſacrifices, purgations, & toute ſorte de ſeruice diuin dreſſe l'intention de toutes les parties à la Penſee, auec laquelle Dieu ſ'adore. Dont eſtant chaſcune partie de l'ame reduite à la Penſee, lors ſe peut dire l'ame eſtre faicte vn certain Tout de pluſieurs. Outreplus il eſt beſoing de la tierce fureur, laquelle reduit la Penſee à ceſte vnité, qui eſt chef de l'ame. Ce qu'Apollon accomplit par la Deuinaiſon ; car quand l'ame ſur

l'entendement ſ'eſleue à l'vnité de la Pẽſee, elle preuoit les choſes auenir. Finalement depuis que l'ame eſt faite vn (ceſt vn ie dy lequel eſt en la meſme nature & eſſence de l'ame) reſte que ſoudain elle ſe reduiſe à l'vn qui habite ſur l'eſſence, c'eſt à dire à Dieu. Ce grand don nous eſlargit la Celeſte Venus, par le moyen de l'Amour, c'eſt à dire, moyennant le deſir de la Beauté diuine, & moyennant l'ardeur du Bien. Doncques la premiere fureur tempere les choſes mal agencees & diſſonantes. La ſeconde fait que les choſes temperees de pluſieurs parties deuiennẽt en vn Tout. La tierce fait vn Tout ſur les parties. La quatrieme reduit à l'vn, lequel eſt ſur l'eſſence, & ſur le Tout. Platon au Fedre appelle la Pẽſee addonnee aux choſes diuines, Charton en l'Ame, qui veult dire Guidon du

Myſtere de la Mercayah c'eſt à dire du cheriot diuin dont traite Ezechiel.

Char de l'Ame. Il appelle l'vnité de de l'ame Chef du Cocher. Il nomme la raiſon & l'opinion qui diſcourt par les choſes naturelles, le bon cheual: la fantaſie confuſe, & l'appetit des ſens, il le nomme le mauuais ou le noir cheual. Et appelle la nature de toute l'ame Chariot ou Coche: parce que le mouuement de l'ame, preſque comme circulaire commẽçant de ſoy, en ſoy retorne. Où ſa cõſideration venant de l'ame, en l'ame ſe reploye. Il attribue deux aiſles à l'Ame, auec leſquelles elle vole aux choſes ſublimes. D'icelles nous eſtimons l'vne eſtre la Recherche, auec laquelle Penſee ſ'efforce continuellement à la verité: l'autre aiſle, eſt le deſir du bien, par lequel noſtre volonté eſt touſiours ardente. Ces parties de l'ame perdẽt leur ordre, quãd par la perturbation du corps elles ſe

cõfondẽt. La premiere fureur diſtingue le bõ Cheual, c'eſt à dire, la raiſon & opinion du mauuais cheual, c'eſt à dire de la fantaſie cõfuſe, & de l'appetit des ſens. La ſecõde ſoumet le Cheual maling au bõ, & ſoumet le bõ au Cocher, c'eſt à dire à la Penſee. La tierce dreſſe le Cocher à ſõ chef, c'eſt à dire à l'vnité, laquelle eſt la cime de la Penſee. La derniere tourne le chef du Cocher deuers le chef de l'vniuers. Là où le Cocher eſt bien heureux, & là elle attache les Cheuaulx à l'auge ou mangeoire, c'eſt à dire à la diuine Beauté, ce qui ſe doibt entẽdre, qu'elle accommode toutes les parties de l'ame à ſoy ſubiectes. Et met deuant eux l'ambroſie à menger & le Nectar à boire, c'eſt à dire leur preſente la viſion de la Beauté diuine, & par le moyẽ de la viſion la ioye. Ce ſont les œuures des quatre fu-

reurs, deſquelles Platon diſpute generalement au Fedre: & propremẽt de la fureur Poëtique, au Dialogue intitulé Io: & de la fureur Amoureuſe au Bãquet. Orfee fut agité de toutes ces fureurs, dequoy ſes liures portent teſmoignage. Mais de la fureur Amoureuſe par deſſus les autres ſpecialement furent rauis Safon, Anacreon, & Socrate.

DE TOVTES LES FVREVRS diuines l'Amour eſt la plus noble.

CHAP. 15.

DE toutes ces fureurs la plus puiſſante & plus excellente eſt l'Amour. Ie dy puiſſante, par-ce que toutes les autres ont neceſſairemẽt beſoing de luy: Car nous ne pouuons obtenir Poëſie, Myſteres, Deuinaiſon ſans eſtude diligente, ardente Pieté, & con-

tinuel ſeruice de Dieu. Or eſtude, pieté, & adoration ou diuin ſeruice n'eſt autre choſe qu'Amour. Doncq toutes les fureurs conſiſtent par la puiſſance d'Amour. L'Amour eſt auſſi treſ-excellent, parce qu'à iceluy cõme à la fin, les autres trois fureurs ſe rapportent. Et ceſtuy prochainement nous accouple auec Dieu. Mais il y a quatre affections faulſes & peruerſes, leſquelles cõtrefont ces quatre fureurs : La fureur Poëtique eſt contrefaite de la Muſique vulgaire, laquelle chatouille ſeulement les oreilles. La fureur Myſterialle c'eſt à dire des ſacrifices, eſt contrefaite de la vaine ſuperſtition du populace. La fureur Profetique, eſt cõtrefaite de la fallacieuſe cõiecture de l'art humain Celle d'Amour, de l'impetuoſité du plaiſir charnel. Le vray Amour n'eſt autre choſe qu'vn certain effort de

voler à la diuine beauté, excité en nous par le regard de la beauté corporelle. L'Amour faux & peruers, eſt vne cheute de la veuë au touchemẽt.

COMBIEN EST VTILE le vray Amoureux.

CHAP. 16.

VOVS me demãdez à quoy eſt vtile l'Amour Socratique: Ie vous repon: que premierement il eſt vtile à ſoy-meſme pour recouurer les ailes auec leſquelles il ſ'en puiſſe reuoler en ſon païs. En outre il eſt vtile ſouuerainement en ſon païs pour acquerir l'honneſte & heureuſe vie. La cité n'eſt pas faite de pierres, mais d'hommes. Les hommes ſe doyuent labourer & dreſſer comme les arbres quãd elles ſont tendres, pour les induire à

ſpduire fruits. La cure & le ſoing des petits enfans conſiſte en ceux de leur maiſon. Et depuis qu'ils ſont creuz ils outrepaſſent les loix & couſtumes receües en la maiſon par l'inique & deprauee vſance de ceux qui leur rient au viſage. Or dictes-moy que fera icy noſtre Socrate? Permettra-il que par l'vſance & couſtume des hommes laſcifs la ieuneſſe ſoit corrumpue? laquelle eſt la pepiniere de la Republique, qui de nouueau germe chaſcun iour? Mais ſ'il permet cela, ou demeurera la charité de la patrie? Doncques Socrate donnera ſecours à la patrie, & les enfans d'icelle, qui ſont ſes freres, deliurera de peſtilence. En quelle maniere fera-il cela? parauenture qu'il eſcrira nouuelles loix, par leſquelles il ſeparera les hommes laſcifs & debauchez de la conuerſation & familiere hantiſe des

ieunes

ieunes gents. Mais nous ne pouuons pas eſtre tous Licurgues, ou Solons. A peu d'hommes eſt concedee l'authorité de faire loix. Bien peu aux loix dõnees portent obeiſſance. Que fera doncq Socrate? eſtimons-nous qu'il vſe de voye de fait & de force? ou qu'auec main miſe il chaſſe les deshõneſtes vieillards d'auec les plus ieunes? Mais on dit que le ſeul Hercule a peu combatre aueques les beſtes ſauuages & monſtrueuſes. Ceſte violẽce eſt fort perilleuſe aux autres. Parauenture il y aura vne autre façõ de proceder, qui ſera que Socrate admonneſte, reprenne, & morde les hommes ſcelerez. Mais l'ame troublee mepriſe les propos de celuy qui l'admonneſte. Et voicy qu'il y a pis, c'eſt que ſouuent elle met la main à l'admonneſtant. Et pourtant Socrate eſprouuant pour vn temps ceſte ma-

niere de proceder, fut frapé de l'vn à coups de poing, de l'autre à coups de pied. Il reſte à la ieuneſſe vne ſeule voye de ſon ſalut: c'eſt la conuerſatiõ de Socrate auec elle. Pour ceſte cauſe ce Filoſofe par l'oracle d'Apollõ iugé le plus ſage de tous les Grecz, meu de charité enuers la Patrie, ſe meſloit & hantoit familiairement auec les ieunes hõmes par toute la Cité. Ainſi le vray Amoureux defend la ieuneſſe des faulx Amants, nõ autremẽt que le diligẽt paſteur defend le troupeau des agneaux innocents de la gueule des loups gloute & peſtilencieuſe. Et d'autant que les pareils hãtent facilemẽt aueques leurs pareils, Socrate ſe faiſoit pareil aux plus ieunes aueques mots plaiſants, ſimplicité de paroles, & purité de vie: & ſe faiſoit ſoymeſme de vieillard enfant, afin que par la domeſtique & ioyeu-

ſe familiarité il peuſt quelquesfois des enfans faire des hommes vieux & ſages. La ieuneſſe eſtant inclinee à la volupté, ne ſe peut prendre ſinon auec l'amorſe du plaiſir, par-ce qu'elle fuit les maiſtres durs & ſeueres. A ceſte cauſe ceſtuy noſtre tuteur & gardain de l'adoleſcence, meſpriſant pour le ſalut de la patrie tous ſes propres affaires, print du tout ſur ſoy la cure des ieunes hommes. Et premierement les amorſe auecques vne certaine doulceur de plaiſant & ioyeux entregẽt. Apres les auoir ainſi amorſez, il les amonneſte vn peu plus grauement. En fin il les reprend auec façons plus ſeueres. Si bien qu'en ceſte ſorte il regaigna Fedon ieune homme debauché au lieu deshonneſte public en Athenes, & l'oſtant de telle calamité en feiſt vn digne Filoſofe. Il contreignit noſtre Platon, lequel ſe-

ſtoit perdu en fables Poëtiques, de ietter au feu ſes vers, & ſuyure les eſtudes plus precieux, deſquels chacun iour nous gouſtons les fruicts. Il ramena Xenofon d'vne ſur-abõdance vulgaire à la ſobrieté des ſages. Eſſchine & Ariſtippe de pauures il les feiſt deuenir riches: Fedre d'Orateur, Filoſofe: Alcibiade d'ignorant, treſdocte. Carmide graue & pudique: Theages iuſte & fort defenſeur de la patrie. Il feiſt paſſer Eutideme & Memnon des fallacieux arguments des Sofiſtes à la vraye ſapience. Dont auint que combien que la couſtume & vſance de Socrate fuſt ioyeuſe & gaye ſur toutes autres, ſi eſt-ce qu'elle eſtoit encores beaucoup plus vtile que plaiſante. Et ſelon que teſmoigne Alcibiade, Socrate fut beaucoup plus aimé des ieunes hommes, qu'il n'en aima aucun d'eux.

EN QVELLE MÆNIERE ON DOIBT rendre graces au ſainct Eſprit qui nous à illuminez & embraſez à diſputer D'Amour.

CHAP. 18.

IVSQVES icy, ô tresbõs Conuiez, nous auons aſſez heureuſement trouué que c'eſt qu'Amour, quel eſt le vray Amant, combien eſt grãde l'vtilité du vray Amoureux, premieremẽt par voz diſputes, & depuis par la miẽne. Dites moy qui eſt l'autheur, qui eſt le maiſtre de ceſte inuẽtion tant heureuſe? ſçachez que c'eſt le meſme Amour cauſe de le trouuer, lequel de nous a eſté icy trouué. Car no⁹ embraſez d'Amour de trouuer l'Amour, nous auons cherché & trouué l'Amour. De ſorte qu'à luy meſme il conuient rapporter la grace de chercher, & de trouuer. O admirable magnificence de ce Dieu

Amour! O Benignité de luy ſans cõparaiſon aucune! Les autres eſprits celeſtes finalement apres longue recherche à peine ſe monſtrent vn peu à nous. Mais l'Amour ſe fait à nous preſent premierement que nous veniõs à le chercher. Pour ceſte cauſe il ſemble aux hommes, qu'ils ſont plus obligez à ceſtuy, qu'aux autres Celeſtes. Il ſ'en trouue aucuns qui ont la hardieſſe de blaſphemer la puiſſance Diuine, parce qu'elle foudroye noz pechez. Il ſ'en trouue d'autres qui ont en hayne la Sapience de Dieu, laquelle en deſpit de nous void toutes noz meſchancetez. Mais il n'y a nul qui ne puiſſe n'aymer l'Amour diuin, parce qu'il eſt le liberal donneur de tous nos biẽs. Parquoy, mes amis, adorons de telle ſorte ce diuin Amour, lequel nous eſt ſi bening &

fauorable, que nous venerions la Sapience, & aueques admiration creignions la Puiſſance. Afin que moyẽnant l'Amour nous ayons toute la Diuinité propice & ſecourable. Et l'aymant toute auec affection d'Amour, par amour auſſi nous puiſſiõs iouïr d'icelle toute.

FIN.

A LA SERENISSIME ROYNE DE NAVARRE.

ELEGIE.

ON conte pour certain, ô Royne à tout biẽ nee,
Que lors que les flambeaux du Nocier Hymenee
Flamberent aux rayõs des lãpes de la nuit
Afin qu'à leur clarté au tẽple fuſt cõduit
Le doux Harpeur Orfee, & ioint par bon indice
Et d'vn chaſte lien à ſa chere Euridice:
Que les beſtes des champs, & les fieres des bois,
Et les oiſeaux diuers qui decoupent leurs voix
Taſcherent à l'enuy, & d'vn deſir honneſte
A qui de plus beaux dons pourroit orner la feſte
De leur chantre ſacré: donques ſe recordans
De l'Antre, où leur Orfee à ſes tons accordans
Les auoit attirez, chacun d'eux y apporte
Des plus rares threſors que chaſque terroir porte.
De Caucaſe le mont les Lynx à l'œil fatal
Luy apporterent là les glaces de cryſtal:
Et les Grifons volans des froids Hyperborees
Apporterent le poids des richeſſes dorees:

Les Pigeons de Cypris par le vague de l'Air
Singlans à tire d'aile y laiſſent deualler
Ghirlandes & chapeaux tiſſus de lis & roſes
Aux vergers d'Amathonte au parauant écloſes.
De la riue du Pau le Cygne au chant apris
Y apporta l'honneur de l'ambre de haut pris:
Et repaſſans le Nil les Pigméennes Grues,
Qu'en triangle lon void ſe ſuiure dans les nues
Cueillirent meinte perle, & meints threſors vitrez
Dans les huitres éclos aux ſablons Erythrez:
Et l'vnique Phenix luymeſme y vint encore
Volant du Paradis qui eſt deſſous l'Aurore,
En ſes ſerres portant la canelle & l'encens
Et Sabeens parfums qui flairent doux aux ſens.
Bref il n'y eut oyſeau, ny doulce ou fiere beſte
Qui de quelque preſent n'honoraſt ceſte feſte,
Et qui ne recognuſt auec precieux dons
Le merite & le prix des Lyriques frédons.
Lors des biens & threſors qu'on trouue ſur la crope
Du regne d'Helicon, la Royne Calliope
Alloit ornant ſa Bru, & en propos loyaux
Luy aſſignoit ſon dot en bagues & ioyaux:
Voire meſme oſa bien auec humble priere
Aux noces inuiter du hault Ciel l'Emperiere:
Et la Royne des Dieux, la Deeſſe Iunon,
En l'honneur de la Mere, & en faueur du nom
Du Poëte diuin, d'ornemens eſtofez
Ne dedaigna d'aller à la feſte d'Orfee,
Qui auoit tant de fois entouré ſes autels
Chantant ſa Maieſté en hymnes immortels,

Et celebrant les faits, la vaillance, & la gloire
Dont ſon puiſſant mary remporta la victoire
Aux combats Phlegreans, quand il ietta des Cieux
Les Titans ſerpenpiez par trop audacieux.
Donc ell' n'eut à dedaing de ſon degré deſcendre
Et au Banquet ſacré du Poëte ſe rendre,
Enuoyant dans ſon char auec ſes Paons aillez
Pour ces noces orner, meins dons appareillez,
Dons qui n'admettent point vne mortelle eſtime,
Dons aux ſeuls Dieux permis d'Olympe ſur la cime.
Or ce que feiſt Innon pour le Chantre des Dieux
Royne vous le pouuez pour moy faire encor mieux,
Et me rendre le Roy, & Monſeignèur propices
Voz freres bien-aymez, ſi que ſous leurs auſpices
Leur nom & leur faueur, me puiſſe diſpoſer
Pour celebrer leurs faicts, vne Muſe eſpouſer:
Vne Muſe qui ſoit à chanter bien appriſe
Leur gloire, leur haut nom, & victoire promiſe
Contre leurs ennemis, tout ainſi qu'autrefois
Elle a chanté l'honneur des anciens Gaulois,
Et les beaux ornemens, & remarques des Gaules
Dont Dieu leur a commis le fais ſur les épaules:
Oeuure qui n'eſt d'vn iour, ny d'vn mois ny d'vn an,
Et où ſont racourcis, tout ainſi qu'en vn plan,
Et la Terre & les Cieux, les Mers auec les Iſles,
Et meints beaux monumens de nos peuples & villes:
Oeuure qui a eſté ſur la preſſe & le tour
Lequel ces an nouueau i'ay fait ſortir au iour,
Et comme il eſt ſacré par ma Muſe loyalle
Humble l'ay preſenté à ſa grand'eur Royalle.

Madame, il vous a pleu, sans auoir merité,
Vne telle faueur de voſtre Maieſté
Me ſeruir d'auocate, & prendre en main l'affaire
De moy voſtre ſeruant vers Monſieur voſtre frere,
Mon grand Duc, mon Ceſar, & mon Alcide heureux,
Des Princes l'ornement, le parangon des Preux,
Auquel ia de long temps par vne ſainte enuie
Mon ſeruice ay voüé, & ma Muſe, & ma vie:
Or par voſtre moyen mon fait s'eſt auancé,
Ainſi ſoit-il parfait qu'il eſt bien commencé.
Que ſi de vous ma Muſe eſt en grace reçeuë,
Sans doute ie ſuis ſeur qu'elle aura bonne iſſue
De ce qu'elle pretend, & pour mieux compoſer
Apres tant de trauaux ſe pourra repoſer.
Le nom que vous portez, ô l'honneur des Charites,
O la Perle & la fleur des nobles Marguerites!
A cela de fatal des Cieux authoriſé
Qu'il a touſiours chery, & bien fauoriſé
Les Poëtes bien-nez, & tous les eſprits rares
Qui ſont plus de ſçauoir, que de richeſſe, auares.
MARGVERITE *qui tint le ſceptre Nauarrois*
Ainſi que vous, Madame, eſpouſe & ſeur de Rois,
En ſon viuant chaſſa le malheur & ſouffrance
Des hommes vertueux, & bons eſprits de France:
Et telle qu'auiourd'huy la France & le Piémont
Pleure, pleint, & gemit de meint ſoupir profond,
Fut l'vnique ſupport, appuy ſeur, & retraite
Des lettres, des vertus, de tout gentil Poëte
A elle dedié pour chanter ſes honneurs,
Et les chantant gaigner le prix des bons ſonneurs.

Ores vous nous reſtez la tierce MARGVERITE,
Des Muſes fleur vnique, & la Perle d'elite,
Encerclant en vn tour leur Coronne à trois rangs,
Et le triple ornement de leurs noms trois fois grands:
Si que dire pouuez, DE VERTVS AY MA GLOIRE
Ainſi que la premiere: & grauer pour memoire
Deſſous voſtre pourtrait orné de raiz pointus,
C'eſt mon pourtraict, ROYAL IMAGE DE VERTVS.
Car celle de Piémont, Minerue de ſon age,
Fut vrayment de vertus digne & Royal image
Comme vous pouuez eſtre, & ſur le front loyal
Rapporter des vertus l'image en tout Royal:
Et à ſes deux beaux noms adiouſtant l'excellence
Du ſainct Amour qui va voler en euidence
Sous voſtre aueu & nom, prendrez ce beau Retour
GISE *dedans mon Cueur* LA VERITE D'AMOVR.
Adonc Amour qui ſonne en la langue premiere
Ou LA MERE DV FEV, *ou* MERE DE LVMIERE,
De ce doux feu diuin en voſtre cueur giſant,
Et des raiz de lumiere en voſtre chef luiſant,
Vous rauiſſant à ſoy aueques ſes deux ailes
Vous guindera la haut au rang des immortelles
Dans le Ciel Empyree, où eſt le vray ſeiour
De ce grãd Dieu qui eſt l'Amãt, l'Aymé, l'Amour,
Auquel voſtre cueur ſoit vne Tente ſacree
Où touſiours il ſe loge, & touſiours ſe recree:

Puiſſiez vous à iamais auoir l'heur de ce nom
Vous que i'inuoque icy pour Minerue & Iunon.
Ie ne demande pas, ie n'aſpire, ny baye.
D'epouſer maintenant Eueſché, ny Abbaye,
Bien que i'oſe aſſeurer ſous voſtre authorité
Que mes labeurs ſont tels, qu'ils ont bien merité
Quelque honneſte guerdon au iugement des Maiſtres
Leſquels ont ſupporté quelque trauail des lettres.
Mais bien ie vous ſupply de procurer pour moy
Vers mon Prince au beau nom, LOY D'VN CE-
SAR SA FOY,
Qu'il luy plaiſe me voir de ſon œil fauorable
Ramenant FEV VIRGILE *en clarté deſirable*
Hors l'ombre de la mort, & luy mettre en la main
Le rameau d'or qui peut rompre l'ire inhumain
Du Prince des enfers, duquel mon grand Alcide
Doit eſtre ſeul vainqueur, & l'vnique ſubſide
D'Euridice & d'Orfee, heureux à ceſte fois
Rompant le vieil decret des infernalles lois.
Ia dix ans ſont paſſez depuis que mon Genie
Me guida pour entrer en la maiſon benie
De mon Alcide heureux, qui en ſes ieunes ans
Se delectoit d'ouyr mes Cantiques plaiſans
Chantez à ſon honneur, & les ſecrets que lie
Et ma FIGVRE ELVE, *& ma ronde Encyclie:*
Depuis ie n'ay ceſſé ny de iour ny de nuit
Donnant luſtre à mes vers, d'orner ſon nom qui luit
Ainſi que le Soleil: mais il fault que i'accuſe
Ma diſgrace & malheur, ou celuy de la Muſe
Qui n'a iamais permis qu'vn Prince tant humain

M'ait fait ſentir combien liberalle eſt ſa main,
Encor que pluſieurs fois il m'ait daigné promettre
Me faire voir que vault de ſeruir vn bon Maiſtre.
Mais puis qu'il vous a pleu me faire tant d'honneur
De chaſſer ma diſgrace auec voſtre bon-heur,
I'eſpere que i'auray le bien dont ſon Alteſſe
Vous a fait en mon nom, de ſa grace, promeſſe.
Adonc mieux que iamais ſur mon Luth bien tendu
Ie feray reſonner ſon renom entendu
Aux quatre pars du monde, & feray tant encore
Que le voſtre on orra d'icy iuſqu'à l'Aurore
Et à la rouge Mer, voire au terroir ardent
Des Roines de Saba, confeſſant qu'Occident
Eſt maintenant orné de telle Marguerite,
Que l'Orient n'a rien qui ſa valeur merite.

Imprimé à Paris par Iean le Blanc,
le ieune, Imprimeur.